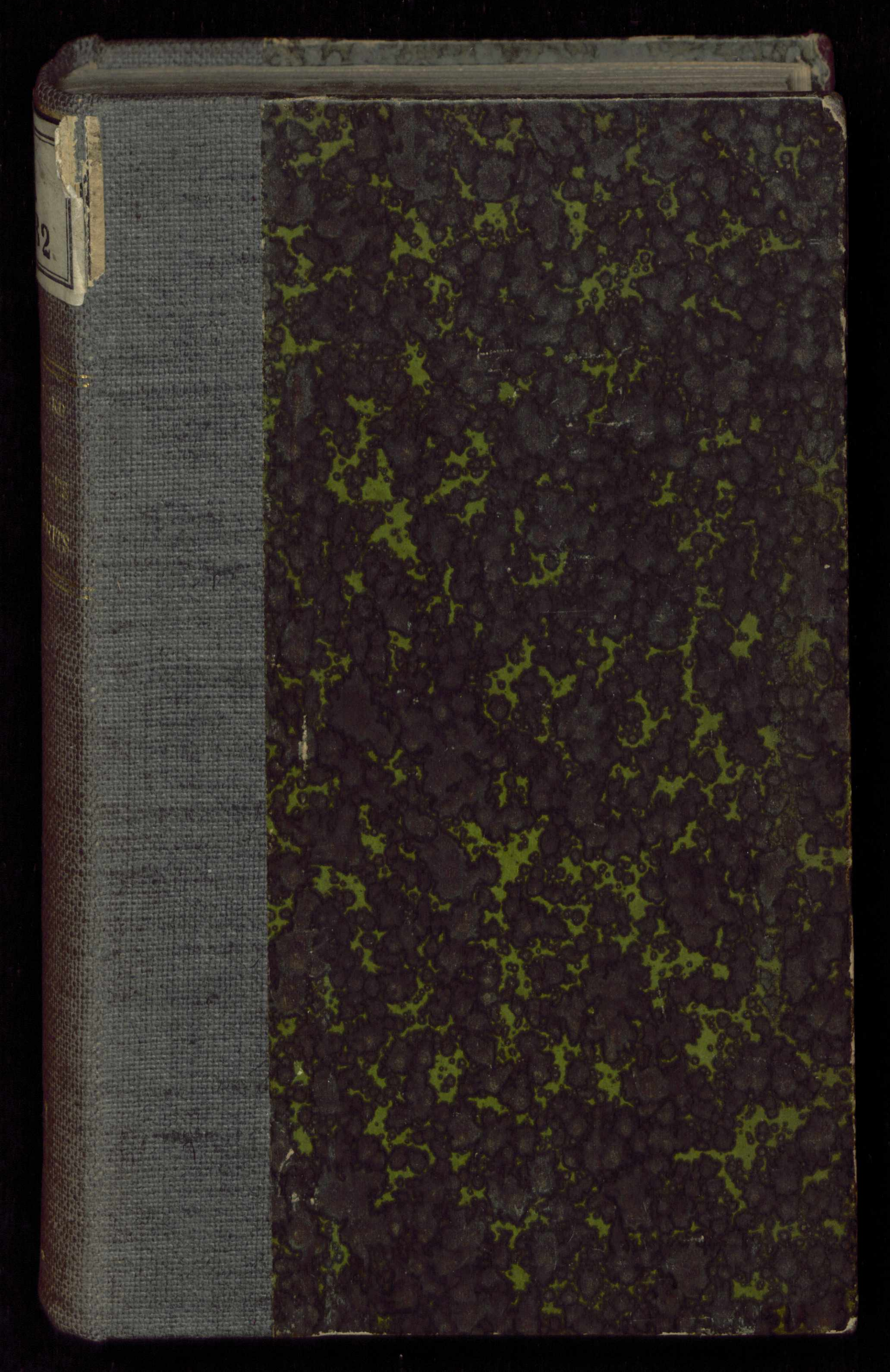


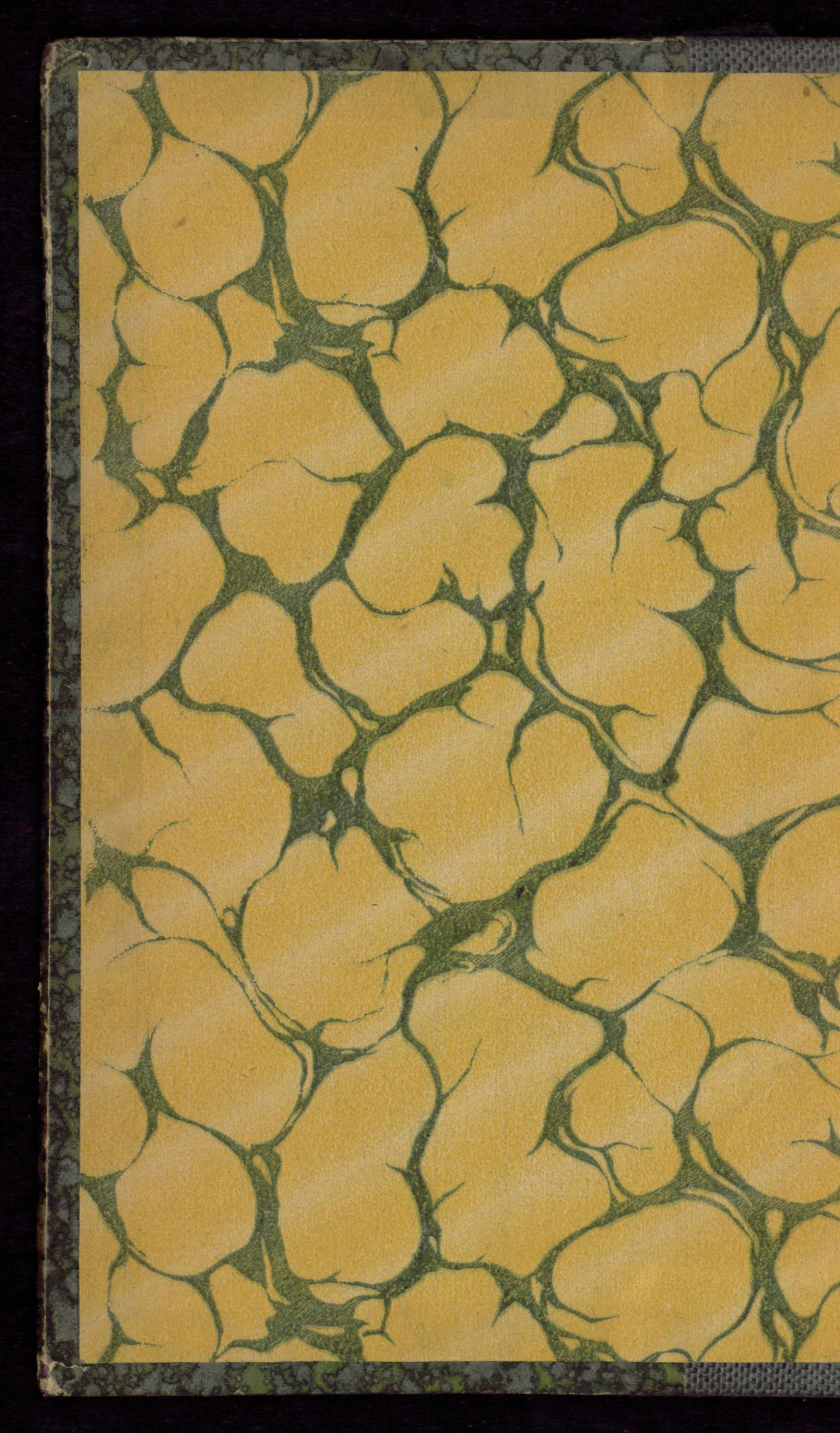
O. AUDOUARD

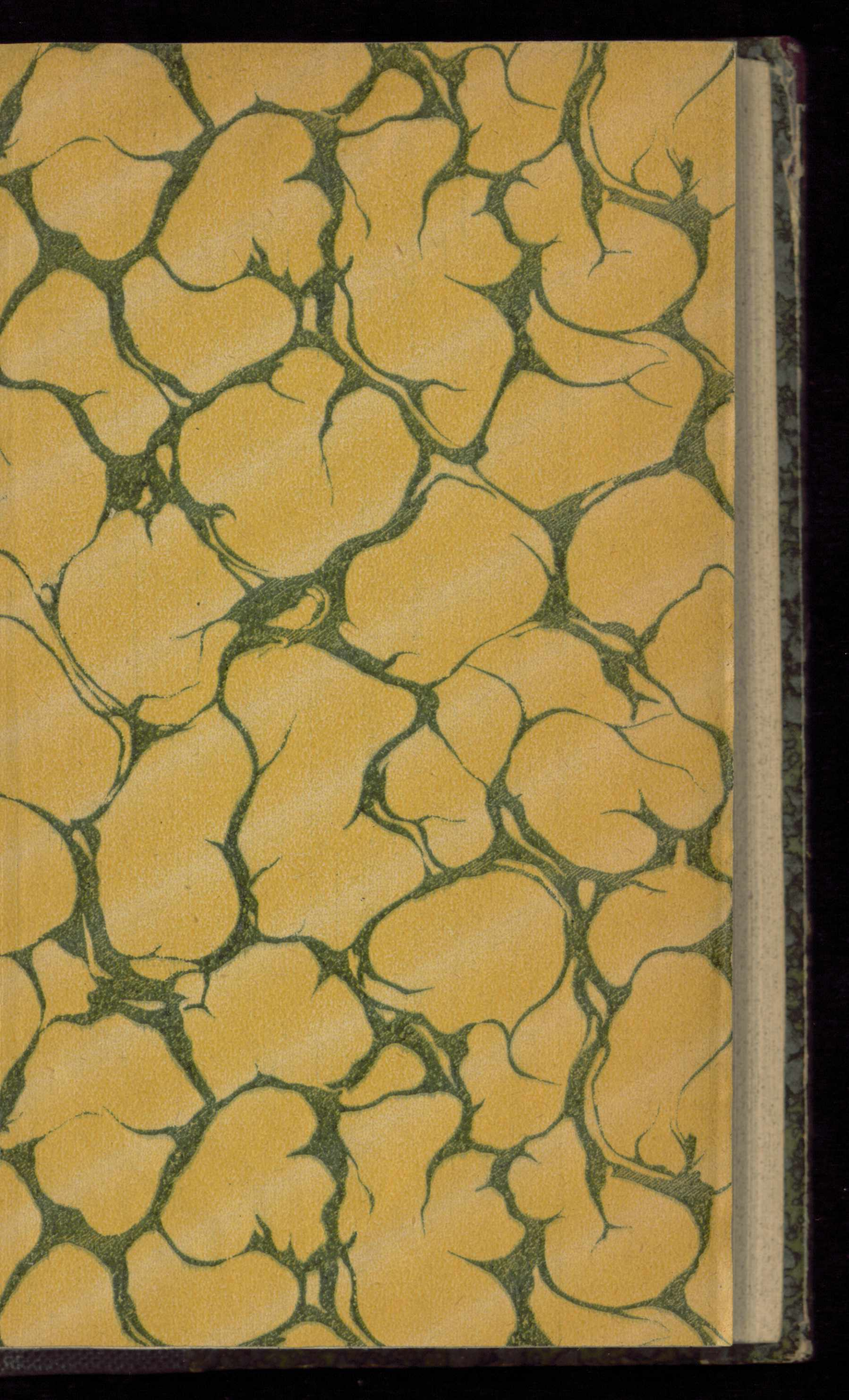
LES MONDES DES ESPRITS

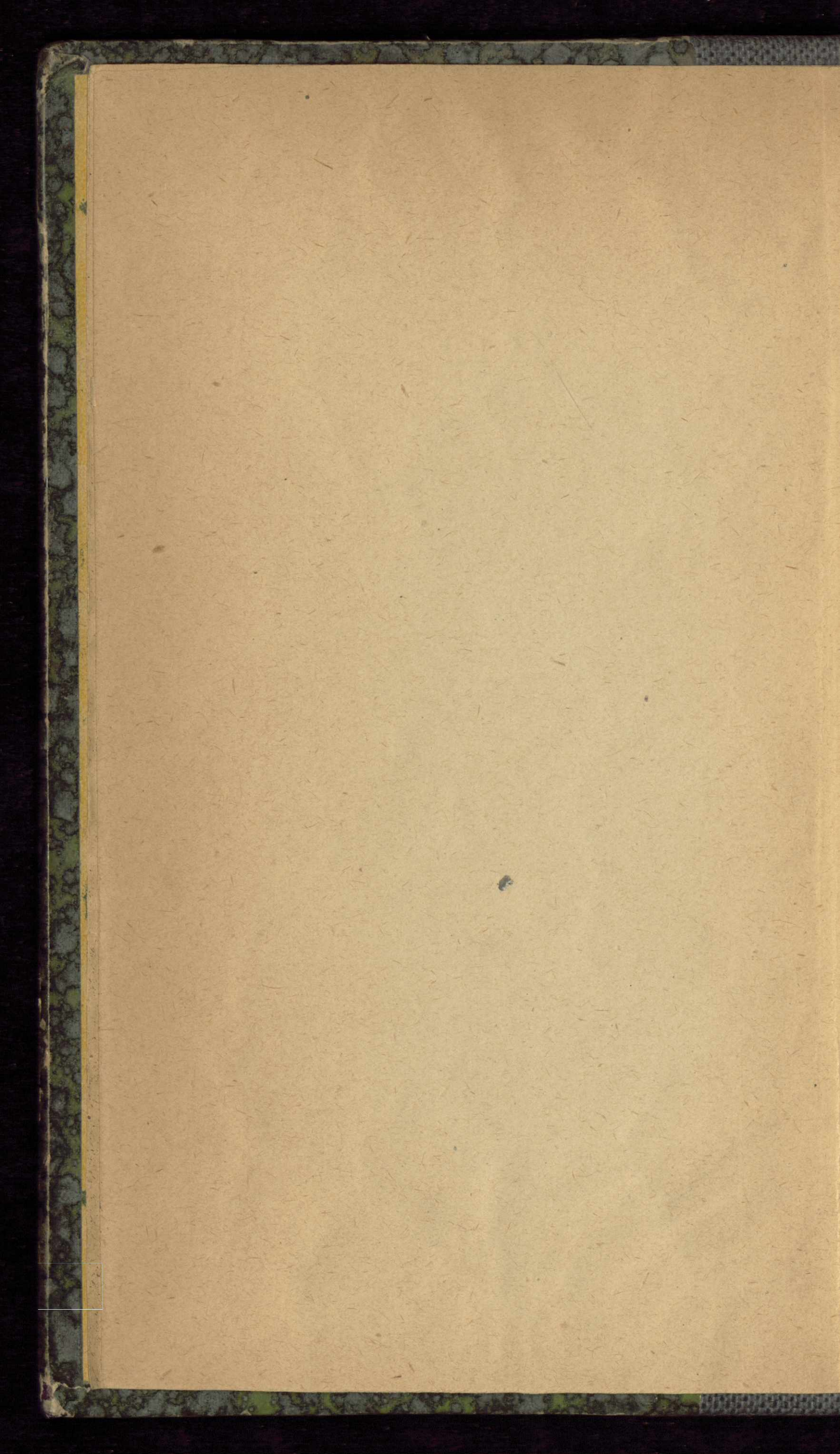












LES MONDES DES ESPRITS

OU

LA VIE APRÈS LA MORT

OLYMPE AUDOUARD

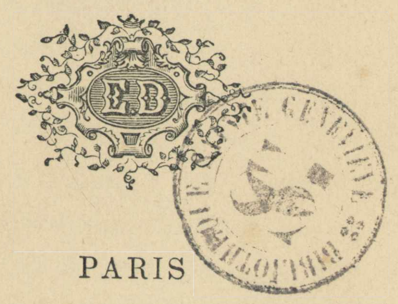
LES

MONDES DES ESPRITS

OU

LA VIE APRÈS LA MORT

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 15, 17, 19, galerie d'Orléans

1880

PRÉFACE

Croyez-le bien, lecteurs, je sais que je m'expose à un terrible danger en écrivant ce livre : — car les uns diront que je suis folle ; les autres, que je ne suis qu'un pauvre esprit borné, prenant pour vérité une chimère, une hallucination ou l'habile manœuvre d'un charlatan ; d'autres enfin ne diront rien, ils se contenteront de hausser les épaules de pitié ; à leurs yeux je deviendrai une fort ridicule personne.

Je m'attends si bien à ces trois accusations que je vais les discuter par avance.

Rien ne rend plus furieux un fou que de

lui dire qu'il est fou : ceci est un des traits caractéristiques de la folie. — Eh bien, je sens que si on me traite de folle, loin d'entrer en fureur, je rirai de bon cœur : donc je ne suis pas folle.

Un esprit borné! Voici encore une accusation qui ne me fâchera pas ; je prierai seulement qu'on se serve du mot *limité*, et je conviens avec empressement que mon esprit est très-limité; il est pratique, prosaïque, pas inventif du tout ; le merveilleux le charme peu : à une belle illusion il préfère la froide réalité. Aussi jamais au grand jamais je n'aurais découvert ce lien qui unit le monde terrestre et le monde céleste, la vie et la mort.

Très-incrédule et fortement ennemie du merveilleux, j'ai nié la vérité du spiritisme alors même que des hommes de haute intelligence m'affirmaient sa réalité, et que les Anglais et les Américains, peuples cal-

mes, n'ayant point une surabondance d'imagination, m'assuraient la même chose. Je n'ai pas même cru après avoir vu, car, je l'avoue à ma honte, je me disais : « Tous ces spirites, ces médiums, sont des farceurs qui essayent de tromper les crédules et les pauvres d'esprit. » Je n'ai cru que du jour où, médium moi-même, je produisais les pareils phénomènes. Il m'était impossible de douter de ma bonne foi, j'étais forcée d'avoir confiance en moi, d'autant plus que, je le répète, je n'ai point à redouter les erreurs de mon imagination; elle est bien trop terne, trop pratique et terre à terre pour se laisser illusionner. Par conséquent, la limite de mon esprit et ses défauts sont une garantie pour mes lecteurs.

Passons à ce ridicule dont je me couvre en osant venir parler de spiritisme, alors qu'on a cru le tuer à toujours en le nommant « Tables tournantes ».

En effet, les hommes qui poliment veulent vous dire : « Le spiritisme est une niaiserie, et vous tous qui y croyez vous n'êtes que des imbéciles », ceux-là prennent un air de pitié dédaigneuse et vous disent : « Ah ! vous croyez aux tables tournantes ! »

En insinuant que je crois que le spiritisme est une réalité, que la communication entre ce monde et l'autre peut s'établir au moyen des tables, d'une pierre, d'un morceau de bois, etc., il est donc acquis que je m'expose à cette chose terrible, mortelle, qu'on nomme « ridicule ».

Ce ridicule est-il si terrible ? fait-il des blessures mortelles ? Je ne le crois pas. Que de gens qui depuis quelques années s'en sont couverts, s'y sont vautrés à plaisir, et qui pourtant, hélas ! se portent fort bien !

N'ayant aucune réputation d'esprit, je ne cours pas grand risque en m'exposant à ce que bien des gens me croient idiote.

Du reste, il est impossible de se soustraire au ridicule, quoi qu'on fasse : l'esprit humain est ainsi fait, que l'homme a une forte tendance à trouver absurdes les idées, les croyances, les opinions qu'il ne partage pas.

Celui qui voit le ciel bleu vous traite de myope si vous lui insinuez que vous le voyez gris.

Le sot qui se croit un grand homme vous prendra pour un parfait imbécile si vous vous permettez d'être d'un avis contraire.

En politique, il est d'usage d'appeler ignares, crétins et coquins tous les hommes des partis opposés.

Les savants eux-mêmes n'ont que raillerie et dédain pour ceux de leurs collègues qui émettent des doctrines contraires aux leurs.

Il n'y a qu'un moyen de se faire une ré-

putation d'esprit aimable et de jugement éclairé, c'est de trouver toujours son interlocuteur un homme de génie, de l'approuver en tout et pour tout, et de lui jurer que ses adversaires ne sont que des sots.

Mais alors il faudrait bien se garder de recevoir plus d'une personne à la fois, car une des deux vous trouvera stupide en vous entendant louer l'autre.

Mentir est peu dans mes aptitudes : je ne sais pas, et le mensonge me répugne, il me paraît dégradant pour l'homme. Non-seulement je ne sais pas déguiser ma pensée, mais j'ai encore beaucoup de peine à me contenir assez pour ne pas la dire à un chacun brutalement.

Combien donc en est-il qui doivent me trouver ridicule !

Je suis trop bonne Française pour reculer devant le nombre de mes ennemis. Sans me préoccuper d'eux, je vais parler es-

prits, médiums, apparitions, écriture directe.

Un remords me prend, celui de dissimuler la raison, la vraie raison qui me donne la bravoure d'écrire sur un tel sujet.

C'est toujours comme cela avec les femmes : au moment où elles vous jurent qu'elles ne savent pas mentir, elles vous cachent quelque chose!

Voici toute la vérité.

Depuis que j'ai acquis la conviction que le spiritisme *est*, qu'il est même palpable, j'ai tenté l'épreuve suivante, j'en ai parlé à toutes mes connaissances : elles se divisent en hommes d'une haute intelligence, en hommes d'une intelligence moyenne, et enfin en..., disons le mot, en nullités.

Parmi les premiers, beaucoup m'ont répondu : « Oui, le spiritisme est une science bien extraordinaire; elle vous ménage de bien grandes surprises. »

D'autres m'ont dit : « Nous ne nous en sommes pas occupés. » Ils ont écouté avec intérêt ce que je leur en disais, et ont conclu qu'ils voudraient voir et essayer d'analyser ces phénomènes.

Parmi la catégorie des esprits médiocres, presque tous ont essayé de me démontrer par un raisonnement toujours faux, et quelquefois absurde, que j'étais la victime d'une hallucination ; ils ont essayé de m'éblouir par l'étalage de leur savoir ; ils m'ont parlé science ; ils ont voulu m'écraser par leur intelligence qu'ils croyaient supérieure.

Lorsque je les ai priés de m'expliquer d'une façon scientifique les phénomènes produits, les uns m'ont dit : « Je n'ai pas vu, je ne veux pas voir, mais je sais que cela ne peut pas être. » — Les autres ont vu, et, devant l'évidence, ne pouvant nier, ils se sont contentés de me dire : « Ces phénomènes sont au-dessus de la science con

nue, explorée, analysée; mais croyez bien que tous sont dus à une cause physique : ce ne sont pas les esprits des morts qui reviennent. » — Avec quelques-uns le dialogue suivant s'est engagé souvent :

« Croyez-moi, madame, ne vous occupez pas de spiritisme ; c'est une niaiserie, cela ne mène à rien. Quel service cela peut-il rendre? Aucun. »

J'ai insinué qu'il vient raviver notre foi, nous donner quelques renseignements sur cette vie qui commence pour nous de suite après notre mort.

A cela il me répète d'un air grave que tout ceci n'est que futilité, qu'il comprendrait et croirait au spiritisme si les esprits donnaient la cote de la bourse du lendemain ou bien indiquaient des endroits où se trouvent ensevelis des trésors.

Cet homme me trouve un bien pauvre esprit de préférer à ces indications un mot

de souvenir d'un mort aimé, une espérance pour cette vie future et éternelle. Moi, je songe tout bas, du reste, absolument la même chose de lui.

La troisième catégorie, celle composée des vrais sots, est implacable. Pour elle, spirites et médiums ne sont que des fous, des êtres victimes de la faiblesse de leur intelligence; ceux-ci ne veulent pas même discuter, ils haussent les épaules d'un air de pitié, ou bien ils déclarent que Dieu n'a aucune raison pour permettre ces communications, d'après eux, et que par conséquent elles sont chimériques.

Quelques-uns m'ont dit : « Si l'esprit peut faire telle chose, eh bien, alors, j'y croirai. »

Impossible de leur faire comprendre qu'il est fort probable qu'aucun esprit ne tient énormément à les convaincre ; les esprits se manifestent à ceux qui songent à

eux ; qui, au milieu de ce monde terrestre, vivent un peu par la pensée dans le monde spiritualiste, et non pas aux matérialistes qui mettent les choses de la terre bien audessus de celles d'en haut.

C'est donc surtout aux yeux des sots que je passerai pour un esprit borné : je m'en console. Le moyen, du reste, d'avoir de l'esprit avec eux ?

N'avez-vous pas remarqué cent fois combien la bêtise humaine est contagieuse ? L'homme le plus spirituel de la terre, s'il passe une heure avec un imbécile, se sentira devenir d'un bête inouï.

Si je suis par trop attaquée à cause de ce livre, j'espère bien que quelques journalistes me défendront ; j'en connais trois qui sont non-seulement spirites, mais encore médiums. Je ne les nomme pas, je suis trop femme pour n'être pas discrète, et peut-être veulent-ils cacher leur croyance

au public; cependant, si une sœur en spiritisme courait un danger, je suis bien sûre que le chevaleresque et excellent cœur *** me défendrait dans son journal, et il pourrait dire : « On peut croire au spiritisme sans être folle ou idiote; car, moi, intelligent et spirituel, j'y crois. »

V***, qui, quoique républicain, est bon et serviable, serait aussi trop galant homme pour ne pas prendre ma défense et dire : « Moi aussi, je suis un croyant. »

Je compte moins sur le troisième, car plus d'une fois il m'a dit : « Le vulgaire ne peut croire au spiritisme; il est donc inutile d'avouer que l'on a foi en cette science, pour ne point être tourné en ridicule par lui. » Voilà ce qui s'appelle n'avoir pas le courage de son opinion.

Mais avec deux défenseurs comme *** et ***, je n'ai rien à craindre, et hardiment je dis : « Le spiritisme *est;* la communica-

tion avec ce monde-ci et les autres est possible, elle est réelle, et je vais vous conter les phénomènes que j'ai vus, vous dire les communications que j'ai reçues. Auparavant, deux mots encore sur les deux écoles spirites.

Il y a les spirites spiritualistes et les spirites matérialistes. Ces derniers ne nient aucun des phénomènes, car ils les ont étudiés avec soin ; seulement ils vous disent : « Nous ne pouvons admettre la communication possible entre ce monde et l'autre. » Quelques-uns insinuent qu'ils ne croient pas à l'âme et que, par conséquent, ils ne peuvent admettre les esprits.

« Mais alors, leur dites-vous, comment expliquez-vous ces phénomènes? »

Les uns vous répondent qu'ils sont impuissants à les expliquer. D'autres vous assurent que ces phénomènes sont purement physiques, qu'ils sont dus à une force nerveuse

que certaines personnes possèdent, force qui, jusqu'à ce jour, a échappé à l'examen de la science.

M. A. M., un savant, un homme d'une haute intelligence et d'un grand savoir, soutient une singulière thèse. Voici la discussion que nous avons eue un jour, et comment elle est venue.

Je ne connaissais pas ses idées matérialistes. Un jour il vient chez moi et me prie de poser ma main sur la sienne pour voir si, aidé de mon fluide, il pourra écrire spiritiquement. J'essaye, mais en vain. M. A. M. part, et alors vient un esprit qui m'écrit spiritiquement la phrase suivante :

« Il est bien inutile que vous essayiez de communiquer votre fluide à M. A. M., il ne sera jamais spirite; les esprits ne viendront pas à lui, car il ne croit pas en eux. Matérialiste complet, il attribue tous les phénomènes que nous produisons à

une essence, à une faculté de la nature humaine; il n'est pas même très-convaincu de l'existence de l'âme. »

J'étais très-étonnée et j'avais quelque peine à croire que telle fût l'opinion de M. A. M. Quelques jours après il revint me voir. Je lui montrai ces lignes.

« Mais c'est parfait, c'est exactement ma pensée sur le spiritisme. Depuis vingt ans je l'étudie; j'ai constaté les effets, je n'ai jamais pu arriver à en deviner la cause, seulement je suis convaincu qu'elle est toute matérialiste.

— C'est impossible. La matière se meut, se dissout, se constitue sous l'influence de divers agents ; mais elle ne saurait raisonner et penser. Ainsi je pose les mains sur une table, des coups sont frappés : « Effet d'un magnétisme humain non bien connu encore, me direz-vous. — Fort bien; mais ces coups sont frappés avec intelligence et

réflexion, car ils forment des mots, des phrases ayant un sens.

— Ceci, me répond M. A. M., est produit par la volonté de votre cerveau qui donne à la table l'ordre de frapper sur telles et telles lettres.

— Mais remarquez, monsieur, que la force qui fait mouvoir la table peut répondre à votre pensée à vous, elle donne un nom que vous prononcez mentalement.

— L'explication en est simple : vous avez la double vue, vous lisez dans ma pensée ; une fois que vous l'avez sondée, vous donnez des ordres à la table.

— Pardon, mais je vous jure que je n'ai pas la double vue.

— Vous l'avez sans vous en rendre compte.

— Si ma volonté, mon intelligence, ma pensée ne se rendent pas compte de ce que vous pensez, quelle est l'essence en moi

qui le connaît et impose à ce meuble inerte l'ordre de vous répondre? Notez que la réponse est le plus souvent tout à fait imprévue pour moi.

— Cette essence, cette force, voilà précisément ce qui est inconnu et ce que je voudrais connaître afin de l'analyser, me dit M. A. M.

— Et si la phrase formée par ces coups me prédit un événement, quelle explication donnez-vous?

— Une toute simple : cette faculté inconnue se détache de vous un instant, va sonder l'avenir et vous apporte cette nouvelle, et alors elle impose à ce meuble l'ordre de vous la communiquer.

— Comment expliquez-vous les renseignements que m'a donné l'esprit l'autre jour, après votre départ, sur le matérialisme de vos croyances?

— D'une façon bien naturelle. Notre

cerveau est un composé d'atomes; quelques-uns des atomes de mon cerveau étaient restés chez vous, ils se sont introduits dans le vôtre et lui ont appris mes pensées. — La pensée est un fluide qui se dégage de la matière, c'est une de ses nombreuses facultés. — Si un jour les savants se donnent la peine d'étudier avec soin la matière qui constitue le corps humain, ils verront que la pensée, le raisonnement, l'intelligence, ce tout que l'on a nommé *âme*, n'est qu'une essence de la matière même, essence qui se dissout dès que la matière se dissout elle-même. »

J'avoue que ce que M. A. M. nomme naturel me paraît, à moi, bien plus merveilleux et difficile à admettre que la vérité, ou ce que je crois la vérité. Cette double vue inconsciente me paraît difficile à admettre, et je ne crois pas à la possibilité d'imposer à un objet sans vie, inerte, l'ordre de se

mouvoir, de frapper avec intelligence telles ou telles lettres. Notez que les esprits ne vous obéissent pas le moins du monde ; souvent on les évoque, on appuie fiévreusement les mains sur une table, et rien ne se produit, aucun coup, pas le moindre mouvement; d'autres fois, et sans qu'on y songe, ils viennent se manifester à vous.

Pour moi, qui crois fermement à l'âme, car je sens les aspirations de la mienne vers son créateur et souverain maître, je ne puis admettre l'opinion de M. A. M. Chrétienne, je retrouve des preuves de l'ancienneté des croyances spirites dans la Bible et dans l'Évangile. Si les esprits prêchaient une religion autre que celle du Christ, je croirais que les auteurs des ouvrages de théologie ont eu raison en disant : « De tout temps on a connu le moyen d'entrer en communication avec l'esprit des morts au moyen de la pierre ou du

bois ; mais il est dangereux de se livrer à ces pratiques, car le plus souvent les mauvais esprits seuls viennent. »

Que les mauvais esprits seuls viennent, nous avons mille preuves du contraire, car l'esprit qui vient vous exhorter à la foi, à la prière, à la charité envers le prochain, ne saurait être un mauvais esprit. Peut-être, ayant péché, a-t-il encore à expier ; mais, connaissant le châtiment d'une vie mauvaise et sans foi, il exhorte les humains à ne pas l'imiter; de plus, sachant par expérience que toute faute est punie, il évite d'en commettre d'autres.

Pourtant je dois dire qu'il vient parfois des esprits peu épurés ; mais leur influence ne pourrait être mauvaise pour un homme intelligent. Le plus mauvais des esprits vous demandera des prières et sera reconnaissant de celles que vous direz pour lui. Enfin, puisque les savants n'ont pu expli-

quer les phénomènes spirites, il me paraît plus rationnel de croire ce que nous dit cette force, cette pensée qui vient vers nous, que de chercher une autre explication.

Dans les contradicteurs du spiritisme, j'ai trouvé des hommes le réfutant par des arguments si dénués d'esprit, et eux-mêmes ont montré une telle absence d'intelligence, que ma croyance n'a pu être ébranlée.

Maintenant, beaucoup de personnes viennent assister à des expériences spirites, et, se regardant entre elles d'un air de raillerie dédaigneuse, ils se chuchotent à l'oreille qu'il y a autour de la table des compères, que ces coups sont frappés par une habile manœuvre; elles cherchent à voir si nous n'avons pas des petits marteaux adhérents à nos souliers! Un jour, on avait laissé entrer une famille de bons bourgeois bien bornés et voulant faire les

malins; ils ricanaient, ils chuchotaient, et je les entendais se dire : « Tous ces gens qui sont à la table sont des compères. » Impatientée, je leur dis à haute voix : « Vous avez raison; M. le comte de M..., là présent, le colonel L..., le général I..., l'avocat L..., M. de T..., savant distingué, M. d'A..., chambellan de l'empereur de Russie, et enfin votre humble servante, nous nous exerçons depuis sept ans à nous faire les compères de notre aimable médium, et cela par la seule raison que nous pressentions que nous aurions un jour l'honneur de répéter devant vous autres notre petite comédie. »

A côté de ces gens croyant encore qu'il y a un truc, il y a les hommes qui pensent que tout ce qui sort des idées admises par tous, que tout ce qui prise le merveilleux ne saurait être accepté que par des esprits faibles, et alors pour se poser en esprits

forts, ils vous disent: « Nous croyons les phénomènes spirites, nous constatons qu'ils sont réels, palpables même; cependant nous ne pouvons pas admettre le surnaturel... »

Voici le grand mot, — « le surnaturel! »

Que ces gens-là me feraient donc plaisir s'ils voulaient bien m'apprendre ce qu'ils appellent surnaturel.

Pour moi, je nomme surnaturel tout ce qui est au-dessus des forces physiques et intellectuelles de l'homme.

Or dites-moi, je vous prie, si tout n'est pas surnaturel autour de nous?

L'homme le plus savant peut-il faire germer une graine de sa composition?

Croyez-vous que le premier homme à qui on a montré un gland, et auquel on a dit que ce gland jeté en terre deviendrait un chêne, n'ait pas crié à l'impossible et au merveilleux? Et lorsqu'on lui a montré

une petite graine imperceptible et qu'on lui a dit : « Jetée en terre elle deviendra un bel arbuste qui portera des roses, fleurs possédant un parfum exquis, n'aura-t-il pas dit : « C'est impossible »?

Que tous les savants réunis essayent de fabriquer des graines artificielles, elles ne germeront pas, car Dieu possède seul le secret du germe de vie.

Tous nos savants astronomes sont bien forcés de reconnaître la main d'un ouvrier surnaturel dans ces milliers de mondes suspendus sur nos têtes. Ils admirent ces phénomènes, ils cherchent à les expliquer; mais une explication n'est réelle et rationnelle que lorsqu'on peut fournir la preuve comme on la donne en mathématiques, tandis qu'en astronomie on raisonne par hypothèses et conjectures... Tous ces mondes appelés par les humains soleils, lunes, planètes, étoiles, vus de la terre, ressem-

blent à ces phares qui indiquent aux marins que là est le port. Oui, là-haut est le port ; mais on ne connaît les mystères de ces refuges qu'après la mort; jusque-là ils restent pour les humains l'emblème du surnaturel.

L'homme, c'est-à-dire l'âme emprisonnée dans sa prison d'os et de chair, est entouré du surnaturel, et il se débat dans un épais nuage d'ignorance ; ses forces sont limitées, son intelligence est limitée, sa puissance est limitée. Aussi, que sont les forces scientifiques humaines à côté de cette grande science surhumaine qui a fait l'univers ?

Les savants peuvent-ils seulement faire naître la brise, arrêter la tempête ?

Ils ne peuvent pas même arrêter « des ans l'irréparable outrage ». La vieille femme fardée, avec ses cils peints, ses lèvres au vermillon, sa perruque et son faux râ-

telier, représente la quintessence de la science humaine; la jeune fille fraîche et rose est l'œuvre de l'ouvrier surnaturel.

La science humaine fait la poupée bien articulée, le bébé qui dit «papa», le joueur de flûte de Vaucanson, son petit oiseau gazouilleur; — l'ouvrier surnaturel fait l'homme avec son mécanisme merveilleux, avec ses deux natures, la matérielle et l'immatérielle; il fait le rossignol; d'une graine il fait venir une fleur suave; d'un œuf inanimé il fait sortir une poule, un paon ou un oiseau; — il fait métamorphoser cette horrible chenille en superbe papillon; il fait des merveilles que l'homme accepte, car il les voit, mais qu'il ne peut ni refaire ni expliquer.

Le spiritisme est encore une des merveilles surnaturelles de l'ouvrier divin; nous voyons ses phénomènes sans pouvoir les expliquer, mais ils ne sont pas plus

surnaturels que tout ce qui nous entoure, ils sont moins connus, voilà tout.

Dans cinquante ans d'ici on trouvera extraordinaire que jadis on pût ignorer ou nier qu'il y avait un lien, un moyen de communication possible entre ce monde-ci et l'autre.

En attendant, c'est en France que cette science trouvera le plus d'incrédules , car le Français est peu chercheur, et les idées nouvelles le charment moins qu'on pourrait le croire.

Si Christophe Colomb était venu dire dans notre France qu'il existait une autre partie du monde, on lui aurait ri au nez, en lui faisant cette observation digne de M. de la Palisse : « Allons donc, farceur! Si elle existait, nous le saurions... Nous l'ignorons, donc elle n'existe pas. »

D'un autre côté, le Français, qui a une bravoure sans pareille devant la mitraille

ennemie, devient généralement pusillanime devant le ridicule : braver la mort lui paraît plus facile que de braver la raillerie des sots. Aussi le Français spirite n'ose pas toujours l'avouer, et beaucoup préfèrent nier cette science sans se donner la peine de l'étudier; ils auraient bien trop peur, en se livrant à des expériences de spiritisme, de passer pour des esprits faibles et crédules.

FIN DE LA PRÉFACE.

DES

DIVERS GENRES DE MÉDIANIMITÉ

Ceux de mes lecteurs qui ne se sont jamais occupés de spiritisme se demanderont par quels moyens on communique avec les esprits, quels sont les phénomènes obtenus, et en quoi consiste le don de médianimité.

C'est pour eux que j'écris les lignes suivantes.

Celui qui peut évoquer les esprits et communiquer avec eux est appelé médium ou voyant, et ce don porte le nom de clairvoyance ou médianimité.

Il y a le médium typtologue le médium intuitif, le médium auditif, le médium voyant, le médium écrivain ; celui-ci écrit ou par la direction de la main ou par la transmission de la pensée.

Le médium typtologue a le pouvoir, en posant les mains sur une table, un meuble quelconque, une planche, une pierre même, de faire frapper dans l'intérieur de ce meuble ou de cette pierre des petits coups qui ressemblent assez aux détonations électriques. Comme je l'ai dit déjà, les incrédules insinuent que ces coups sont le résultat d'une sorte de magnétisme que possède cette personne. Si cela était, les coups seraient frappés sans suite et au hasard, tandis qu'il y a si bien une pensée qui les dirige que, supposez le médium ayant les mains sur la table, les coups commencent, et vous, incrédule, vous pouvez dire mentalement l'alphabet ou encore en avoir un en main, en toucher les lettres avec une plume, un crayon, et sans que le médium voie les lettres que vous tou-

chez. Et l'esprit présent vous marque des lettres, ces lettres sont des mots qui sont des phrases ayant un sens; vous pouvez évoquer mentalement un mort, il vous répond, il donne son nom.

Avouez qu'il est impossible de soupçonner la fraude en agissant ainsi.

Du reste, laissons le charlatanisme de côté; car, si on pourrait à la rigueur se méfier de quelques médiums qui, n'ayant aucune fortune, utilisent leur don de médianimité pour vivre, il y a, même à Paris, une foule de médiums qui ne se servent de ce don que pour eux et leurs amis. Rien qu'à ma connaissance, il y a à Paris une princesse, une comtesse, cinq femmes riches et du meilleur monde, un auteur célèbre, plusieurs auteurs de talent, trois journalistes très-connus à titres différents, deux magistrats, deux hauts fonctionnaires de la..... je m'arrête, soyons discrète, ils ne veulent peut-être pas que cela se sache, qui sont médiums.

Maintenant, je parlerai de mon humble

personnalité. Je suis médium, mais certes je n'en fais et n'en ferai jamais métier; pour un million je ne m'exposerais pas à ce qu'on doutât de ma bonne foi et de ma véracité. — Je ne me sers de ce don que pour moi. — On ne pourra pas m'accuser de me donner à faux ce pouvoir pour me poser, puisque, en avouant que je suis médium, je ne m'expose qu'à me couvrir de ridicule aux yeux de certaines gens. S'avilir à mentir pour arriver à ce résultat serait plus que de la folie, convenez-en!

Avec un médium typtologue, ayant les mains sur une table, vous pouvez encore obtenir que la table se soulève du sol à une hauteur de trente, quarante et cinquante centimètres. Une personne présente peut penser mentalement à un air et prier la table de le rhythmer, et elle obéit de façon que toutes les personnes présentes reconnaissent le motif.

J'ai vu très-souvent arriver ceci : dans nos réunions spirites, un de nous amène un

curieux ou une curieuse, on ne prononce pas son nom, et tout à coup vient un esprit qui fait une communication personnelle pour cette personne, et il signe tous ses petits noms, donne la première lettre de son nom de famille. Souvent la personne qui a présenté ce curieux ignorait elle-même les petits noms de l'esprit qui vient ainsi se manifester sans être évoqué. Du reste, dans ce cas-là, cet esprit fait allusion à un fait connu seulement de la personne, ou enfin il lui parle de façon à bien lui prouver que c'est lui, bien lui, qui est là. Ces curieux, ainsi convaincus, deviennent alors des croyants et viennent grossir le nombre des spirites.

C'est ainsi que je suis devenue moi-même croyante. Il y a sept ans, un médium typtologue, Mlle Huet, était chez moi. Des amis qui étaient en visite la prièrent de mettre les mains sur la table. J'étais plus qu'incrédule à cette époque, et, je l'avoue, je croyais que ce que j'appelais, moi aussi, les tables tournantes n'était qu'une agréable

façon de passer le temps; mais les coups frappés distinctement commencèrent à m'étonner, car je savais bien que ma table n'était point machinée pour la circonstance. On demande à l'esprit de se nommer, il frappe des lettres qui forment deux noms que ni le médium ni personne ne connaissait. Ces noms, *Marie Louis*, étaient ceux d'un enfant que Dieu m'avait repris. On comprendra facilement ma poignante émotion. Je suppliai mes amis de s'éloigner de la table; le médium se leva comme pour me prouver que ce n'était point lui qui frappait les coups, et, debout, aussi éloigné de la table que possible, il laissa une de ses mains sur la table. Les coups continuaient, et, comme pour me mieux convaincre, l'esprit vint les frapper sous ma main. Je comprenais bien que la fraude était impossible, Mlle Huet m'était connue par son honorabilité parfaite... et pourtant, ennemie du merveilleux, je ne pouvais croire. Alors j'adressai mentalement un appel suprême à mon enfant

adoré ; je lui dis que si c'était bien son âme qui était là vers moi, je le conjurais de me dire quelque chose que Dieu, lui et moi seule sachions ; je lui parlai mentalement. Je disais mentalement les lettres de l'alphabet ; dès qu'une était frappée, je l'écrivais sur un papier ; j'allais vite, j'avais la fièvre et je ne me rendais pas compte de la phrase que feraient ces lettres que je jetais sur le papier. Lorsque ce fut fini, je lus : le cher ange m'avait écrit les dernières paroles qu'il m'avait dites avant de mourir. J'étais seule avec lui, et je ne les avais répétées à personne. Enfin il m'avait mentionné un fait connu de nul autre que de moi ; puis il avait ajouté : « Je suis désolé de te voir dans un tel état d'émotion, ma mère chérie, et j'attendrai que tu sois un peu plus forte contre la douleur de cette cruelle séparation pour me manifester encore à toi. »

Aucun doute ne m'était plus possible ; aussi depuis ce jour j'ai étudié le spiritisme en Russie, en Allemagne, en Amérique et en

Angleterre, et j'ai vu des hommes d'une haute valeur intellectuelle y croire, et quelques-uns écrivant sous la dictée des esprits. J'ai assisté à des phénomènes bien curieux; ils se produisaient entre savants et gens du monde : l'idée de trucs était impossible à admettre.

Entre autres choses curieuses, j'ai vu ceci en Amérique :

Une jeune fille, repasseuse de son état et âgée de dix-huit ans, alla un dimanche assister à une séance publique de spiritisme. Au bout d'un quart d'heure elle parut en proie à une invincible envie de dormir, et une demi-heure après elle était plongée dans un sommeil si profond que ses parents lui secouaient la main sans arriver à la réveiller. « Le spiritisme ne l'amuse guère », disait la mère en souriant. Mais soudain la jeune fille se lève, et, les yeux fermés, elle se dirige vers la tribune. Étonnés, on lui fait place, et elle commence un discours en une langue que personne ne comprend. Cependant de

nouveaux auditeurs entrent, dont un est professeur : « Mais quelle est cette jeune fille qui parle hébreu ! » s'écrie-t-il.

Son discours fini, elle rouvrit les yeux, demeura fort confuse de se voir à la tribune; elle ne se souvenait de rien.

Depuis elle vient tous les dimanches à l'institut spirite; dès son arrivée elle s'endort et elle va à la tribune. Elle fait des discours tantôt dans une langue, tantôt dans une autre; ils sont toujours d'un style pur, correct et de pensées élevées. Réveillée, elle ne connaît que la langue anglaise.

Comment admettre le charlatanisme? D'abord, cette fille ne tire aucun argent de ce don, et est-ce possible que cette fille, âgée de dix-huit ans, qui passe ses journées à repasser, ait pu prendre assez de temps sur son sommeil pour apprendre huit ou dix langues, de façon à faire un discours éloquent dans chacune d'elles?

Si réellement elle connaissait ainsi toutes ces langues, au lieu de rester repasseuse

elle se ferait professeur et gagnerait beaucoup d'argent : les Américains pensent que le savoir n'a pas de sexe ; elle obtiendrait des places même dans les instituts.

De retour en France, la guerre m'a empêchée de m'occuper du spiritisme. Enfin, il y a dix-huit mois, le hasard m'a fait rencontrer avec Mlle Huet ; j'ai assisté aux intéressantes scènes de spiritisme qu'elle donne et auxquelles assistent des hommes intelligents qui presque tous ont un nom connu par leur haute situation.

Mon cher Marie Louis n'était jamais revenu, comme il me l'avait dit : il avait voulu non pas me laisser le temps de me consoler, — rien ne console de la perte d'un enfant, — mais il avait voulu laisser mes nerfs se calmer de l'affreux ébranlement que sa mort leur avait causé. Mais l'an passé il est enfin venu me dire quelques mots de douce consolation.

A une séance je l'évoquai et je lui demandai si je deviendrais médium. Il me répondit :

« Oui, bientôt; demande à Dieu cette grâce; de mon côté, moi, je la lui demande pour toi. »

Avant cette époque, j'avais essayé bien souvent, j'avais passé de nombreuses heures les mains sur une table; mais je ne sentais pas le plus petit mouvement ni je n'entendais pas le moindre craquement. Dix jours après que mon petit ange m'eut annoncé que je deviendrais médium, un ami me demanda comment faisait le médium pour obtenir des communications. Je posai les mains sur une lourde table pour lui montrer, et voilà que cette table s'agite et vient vers moi. Je l'avoue, je me suis reculée toute saisie, car la première fois que l'on sent cette force qui fait mouvoir ce meuble inerte, cela vous fait, je vous jure, un singulier effet.

Depuis, j'ai pu communiquer directement avec les esprits, ce qui a été une immense joie pour moi; mais les communications à obtenir par la table sont lentes, il faut un quart d'heure pour faire une phrase, et sou-

vent je déplorais cette lenteur, qui, vu l'impatience qui m'est naturelle, me donnait fortement sur les nerfs.

Un esprit ami, qui faisait mouvoir ma table, m'écrivit un jour la phrase suivante : « Ce mode de communication est, en effet, pénible et fatigant. Vous avez le don d'écrire sous la dictée de l'esprit ; prenez un crayon et du papier, et écrivez. » J'obéis, tout en me disant que ce moyen était moins bon, car je ne serais jamair sûre de ne pas écrire simplement ma pensée. Dès la première épreuve je fus rassurée, l'esprit me fit écrire avec une rapidité extrême. J'écrivis sans savoir ce que j'écrivais ; ma pensée était comme paralysée. Je ne pensais pas, je regardais machinalement courir ma plume sur le papier. J'écrivis ainsi plusieurs pages. Cela fait, j'étais comme une personne qui s'éveille ; je lus, et ce que j'avais écrit était de l'imprévu pour moi.

Depuis, c'est par ce moyen que je communique le plus souvent avec les esprits.

Ceux que j'évoque viennent ; parfois, il en vient que je n'ai pas évoqués, qui me disent leurs noms, ce qu'ils ont été. Souvent ils me demandent des prières.

Certains incrédules me disent : « Sans vous en rendre compte, vous écrivez ce que vous avez dans l'imagination. »

J'ai eu mille preuves du contraire ; je vais vous en citer une au hasard.

Un jour, un esprit vient et m'écrit ceci :

« Ma chère amie, que vous aviez raison de me dire que cette vie n'était que le commencement d'une autre, et de m'exhorter à songer à mon salut! Moi qui croyais qu'après cette vie tout était fini, jugez quel a été mon étonnement et mon effroi lorsqu'après avoir rendu le dernier soupir, je me suis sentie revivre. Alors je me suis figuré que je m'étais sentie mourir dans un cauchemar, et que je me réveille ; mais je sens que je nage dans l'air, qu'une force invincible me fait monter, et je me vois entourée d'êtres

fluidiques qui me regardent, chuchotent et ricanent entre eux de ma surprise. C'étaient les mauvais esprits, conducteurs des morts ayant vécu sans la foi, qui venaient me chercher pour me conduire entendre mon arrêt. Mon amie, je suis dans une mauvaise, bien mauvaise sphère; l'expiation sera longue. Je vous en conjure, priez pour moi. »

Je n'avais reçu la nouvelle de la mort d'aucune de mes amies, je me demandais qui pouvait me parler ainsi.

« Eh quoi! vous m'avez oubliée, ou ne savez-vous pas que je suis morte? Je suis Jeanne M. de V. »

Je courus au télégraphe, j'envoyai une dépêche à sa mère. La réponse fut qu'elle était réellement morte il y avait un mois; la lettre de faire part qu'on m'avait envoyée s'était égarée.

Ici, avouez-le, croyant cette jeune dame

en parfaite santé, ne songeant point à elle dans ce moment, ce n'était point mon imagination qui m'avait fait écrire cela.

Il y a plusieurs genres d'écritures spiritiques. Celle par la transmission de la pensée : l'esprit vous jette le mot dans la pensée, comme celui qui vous dicte vous le jette dans l'oreille. Dans celle qu'on nomme directe, l'esprit vous magnétise le bras, et il vous guide la main, qui n'est plus que l'instrument passif de la volonté fluidique.

On nomme encore l'écriture directe celle que l'esprit fait tout seul sans le secours de votre main ; celle-ci est tout ce que le spiritisme peut présenter, selon moi, de plus extraordinaire, et lorsque vous avez vu, de vos yeux vu cette écriture, aucun des phénomènes spirites ne peut plus vous étonner. Je l'ai vu obtenir, je l'ai obtenu moi-même, et je puis donc affirmer sur l'honneur que ce phénomène incroyable, qui vous émeut et vous donne le vertige, est réel.

Voici comment on l'obtient.

On commence par évoquer un esprit ami, et on lui demande s'il veut bien vous tracer son nom, un mot, une phrase. S'il répond affirmativement, on lui demande où il désire que l'on place le papier; il vous indique généralement le dessous de la table, ou le dessous de la lampe, ou bien encore il vous dit de le mettre dans un livre et de ne pas le fermer; quelquefois il vous prie de piquer un papier au rideau, ou bien encore de prendre un cahier de papier blanc, de poser les mains dessus et de faire une demi-obscurité.

Voici arrivée cette grande question de l'obscurité qui sert de cheval de bataille aux incrédules pour essayer de battre en brèche le spiritisme.

Mais raisonnons, je vous prie. — Moi, médium, je suis en tête-à-tête avec moi-même, je désire obtenir cette écriture, l'esprit me dit ceci : « L'obscurité nous aide pour accomplir ce travail; je ne saurais vous expliquer pourquoi, car cela dépend de lois

chimiques qui ne pourraient être comprises même par un chimiste humain, car nous avons des facultés, une fois à l'état d'esprit, que vous ne pouvez comprendre. »

Où est le charlatan? Qui me trompe?

J'obéis à l'esprit, je fais l'obscurité; au bout de quelques instants il fait remuer ma table, et au moyen de l'alphabet il me dit s'il a pu réussir à écrire; parfois ils vous disent qu'« ils n'ont pas pu ». – Si leur réponse est affirmative, vous prenez le papier blanc, ce papier que vous avez examiné avec soin et sur lequel il n'y avait rien, absolument rien, et vous trouvez un mot, une phrase et un nom; vous reconnaissez leur écriture, et ces caractères sont parfois écrits avec une matière qui n'est ni fusain, ni mine de plomb, ni encre. Quelquefois ils vous prient de mettre un crayon à côté du papier, et alors, tandis que vous êtes là haletants, immobiles, les mains sur la table, vous entendez soudain le grincement du crayon sur le papier. Vous êtes seul, bien seul. Avouez

que cela est bien fait pour vous donner le vertige, et que lorsque vous avez obtenu ces phénomènes, les autres, et même les apparitions, ne peuvent plus vous étonner!

Je le répète, je l'ai obtenue, cette écriture merveilleuse, et je l'ai vu obtenir devant moi.

Vous me direz que celui qui n'est pas médium ne peut pas être aussi sûr de la réalité de ce phénomène. Il y a moyen d'arriver à cette certitude : prenez le papier vous-même, déchirez une page de votre carnet, placez-la à l'endroit indiqué par l'esprit; ensuite, prenez dans les vôtres les deux mains du médium, soufflez la bougie; l'écriture obtenue, allez ramasser vous-même le papier. Je crois que ces précautions-ci suffiraient à défunt saint Thomas lui-même.

Pour me résumer, je dirai qu'il y a en spiritisme une foule de dons différents : des médiums obtiennent le langage typtologue, d'autres des communications par la table qui soulève le pied lorsqu'on touche ou qu'on dit la lettre de l'alphabet qu'il désire;

il y a ceux qui ont le don de l'écriture directe, l'esprit dirige leur main et les fait écrire; d'autres reçoivent la transmission non de la pensée de l'esprit, mais du mot, et on aligne ainsi les mots à la suite les uns des autres sans se rendre compte du sens. Lorsque c'est terminé et qu'on se relit, on est tout étonné de voir que ce qu'on a écrit a un sens; c'est le plus souvent une révélation ou des réflexions sur un sujet auquel on ne songeait pas.

Il y a des médiums qui obtiennent l'écriture directe des esprits : l'incrédule pose un papier sur la table, le médium y pose les mains et l'esprit écrit, non pas sous les mains du médium, mais bien dans le milieu du cahier de papier ou en dessous.

Viennent ensuite les médiums qui, comme MM. Home, Williams et miss Fox, ont le pouvoir de faire apparaître les esprits, ou de leur aider à se reconstituer; des mains qui viennent serrer les vôtres, vous taper sur l'épaule, déplacer des siéges, voire même

soulever une personne et la placer sur la table.

Les journalistes de Paris ont eu l'air de traiter M. Williams d'émule de Robert Houdin; ils ont eu tort, c'est-à-dire le tort de nier sans avoir cherché à se rendre compte des phénomènes spirites. Je puis leur affirmer, moi, qu'il n'y a aucuns trucs dans tout ce qui s'est passé aux séances de M. Williams. Je l'ai vu trois fois, chez des gens honorables, rien n'avait été préparé; de plus, je disais mentalement aux esprits présents de faire telles ou telles choses, ils m'obéissaient comme pour bien me prouver que le médium était de bonne foi. Ainsi, je disais *mentalement* : « Si c'est bien réellement des esprits qui sont là, qu'ils viennent me frapper deux coups sur l'épaule droite et cinq sur l'épaule gauche, le premier et le second très-fort. » Et les coups étaient frappés comme je l'avais désiré. Pendant toute la séance j'ai renouvelé ces expériences, et toujours les esprits m'ont prouvé qu'ils lisaient dans ma pensée.

Comment, après cela, admettre les trucs préparés ! Du reste, comment s'y prendrait Robert Houdin lui-même, s'il arrivait chez des inconnus, sans compère pour l'aider et les deux mains prises ? Pourrait-il faire ses tours d'adresse ?

M. Williams n'est pas le seul médium ayant ce don. Je connais un Russe, aussi savant qu'intelligent, qui était fort incrédule en spiritisme. Il y a six mois, il allait à Londres. Nous venions de parler esprits et phénomènes spirites. Impatientée de son incrédulité, je finis par lui dire : « Je vous parie tout ce que vous voudrez que vous serez convaincu dans un mois de la vérité de ces phénomènes. Mais je compte sur votre bonne foi, et vous devrez faire ce que je vais vous dire. » Le pari fut ainsi accepté. Alors je me contentai de lui demander de faire venir les médiums à l'hôtel et d'assister aux séances avec un esprit impartial. Arrivé à Londres, il a fait venir à son hôtel M. Williams, miss Fox et autres médiums.

Ces personnes arrivaient seules, dans un appartement qui leur était inconnu; une fois arrivées, on les faisait asseoir et on s'emparait de leurs mains qu'on ne lâchait plus.

Dites, je vous prie, au plus habile des émules de Robert Houdin d'opérer de cette manière! Dites-lui de faire mouvoir des siéges, de faire des mains sans corps qui viennent serrer les mains des personnes présentes, de produire des clartés qui prennent des formes, de faire des voix qui chuchotent à l'oreille de toutes les personnes qui se trouvent là, et qui à chacune disent le nom d'un mort aimé; dites-lui de faire écrire l'esprit sur un papier placé sur la table ou ailleurs; dites-lui de faire jouer une harpe, un violon, un piano, voire même une boîte à musique; de faire que ces instruments, devenus lumineux, voltigent dans les airs tout en jouant. Je vous défie bien qu'il le puisse; mais n'oublions pas que j'admets le médium chez l'incrédule sans

compère, n'ayant pu rien préparer et ayant les mains tenues.

La photographie spirite a fait faire un article spirituel, mais non spiritualiste, à M. Delbos, dans le *Petit Moniteur*. Voici ce qu'écrit ce journaliste :

« En vérité, je vous le dis, ce n'est pas une plaisanterie de journaliste; cent personnes ont vu, de leurs yeux vu, ce que je vais raconter. Quelques-unes sont allées consulter les successeurs de Robert Houdin ; quelques autres en ont perdu la tête.

« On a beau dire que le positivisme à outrance de notre civilisation a bien et dûment enterré le merveilleux, il y aura encore quelques jours heureux pour les industriels qui prétendent exploiter la crédulité publique.

« La philosophie du siècle dernier n'eut pas toujours beau jeu dans sa lutte contre les fanatiques du diacre Pâris. Mesmer, l'hom-

me aux baquets ; triompha quelque temps des savants du Parlement. Cagliostro introduisit la fantasmagorie la plus épouvantable dans les épreuves des francs-maçons.

« Les tables tournantes ont fait tourner des milliers et des milliers de têtes ; le zouave Jacob a eu son heure de gloire ; les bonnes femmes qui ont perdu leur chat font antichambre chez les Lenormand qui lisent dans la main et révèlent les mystères de l'avenir.

« Et le spiritisme ! Il a eu, il a encore peut-être des millions d'adeptes.

« Je vous affirme que cette première semaine de mai a été signalée par un fait qui a toutes les apparences du prodige.

« Association du spiritisme et de la photographie, voilà le fait.

« Écartons tout ce qui ressemblerait à une réclame en faveur de cette industrie naissante, de cette nouvelle exploitation du merveilleux, mais soulevons au moins un coin

du voile qui couvre les fantastiques opérations de Collodion-Médium.

« Vous pénétrez dans le temple, —le temple est le salon du photographe ; — vous demandez une douzaine de portraits-cartes et vous insinuez qu'il vous plairait de voir apparaître l'image vénérée de la vieille tante qui vous a légué dix mille livres de rentes.

« Le médium se recueille et vous fait poser, c'est bien le mot. Ne bougeons plus ! là, c'est fait !

« Le photographe emporte le cliché dans les ténèbres de l'antre aux drogues ; il développe l'épreuve, et au bout de trois ou quatre minutes vous voyez apparaître sur le cliché humide le visage parcheminé de la vieille tante, qui sourit à votre portrait.

« Les plus habiles photographes de Paris, assistés des plus illustres chimistes, ont voulu voir s'opérer le prodige. Ils ont vu !

« Ils ont vu, ils ont examiné tous les appareils ; ils ont posé eux-mêmes, opéré eux-

mêmes ; ils ont pu pénétrer le secret du photographe médium.

« Bertall, notre spirituel collaborateur, a gravi les quatorze étages — au-dessus de l'entre-sol — qui conduisent au sanctuaire.

« — Monsieur, lui dit le médium, exami-
« nez mes appareils : voyez de très-près cette
« glace ; y trouvez vous quelque chose d'é-
« trange ?

« — Non, elle est immaculée.

« — Brisez-en un angle, celui que vous
« voudrez et comme vous voudrez. Bon ! gar-
« dez le morceau brisé, afin de constater
« tout à l'heure que nous n'avons pas changé
« la glace qui vous a été présentée.

« Maintenant, prenez place dans ce fau-
« teuil, en face de l'objectif. »

« Et Bertall pose ; ses amis, sceptiques

comme lui, surveillent les préparatifs. L'un d'eux opère, tandis que le médium, concentrant toute sa volonté, se broie le front en crispant ses doigts maigres et nerveux.

« — La foi est toute-puissante, dit le spi-
« rite; j'appelle en ce monde et je fais appa-
« raître un homme dont le souvenir vous est
« cher... Ne bougeons plus!...»

« L'opérateur compte les secondes réglementaires; la glace s'abaisse; on l'emporte, on la développe, et sur le cliché, entre le fauteuil et le fond noir du salon, se dessine, un peu vague, un peu *flou*, comme il convient à une ombre, un grand fantôme qui étend les plis de son linceul sur les épaules de Bertall.

« Bertall a emporté chez lui, dans son atelier de photographie, le cliché fantastique, le cliché au fantôme. Il en fait tirer des

épreuves, et voici la lettre qu'il nous adresse :

Paris, le 6 mai 1874.

Cher monsieur,

J'ai posé hier chez le photographe spirite. Comment a-t-il pu faire? je l'ignore. Mais, en dépit de toutes mes précautions photographiques sur le cliché préparé suivant la méthode ordinaire, est apparu, au moment du développement, un personnage inconnu enveloppé d'un suaire, et qui n'avait en aucune façon posé devant l'objectif avec moi. Cinq personnes étaient présentes à l'opération et, comme moi, ne croyaient pas au spiritisme, mais étaient forcées de conclure que la chose pour le moins avait été faite avec beaucoup d'esprit.

Bien à vous.

BERTALL.

P.-S. — Vous en aurez ce soir une épreuve.

« J'insiste sur cette particularité : que le médium n'opère pas lui-même. Il se recueille, à distance respectueuse du merveilleux appareil. Il évoque les morts; et les

morts, singulièrement dociles, les plus oubliés comme les plus illustres, viennent se faire photographier.

« Mme de C..., une femme charmante, dont le grand caractère et la haute intelligence ne peuvent laisser supposer aucune connivence avec de lugubres mystificateurs, a consenti, avant-hier, à faire l'épreuve qu'avaient déjà faite les photographes et les savants.

« A sa prière le médium a évoqué l'ombre d'un illustre écrivain.

« Les traits bien connus du grand homme défunt se sont fixés sur la glace photographique.

« Incrédule encore et se disant que l'image d'un illustre personnage peut être photographiée d'après quelque dessin ou quelque gravure, Mme de C... a voulu évoquer un de ces morts obscurs qui n'ont laissé que des souvenirs intimes, souvenirs pour ainsi dire pieusement voilés, comme ces portraits

qu'on couvre d'un crêpe et qu'on va contempler, aux heures de mélancolie, dans la chambre mystérieuse où ne pénètrent jamais les indifférents ni les étrangers.

« Mme de C... ne croit pas encore. Et pourtant elle a vu !

« Elle a revu, photographié comme l'illustre personnage évoqué tout d'abord, l'homme dont le souvenir ne surgit guère que dans le cœur d'une seule femme, l'homme obscur, discrètement aimé.

« Un Mexicain prétend avoir fait évoquer, avoir vu apparaître sur la glace du photographe *quatre vivants et une morte :* sa femme et ses trois fils qu'il avait laissés il y a trois mois là-bas, par delà l'Océan ; sa fille, couchée sous la pierre, dans le cimetière de San-Christobal.

« Faut-il conclure, et comment faut-il conclure ?

« — Mon cher ami, me disait Bertall, je

« ne crois pas au spiritisme, et je n'ai d'ail-
« leurs aucune raison de croire. J'ai beau
« dévisager le fantôme qui est venu se dres-
« ser derrière mon fauteuil, il ne me rap-
« pelle aucun être aimé. C'est le fantôme
« d'un inconnu.

« Et pourtant le spirite médium a ses fa-
« natiques. Ils veulent me convaincre ; ils
« veulent venir opérer chez moi, dans mes
« ateliers, avec mes appareils !

« Peut-être sont-ce des confrères qui ont
« juré de me rendre fou ! »

Tout ceci est exact, seulement il y a phénomène spirite où M. Delbos voit un truc ingénieux. Des personnes incrédules ont fait à Londres et en Amérique les épreuves les plus concluantes. Ainsi, un photographe amateur a fait venir le médium photographe chez lui, il a préparé ses plaques lui-même, il a opéré avec ses propres instruments, il n'a même laissé entrer le médium dans son

atelier qu'après lui avoir lié les mains, et celui-ci n'a contribué que par sa seule présence à l'épreuve photographique, et pourtant il est venu sur la plaque, derrière le portrait de la jeune fille qui posait le portrait d'une de ses amies de pension morte. Ce monsieur a renouvelé l'expérience plus de dix fois, et toujours un esprit est venu. D'autres sont allés chez des photographes médiums de qui ils étaient parfaitement inconnus ; ils ont évoqué de leurs parents morts depuis longtemps, et ils ont ainsi obtenu leur portrait.

Mme Lincoln s'est déguisée en paysanne, elle s'est totalement grimée, et elle est allée chez un photographe spirite de Boston. Derrière son portrait est apparue l'image de son mari ; il avait les bras nus, et, de la main droite, il lui montrait une cicatrice qu'il avait sur l'épaule gauche et qu'elle seule connaissait.

Une de mes amies, entendant parler de ces portraits spirites, est partie pour Lon-

dres sans prévenir personne ; nul ne la connaissait en Angleterre. Dès le lendemain de son arrivée, elle est allée chez un photographe ; il l'a fait asseoir, ne lui a point demandé même si c'était un portrait d'homme ou de femme qu'elle souhaitait, et elle a obtenu ainsi le portrait d'une jeune fille qu'elle avait perdue. Il est très-ressemblant comme traits ; de plus elle porte la robe blanche avec laquelle sa mère l'a ensevelie. Elle a reconnu jusqu'à la broderie.

Ici où est la supercherie ?

Quel procédé pourrait employer un habile jongleur ?

Mais, me dira-t-on, souvent il vient bien un portrait, mais ce n'est pas celui de l'esprit qu'on a évoqué.

Oui, ceci arrive.

Lorsque je me mets à ma table, ou que je prends un crayon pour évoquer un esprit, il m'arrive souvent que c'est un autre esprit auquel je ne pensais pas, quelquefois même un esprit inconnu qui se manifeste.

Qu'est-ce que cela prouve? Je fais ces expériences pour moi, je suis en tête-à-tête avec moi-même, qui me trompe? Où est le charlatan?

Nous sommes entourés d'esprits, les uns bons, les autres mauvais. Ces derniers, étant plus rapprochés de la terre, sont les plus à même de venir à notre appel; de plus, le bien et le mal, le vrai et le faux, sont répandus sur la terre, et nous sommes au milieu de ces courants divers, laissés sans autre boussole que notre conscience. Les esprits mauvais cherchent à nous empêcher de croire à la religion spirite, car cette croyance nous apporte la foi, l'espérance et la résignation. Ils essayent donc de nous rendre incrédules. A la table ils viennent nous tromper, ou prendre le nom d'un esprit aimé, et cela afin de nous décourager du spiritisme. Dans les photographies, ils prennent parfois la place de ceux que nous évoquons, afin de nous faire croire qu'il y a charlatanisme là où il n'y a qu'un phéno-

mène spirite des plus merveilleux. Les bons, qui veulent nous donner la foi, luttent contre les mauvais. Dieu permet cette lutte, car, dans la foi, il faut que nous ayons un mérite.

Mais que ce ne soit pas toujours les esprits évoqués par nous qui viennent nous donner leur portrait, faut-il en conclure que ces photographies spirites ne sont pas une réalité ? Non, certes. Si vous n'avez pas confiance à la bonne foi du médium, prenez les précautions dont j'ai parlé plus haut, et, ceci fait, ne soyez pas plus incrédules que saint Thomas, qui a cru après avoir vu.

Nous avons à Paris un photographe spirite, M. Buguet, je le nomme. Les personnes qui me connaissent me savent incapable de livrer ma plume à une réclame intéressée ; elles me savent aussi incapable de mentir ; elles comprendront que si je parle ainsi de cet artiste, ce n'est qu'une conviction profonde qui me pousse, et aussi le désir de

parler d'une chose excessivement curieuse. Les personnes qui ne me connaissent pas auront, je l'espère, la même pensée : il ne faut jamais croire les autres capables d'une vilaine action. Faire d'une chose sacrée et sérieuse une vulgaire réclame serait odieux. Il n'y aura que les rares personnes capables de la commettre elles-mêmes qui me soupçonneront. Ceci ne m'arrêtera pas : je tiens essentiellement à l'estime des honnêtes gens; des autres, je ne m'en préoccupe jamais.

Je reviens à M. Buguet. Je lui ai demandé une photographie spirite ; j'ai pris la plaque moi-même; il l'a nettoyée à l'iode collodionné, puis l'a mise dans un bain d'argent pour la sensibiliser ; j'ai vu la chambre noire, il n'y avait rien ; j'ai posé, une de mes amies était là et elle surveillait, pour voir si, par un moyen ingénieux, l'artiste ne projetait aucune ombre derrière moi. J'ai évoqué, l'artiste a évoqué. La pose terminée on a développé au bain de fer : derrière moi se trouvait le portrait d'une femme enveloppée dans

une blanche draperie et posant sa main sur ma tête. Cette femme ressemble parfaitement à une de mes amies qui habite l'Amérique, dont je suis sans nouvelles depuis six mois. A l'heure qu'il est je n'ai pas encore de réponse à savoir si elle est morte ou vivante.

J'ai posé trois autres fois. Sur une plaque est venu un vieillard ressemblant à un de mes grands-oncles, sa fille l'a reconnu de suite ; sur une autre, deux êtres qui me sont chers ; enfin, la dernière fois, j'ai dit mentalement : « Je prie ce bon et tout aimable Alexandre Dumas de venir, et je voudrais bien qu'il ne se fît pas la figure de gros poupon qu'il s'est faite sur le portrait de Mme X... » La plaque développée, j'ai vu ce cher maître : il est de trois quarts, sa figure est amincie; il me voila le visage avec son voile.

On me dira : Dumas est une figure connue. — C'est vrai ; mais le photographe ne pouvait prévoir que j'allais l'évoquer ; de plus,

il est impossible d'arriver à préparer à l'avance ces draperies qui m'enveloppent.

Ma conviction est que M. Buguet n'est point un habile chimiste, mais bien un puissant médium, et mon humble avis est que nos savants, nos chimistes, feraient mieux d'étudier ces nouveaux phénomènes spirites que de répondre, lorsqu'on leur en parle, par la raillerie ou par cette phrase : « Verrions-nous, que nous ne croirions pas. »

Enfin, lecteurs, un mot encore; il n'est qu'une répétition, mais, comme l'a dit M. Déroulède dans ses beaux vers,

Clou martelé n'entre que plus avant.

Quel intérêt pourrait me pousser à vous dire que le spiritisme n'est pas une plaisanterie, mais bien une science et une réalité?

Faire un livre? J'en ai fait une vingtaine auxquels vous avez bien voulu faire bon accueil, de sorte qu'ils se sont bien vendus.

Et celui-ci, je puis prédire qu'il ne sera pas un succès d'argent ; la seule chose probable qu'il me rendra sera un succès de ridicule, puisqu'aux yeux de certaines gens être spirite c'est être fou ou pauvre d'esprit.

Mentir pour arriver à ce résultat serait plus que de la folie.

Si vous me disiez que je suis de bonne foi, mais que j'ai mal vu et que j'ai été victime de jongleurs ou de ma propre imagination, je vous répondrai que je suis d'une nature fort incrédule, si bien que, pire que saint Thomas, je n'ai pas même cru après avoir vu : il m'a fallu cent, deux cents preuves, et enfin devenir médium moi-même pour être convaincue.

C'est donc avec une profonde connaissance de cause que je dis : Il y a un lien entre ce monde et les autres, entre la vie terrestre et la vie céleste, qui commence entre ceux qui sont sur la terre et ceux qui l'ont quittée ; ce lien, ce télégraphe fluidique est le spiritisme,

dont les nombreux phénomènes sont aussi réels qu'intéressants à étudier.

Devant le bûcher, le cachot, la guillotine, je dirai et redirai : cela *est*.

OLYMPE AUDOUARD.

LE PÉRESPRIT

OU

L'AME DÉDOUBLÉE

Je n'ai jamais lu aucun livre sur le spiritisme, je ne sais donc pas ce que les autres ont écrit sur ce sujet ; mon cher esprit familier s'est chargé de m'instruire, j'ai foi en lui, et je préfère ne pas savoir les communications qu'ont reçu les autres.

Un jour, dans une séance spirite, j'entendis prononcer le mot de péresprit. Je n'osai avouer mon ignorance et demander l'explication de ce mot-là ; mais le soir j'évoquai

mon cher Marie Louis et je le priai de m'expliquer ce que c'était que le péresprit.

Voici ce qu'il m'a dicté sur ce sujet; mais avant je veux vous dire une chose qui m'a fortement étonnée, ou plutôt qui m'a semblé une des meilleures preuves de la réalité du spiritisme : Un Américain vint me voir trois semaines après que ce chapitre sur le péresprit m'avait été dicté. Nous parlions d'un médium de Boston; il me disait que, grâce à lui, il obtenait des communications très-intéressantes sur les sphères célestes et sur l'admirable organisation de nos êtres spirituels. « Ainsi, me dit-il, l'esprit familier de ce médium lui a dicté l'autre jour un chapitre bien curieux sur le péresprit; je l'ai là, et si vous le voulez je vous le lirai. » J'acceptai avec empressement, car cela allait me donner un renseignement que je souhaitais depuis longtemps, à savoir si sur les mêmes sujets les esprits sont du même avis avec des médiums différents. Il me lut son article; il était en anglais et avait été donné dans

cette langue. Lorsqu'il eut fini sa lecture, j'allai chercher mon manuscrit et le lui donnai à lire : sauf le style, c'était identiquement pareil.

Voilà donc un médium anglais qui pose à Boston la même question que moi je pose à Paris, lui à un esprit, moi à un autre : les renseignements sont les mêmes, les révélations faites sont pareilles !

N'est-ce pas concluant, et peut-on, après cela, insinuer que le médium écrit ce qu'il pense sans s'en rendre compte ?

Du reste, je n'avais jamais songé, jamai je n'avais pressenti cette théorie du pérésprit, et mon imagination n'y est, je vous jure, pour absolument rien.

Depuis, j'ai vu un Suédois, président d'un institut spirite dans son pays ; nous avons parlé péresprit, et j'ai pu me convaincre que la même théorie avait été dictée en Suède aussi.

Ceci dit, voici la réponse qui m'a été faite sur ce sujet :

« Le péresprit est une des plus hautes conceptions de la divine création ; elle est si élevée que bien des mortels ne pourront ni la comprendre, ni y ajouter foi.

« Mais je vais cependant essayer de te donner une explication qui soit à la portée de l'esprit des humains. Nous sommes un composé de deux natures, ou plutôt de deux essences ; je ne saurais compter pour une nature notre corps mortel, qui ne nous est donné que pour subir l'épreuve terrestre : cette fragile enveloppe, qu'un rien détraque, est une prison momentanée pour l'âme, et c'est une prison aussi peu agréable qu'incommode. Il est une chose qui nous amuse beaucoup ici, dans les sphères célestes, c'est de voir combien les humains tiennent à cette affreuse carcasse : ils l'admirent, ils la soignent, ils se demandent, avec un regret qui nous paraît bien comique, pourquoi elle n'est point immortelle, et ils ne pensent à la mort qu'avec une épouvante qui nous semble incroyable, à nous dégagés de cette triste na-

ture humaine; car enfin cette enveloppe ne vous laisse pas grande liberté de mouvement, et vous ressemblez, ainsi affublés, à des espèces de colimaçons empêtrés dans leurs coquilles, et qui ne souhaitent qu'une chose, la rendre plus solide encore. De plus, ce corps est soumis à mille sujétions, à mille souffrances; nonobstant cela, la pensée d'en être débarrassé vous glace d'effroi.

« Le souvenir que nous aussi, sur la terre, nous avons eu ce même amour pour notre prison, ces mêmes craintes, nous portent à avoir quelque indulgence pour votre ignorance, qui pourtant nous amuse; c'est une comédie que vous nous donnez, et, tout en riant, nous nous disons : « Ah! s'ils sa- « vaient! »

« Oui, chère mère, si comme nous vous saviez que la mort n'est que le commencement d'une autre vie, et que de suite après elle on se reconstitue en un corps céleste qui est forme, sensation, puissance, et qu'ainsi constitué on est un être ayant des facultés

mille fois plus grandes et plus nombreuses qu'on ne les a à l'état de mortel, vous souhaiteriez la mort au lieu de la craindre.

« Ce nouveau corps ne connaît ni les limites de l'espace, nous le franchissons plus rapidement que l'éclair; ni les barrières humaines, car nous passons à travers l'eau, les murs et les monts; la vue humaine n'est qu'un semblant de vue, c'est une lunette limitée qui n'aperçoit que les choses que le Créateur divin veut laisser voir à l'humanité.

« Nous, au contraire, nous voyons des horizons immenses; du haut des célestes sphères notre vue plonge dans l'infini, elle voit ce qui se passe dans les diverses planètes. Nous pouvons parcourir l'univers et contempler les innombrables merveilles que le Dieu suprême y a semées à profusion.

« Notre ouïe a aussi une grande puissance, et notre intelligence grandit en proportion de nos facultés.

« Mais je m'arrête, il serait trop long de te dire toutes les facultés que nous possé-

dons ici, et je reviens aux deux natures qui forment les êtres appelés par Dieu *homme* et *femme*, et je continue à ne point tenir compte de la nature humaine. Ces êtres ont une âme qui est une émanation de la divinité ; c'est un être spirituel qui a la faculté de se dédoubler ; l'âme proprement dite ne quitte pas les régions éthérées, c'est une partie d'elle-même, une essence de son tout appelée *péresprit* qui anime le corps. Pour mieux me faire comprendre, je dirai : nous avons deux essences, l'âme, souffle divin, principe créé éternel, et l'intelligence, qui n'est qu'une des nombreuses facultés de l'âme ; nous donnons ici à l'intelligence le nom de péresprit, et c'est lui qui doit aller, comme mandataire de l'âme, subir l'épreuve terrestre et concourir au progrès général, qui est la loi de Dieu.

« Une fois sur la terre et enfermé dans un corps humain, le péresprit ainsi condensé devient une sorte d'âme ; mais au moment de la mort celle-ci est bien plus matérialisée que sa sœur d'en haut : aussi doit-elle subir

une seconde épreuve dans les sphères célestes, puis elle est renvoyée sur la terre; elle subit les épreuves terrestres et les célestes alternativement, et ce n'est que lorsqu'elle a atteint le degré voulu d'épuration qu'elle retourne vers son âme sœur ou plutôt vers son âme mère, puisque la seconde n'est qu'une des émanations de la première; les deux âmes se réunissent : elles forment alors un tout pour lequel commence la vraie vie spirituelle et qui devient réellement un être. Ces êtres célestes portent le nom de Chérubins, Archanges et Dominations; c'est dans ces derniers que Dieu choisit ses ministres. Ces êtres ont des corps opaques, c'est-à-dire composés d'une matière résistante, mais ils ne sauraient être comparés à ceux des humains : ils sont mille fois plus beaux et ils ont des facultés dix mille fois plus grandes; ils restent éternellement jeunes et beaux, ils n'ont aucune infirmité, aucune douleur, aucun chagrin.

« Le pérésprit est donc le mandataire de

l'âme ; c'est la partie d'elle-même qui doit subir l'épreuve terrestre, travailler à l'épuration et au progrès.

« C'est le péresprit des âmes évoquées par les mortels qui leur sert de courrier ; c'est lui qui vient vers vous vous apporter leurs paroles et leurs pensées et leur rapporter les vôtres. Ainsi, mère, ce n'est point l'âme de ton fils Marie Louis qui est là près de toi et qui te dicte, c'est son péresprit ; et vois combien l'âme et le péresprit sont étroitement liés : il m'arrive souvent, étant près de toi, de me dire : Vite, vite, retournons vers mon âme, qui attend avec impatience des nouvelles de ma mère ; et lorsque j'arrive près d'elle, la chère âme me dit : Cher péresprit, tu es bien mon meilleur ami, mon mandataire le plus dévoué.

« Ici, dans les sphères célestes, se trouve aussi ton âme ; seul, ton péresprit est emprisonné dans ton corps. Mon âme est sœur de la tienne ; mon corps humain a été fils

de ta chair : comment ne t'aimerais-je pas ?

« Il y a deux sortes de péresprits qui ne peuvent plus venir à l'appel des mortels médiums : ceux qui ont de nouveau quitté les célestes sphères pour aller se réincarner dans une planète, et ceux qui ont pu aller rejoindre leur âme et devenir des corps constitués.

« Maintenant, tu comprendras pourquoi, dans nos communications, nous nous servons du mot esprit et non du mot âme.

« MARIE LOUIS. »

Le lendemain, évoquant le même esprit, et lui demandant un renseignement sur un autre sujet, il me dit :

« Mère, je veux, avant de te parler de cela, revenir sur le péresprit, car je me demande si tu as bien compris ce que je t'ai dit. Je ne veux pas te faire faire un travail si fatigant comme dépense de fluide sans te conduire à bien comprendre les sublimes mystères de la création des êtres.

« Il y a ici trois sortes d'êtres bien distincts, et qui sont : les âmes qui attendent que leur péresprit, épuré, soit venu se joindre à elles ; il y a les pérespris qui subissent dans les sphères inférieures l'épreuve de l'épuration ; et enfin les âmes réunies à

leur péresprit et qui sont constituées en corps bienheureux, et qui se nomment anges, archanges, chérubins. Dans ceux-ci sont pris les dominations, et dans les dominations Dieu choisit ses ministres.

« Ceci est la divine organisation des sphères dites célestes ; mais il y a encore les sphères dites humaines, qui sont au nombre de sept. C'est dans ces régions que les pérésprits des humains subissent les diverses épreuves de l'épuration ; elles sont les sept premiers échelons du progrès, qui est la loi que le divin Créateur impose aux esprits. Les plus mauvais sont dans la première sphère qui se trouve la plus rapprochée de la terre ; dans la seconde sont placés ceux moins mauvais, et ainsi de suite. A partir de la quatrième, les péresprits sont réunis à leur âme, et ces esprits sont bien près de devenir des êtres célestes ; les choses de la terre ne les intéressent plus, et pour qu'ils y retournent, il faut qu'une attraction puissante les y attire,

qu'ils y aient encore un être qui leur soit cher : alors ils viennent vers eux pour essayer de les rappeler au bien et à la foi. Si les spirites demandent à ces esprits des choses d'un intérêt terrestre, ils s'éloignent sans répondre.

« Pour finir, je te dirai que la nature humaine, c'est-à-dire la chair, est portée au mal par son essence même ; le péresprit est enfermé dans cette prison afin qu'il ait le mérite de la lutte et du triomphe.

« C'est tout sur ce chapitre.

« Marie Louis. »

ENVELOPPE FLUIDIQUE DES AMES

Communication spontanée.

« Si le péresprit est enfermé dans un corps humain lorsqu'il subit son épreuve terrestre, l'âme ici, dans les sphères célestes, est enfermée dans une enveloppe fluidique.

« Quelle est l'essence même de l'âme? Cette essence ne saurait être analysée d'une façon compréhensible pour les mortels, car elle est un composé d'éléments, je dirai même

de matières inconnues des humains, qui ne comprendraient rien à des produits qui ne sont en rien semblables à ceux qu'ils ont analysés. Il y a encore une raison plus majeure que celle-ci : Dieu a limité l'intelligence humaine aux choses de la terre, il n'entre pas dans ses desseins que celles des sphères divines lui soient accessibles, et il a voulu que celles qui lui sont connues ne puissent pas lui servir à expliquer les phénomènes des autres ; la mort seule, qui n'est que la fin d'une épreuve et le commencement de la vie céleste, pourra livrer aux hommes les secrets de la science surnaturelle.

« L'enveloppe fluidique de l'âme est une sorte de matière faite au moyen de diverses couches fluidiques plus compactes que ne l'est le fluide de l'âme ; cette enveloppe a pour but d'empêcher l'âme de s'épandre, de se dissoudre, et enfin de lui conserver son individualité. Je te ferai une comparaison qui te fera encore mieux saisir : l'enveloppe est comme une couche d'air lourd emprisonnant

une couche d'air plus léger, et le maintenant.

« Le péresprit, dégagé du corps humain, mais n'étant point encore réuni à son âme, a aussi une enveloppe fluidique.

« Mais si le corps humain est une vilaine carapace fort incommode et sujette à mille maux, l'enveloppe du péresprit au contraire ne le gêne en rien : il peut se transporter d'un lieu à un autre avec la vitesse de l'éclair qui fend la nue ; il peut s'élever dans les régions d'en haut, ou descendre vers les diverses planètes ; il peut pénétrer partout, aucunes barrières humaines ne sauraient être un obstacle pour lui ; il a un fluide qui peut lui permettre d'inspirer aux hommes des pensées, des inspirations ; il peut se montrer à eux et revêtir pour un instant une forme humaine et palpable, ou bien se montrer à l'état de vapeur lumineuse ; il peut se rendre à l'appel des médiums et communiquer avec eux par les divers moyens que tu as indiqués : son enveloppe ne gêne aucun de ses

mouvements et ne limite aucune de ses facultés.

« Il en est de même pour l'enveloppe de l'âme. Dans les sphères célestes, l'activité, le progrès, sont des lois imposées par Dieu. Les âmes et les pérésprits ont des vies actives, des occupations en rapport avec leur degré d'épuration. Ils reçoivent des missions à remplir dans les sphères inférieures à celles où ils se trouvent, ou dans les divers mondes.

« Marie Louis. »

L'esprit de Dumas s'étant communiqué, je le prie de m'expliquer à quoi tient le don de médianimité, et pourquoi tous les hommes ne le possèdent pas.

Voici sa réponse :

« Le don de médianimité est un don de Dieu ; il est accordé aux âmes assez voyantes pour pouvoir comprendre les admirables vérités des mondes célestes, de celui qui est le seul réel : l'autre, le monde terrestre, n'étant qu'un temps de transition, un temps d'épreuve et de souffrance imposé à l'âme par le divin Créateur, le maître suprême de l'infini.

« Celui qui possède ce don peut entrer en communication avec les habitants des au-

tres mondes par les différents moyens que vous avez indiqués ; mais je vous dirai qu'il y a un grand nombre de médiums ou clairvoyants qui s'ignorent. Lorsque le spiritisme deviendra ce qu'il entre dans les desseins de Dieu qu'il devienne, une vérité divine, alors on s'apercevra qu'il y a dans toutes les familles au moins un médium, et ceci est fait pour que ces familles puissent recevoir directement les communications de foi et les pieux enseignements. Mais, pour le moment, le doute et l'ignorance rendent stérile ce bienfait de la Providence.

« Mais bientôt viendront les temps promis où ce lien mystérieux et charmant entre le doute et la certitude, entre le monde humain et le monde céleste, sera connu, constaté ; le spiritisme passera à l'état de merveille reconnue et acceptée, et alors on se demandera avec anxiété : Suis-je médium? On s'exercera, et on acquerra la preuve de ce que je viens de vous dire : chaque famille possède un membre ayant ce don.

« Il est des hommes à qui il a été accordé et qui en font un mauvais usage ; ils ne voient dans ce bienfait de la Providence qu'un moyen de gagner de l'argent, les mauvais esprits seuls viennent à leur appel. C'est de ceux-là dont parle l'Évangile en disant : un tel était possédé du mauvais esprit, et le Christ l'en débarrassa. Ces gens-là seront sévèrement punis, Dieu leur demandera compte de l'usage qu'ils ont fait de ce don, tout comme il demande compte au mauvais riche de l'emploi de cette fortune qui ne lui avait été confiée que pour faire le bien, et dont il a fait un mauvais usage.

« La pensée du clairvoyant ou médium est comme un porte-voix, elle monte vers les régions d'en haut ; il a un fluide attractif qui a le don d'appeler les habitants des sphères célestes. Les esprits, en venant vers ce mortel, lui apportent des effluves célestes qui augmentent sa force fluidique, aussi dit-on qu'il faut développer sa médianimité, c'est-à-dire être en communications

fréquentes avec les esprits, afin de recevoir beaucoup de ces effluves qui rendent plus puissants à être entendu des sphères célestes.

« Celui qui a là-haut un être aimé et dont il est aimé devient médium s'il connaît ce que c'est que le spiritisme, car cet esprit vient souvent à son insu le revoir, et il lui apporte ainsi le fluide nécessaire pour devenir médium.

« Votre cher Marie Louis vous a donné ce don. D'abord il a imploré Dieu afin qu'il vous fît cette faveur, ensuite par sa présence incessante auprès de vous, il vous a communiqué le fluide nécessaire.

« Je termine en vous disant : les charlatans sont des charlatans, et les vrais médiums de réels intermédiaires entre les vivants et les esprits des morts, entre les humains et les êtres vivants de la vie spirituelle et éternelle.

« Alexandre Dumas. »

Communication spontanée.

Un esprit s'appelant Fr..... L.. .., a bien voulu se manifester à moi; il m'a dit qu'il vivait il y a cent cinquante ans, qu'il était moine, carme déchaussé. Je l'ai prié de me donner un chapitre, par le moyen de l'écriture directe, pour mon livre spirite.

Voici ce qu'il m'a écrit :

DES SENSATIONS DE L'AME.

« Les sensations de l'âme sont tout à la fois morales et physiques. Ce serait une erreur de croire que l'âme n'a pas des sensations, des impressions, des joies, des douleurs, et même des souffrances.

« L'âme est une matière fluidique, mais enfin elle est matière. Si cependant on se basait sur les douleurs physiques propres aux humains, on se dirait que ceci est inexact ; mais il faut se dire que la matière fluidique qui forme l'âme est tout autre comme essence et comme facultés que la matière qui forme le corps humain et que celles qui composent la planètTe erre, seules matières que les humains aient analysées. Cette matière fluidique leur étant inconnue, ils ne peuvent arriver à expliquer les phénomènes spirites, et alors quelques savants les nient; ils voient les effets sans en connaître les causes, tandis que s'ils connaissaient cette matière céleste, s'ils en connaissaient les éléments constitutifs, ils comprendraient mieux les effets produits, ils sauraient par quels moyens on les fait agir, et ces phénomènes leur sembleraient très-naturels, c'est-à-dire simples.

« Ainsi on s'étonne que les esprits puissent fixer leur image sur une plaque pho-

tographique alors que l'œil humain ne les perçoit pas, et beaucoup se refusent à croire à la véracité de ces portraits : ils crient au charlatanisme. Ceci tient tout simplement à ce qu'ils ignorent que nous avons ici, dans les régions célestes, des agents chimiques bien autrement puissants que ceux connus et possédés sur la terre; nous ne pourrions même pas, si nous le voulions, vous analyser les fluides, les principes, les essences qui constituent ces agents, car vous ne comprendriez pas. Souvenez-vous seulement que l'intelligence humaine n'est qu'une faible étincelle de ces principes.

Les procédés que nous employons pour fixer notre image sur la plaque préparée au collodion, sans que nous ayons besoin de nous rendre visibles aux mortels ; celui que nous employons pour nous reconstituer un corps et arriver à nous montrer aux humains, sont si en dehors de ceux que l'intelligence humaine peut admettre et comprendre qu'il est inutile de vous les expliquer. Faites

comme vous faites pour tout ce qui est surnaturel dans l'univers : croyez parce que vous voyez. L'homme intelligent doit se rendre compte des limites de l'esprit humain; et s'il n'admettait comme possible que ce qu'il voit, il devrait nier tout ce qui l'entoure, tout ce qu'il sent, et beaucoup des merveilles de l'organisation universelle.

« L'homme le plus avancé dans les sciences humaines peut-il analyser la nature même de l'âme, les phénomènes de l'être intellectuel et abstrait?

« Il y croit parce qu'il sent le pouvoir, la force, l'existence enfin de cet être abstrait; mais il serait impuissant à en expliquer l'essence même et à se rendre compte comment cet être peut passer d'un monde dans l'autre, d'un corps humain dans le monde céleste, sans se dissoudre et sans même perdre sa personnalité : sa science se borne à analyser quelques-unes de ses facultés.

« Tous les savants réunis ne sauraient arriver à créer une âme, et pourtant ils y

croient; ils sont bien forcés de convenir que la science humaine n'est moins que rien à côté de la science divine.

« Tous les phénomènes spirites tiennent de la science divine, vous ne pouvez que les constater sans les analyser.

« Fr. L. »

DU FLUIDE DES PÉRESPRITS

DE SA FORCE

DU FLUIDE DES MÉDIUMS

ET DE SES DIFFÉRENTES FORCES

« Voici, mère, encore une question bien difficile à traiter : elle contient des secrets qu'on ne peut pas éclaircir aux yeux des mortels, et il est presque impossible de la traiter d'une manière qui soit compréhensible pour eux.

« Il y a ici une force qui se nomme, par opposition à la matière terrestre, *fluide*. Il y a autant de différents fluides qu'il y a de différentes matières.

« Un de ces fluides a le don de pouvoir

aller vers vous, conduit par le péresprit. Il a la puissance de produire les divers phénomènes spirites; il peut même vous forcer à subir son empire et à lui obéir un instant. Ainsi, tu es à ta table ou assise dans ton salon, il peut te forcer à songer soudain à un péresprit, ou, pour parler le langage des humains, à un mort; il peut te dire tout bas: « Me voici », et machinalement tu poses la main sur ta table ou tu prends un crayon. Alors il communique à ton crayon ou à ta table une vie factice : ce fluide contient le germe de vie. Si tu es médium typtologue, les coups se font entendre, ou bien ta table se soulève; si tu tiens ton crayon, il s'agite : tu n'as plus qu'à le laisser glisser sur ton papier en suivant son impulsion. Il peut encore opérer sur ton bras, et tu écris, tu écris, sans te rendre compte de la force qui te pousse. Enfin il peut agir sur ton cerveau : ta pensée en est chassée pour un instant, et le fluide la remplace. Le péresprit parti, le meuble devient inerte, le principe de vie s'en est

retiré; ton crayon devient un simple morceau de bois, ton bras reprend son libre arbitre et ton cerveau est rendu à ton pérespprit : c'est encore toi qui penses.

Le médium qui a un fluide très-puissant peut, par la force de sa volonté, appeler à lui le fluide de vie, qui se communiquera à l'objet sur lequel il a les mains posées. Seulement il faut avoir soin, en même temps qu'on fait cet appel, d'évoquer un péresprit, sans quoi le fluide de vie vient seul, il fait mouvoir la table au hasard, car il est une force, une pensée même, mais non une âme; c'est un principe, une matière, qui un jour pourra être une âme, mais qui ne l'est point encore.

« Voici pourquoi, mère, il t'arrive parfois de sentir une force qui agite ta table ou fait mouvoir ton crayon ; mais ses phrases sont incohérentes, ses réponses faites au hasard, et, impatientée, tu te dis : « Mais « quel est donc l'esprit qui est là ; il bat la « campagne. »

« La force fluidique qui est là lit dans ta pensée ; elle te dit ce qui lui paraît être en rapport avec l'impression que tu lui communiques, et elle se demande pourquoi tu te fais un malin plaisir de la déranger.

« Évoque donc toujours un esprit avant de poser les mains sur la table ou de prendre un crayon, et si tu veux appeler un esprit qui n'ait aucune attraction affectueuse pour toi, ou un esprit qui ne soit point encore venu se manifester à toi, évoque-moi d'abord, et dis-moi d'aller te le chercher s c'est possible.

« La force du fluide des médiums n'est pas une force, c'est plutôt un pouvoir ou un don. Ce pouvoir est plus grand chez les uns que chez les autres. Si ce pouvoir est de nature pure il appelle les bons esprits, tandis que s'il est de nature impure il appelle les mauvais de préférence. »

Demande. — Qu'appelles-tu un pouvoir de nature pure?

Réponse. « Le pouvoir est de nature pure s'il obéit au désir d'évoquer les esprits dans le but d'arriver à une plus grande foi, à la perfection morale et à la connaissance des vérités du monde dans lequel on parvient après la mort. Il est impur si le médium n'évoque les esprits que pour satisfaire sa curiosité ou pour en faire un amusement, ou encore pour en faire une sorte de mauvaise exploitation.

« C'est tout sur ce sujet, et je signe de mes deux petits noms qui me sont chers, car l'un est celui de la grande et pure mère du doux Jésus, et l'autre de ce grand roi qui ne connut le pouvoir que pour se faire une gloire d'être un bon chrétien et un roi saint.

« Marie Louis. »

« Mère, je reviens sur ma communication d'hier, et j'ajoute ceci sur la force fluidique des médiums :

« Cette force leur est personnelle, c'est une puissance qu'ils ont su conquérir par leur âme et qui est personnelle à leur être céleste, c'est-à-dire à leur péresprit. Pour arriver à vous rendre compte de ce fluide qui vous permet de vous mettre en communication avec les péresprits qui sont dans les sphères célestes, il faut d'abord être spiritualiste, c'est-à-dire avoir secoué la mauvaise influence de la nature humaine et se préoccuper plus de la vie éternelle que

de la vie terrestre ; il faut encore savoir se rendre compte des moyens à employer; il faut enfin être désireux de connaître les vérités divines pour en faire un bon usage, et non dans la pensée de satisfaire une simple curiosité. Il faut se dire que ce don est un bienfait de Dieu et s'efforcer de devenir meilleur, ne l'employer enfin qu'à la plus grande gloire de Dieu.

« Marie Louis. »

Demande. — Pourquoi certains esprits sont-ils si rebelles au spiritisme?

Réponse. « Par la raison qu'il y a des humains ayant un péresprit peu épuré encore; il n'est pas depuis assez longtemps soumis au grand creuset de l'épuration imposée par Dieu. Ces pérésprits-là sont peu aptes à saisir les choses de la vie céleste; ils sont encore à l'état embryonnaire comme âme; ils ne savent pas que la vraie vie n'est pas dans ce monde. Ces divines vérités spirites les étonnent, les choquent même; ils ne peuvent les admettre; ils sont de bonne foi dans leur incrédulité. Que voulez-vous,

ils ne savent pas, ils ne sont pas en état de savoir. Chercher à les convaincre est inutile; si on leur montrait les preuves palpables du spiritisme, ils s'efforceraient de n'y voir qu'un adroit charlatanisme, et si on leur faisait voir les esprits reconstitués pour quelques minutes, et cela d'une façon qui les forçât à se rendre à l'évidence, ils seraient saisis d'une frayeur extrême : ils verraient en cela l'œuvre du malin esprit.

« Il est réel que tous les humains ne sont point encore prêts à recevoir les sublimes révélations du spiritisme, et c'est pourquoi Dieu ne le laisse s'imposer que peu à peu.

« Aussi ne cherchez pas à convaincre ceux que votre intuition vous dit avoir des âmes peu éclairées, peu épurées, des âmes qui, comme péresprit, en sont encore au premier degré: ils ne pourraient comprendre et ils ne sauraient que faire du mal à cette sublime science.

« Mais lorsque vous rencontrez une âme qui n'est rebelle que par un sentiment de

doute qui est naturel, et que votre intuition vous dit que l'âme est bonne et assez dégagée de l'influence de la matière pour pouvoir comprendre, oh! alors, ne craignez pas le ridicule, parlez spiritisme, parlez sans cesse de ses phénomènes, montrez-les lui, essayez de tous les moyens pour faire naître la foi en elle.

« Cherchez les âmes égarées, donnez-leur la foi spirite, qui seule pourra les ramener au bien.

« Vous serez un jour bien plus satisfaite d'avoir sauvé une âme que d'avoir possédé la plus grande gloire terrestre. Faites-vous l'avocate du spiritisme, et une fois ici, dans les sphères célestes, vous toucherez de fort bons honoraires.

« Il y a deux sortes de charités, qui toutes deux sont très-agréables à Dieu : la charité matérielle, c'est-à-dire secourir les besoins du corps de ses semblables, en leur donnant du pain, de l'argent, et en les aidant à trouver du travail..

« Il y a ensuite la charité de la manne divine ; celle-ci est encore plus effective, car elle donne la vie éternelle, tandis que l'autre n'aide qu'à soutenir la vie terrestre.

« Fr. L. »

La communication suivante m'a été faite spontanément, c'est-à-dire que je ne posais aucune question dans ce sens à l'esprit ; je lui disais seulement : « J'ai le crayon en main, je voudrais écrire un chapitre pour mon ouvrage, voulez-vous me le dicter ? »

Voici la citation qu'il a faite de lui-même :

Il viendra un temps où vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens auront des visions, et vous aurez des signes extraordinaires sur la terre et dans les cieux. (Épître de saint Paul aux Molosses)

« Eh bien ! ces temps sont venus : il y a des signes extraordinaires sur la terre.

Les hommes incrédules disent en vain que ce n'est qu'une illusion, une chimère, un mensonge; on leur répond : « Voyez vous-« mêmes, et essayez de nier l'évidence, les « preuves palpables ! »

« Alors, épouvantés, ils se bouchent les oreilles, ferment les yeux et disent : « Nous « ne voulons rien voir ; mais cela n'est pas, « cela ne peut pas être. »

« Ceci n'y fait rien ; toute vérité commence par être niée, puis elle est discutée, et enfin elle est accréditée.

« Il ne faut donc pas vous étonner de la forte incrédulité et même des colères que fait naître le spiritisme, car toute nouvelle religion a rencontré des incrédules et des ennemis ; mais un jour viendra où on se dira : « Est-ce bien possible qu'au XIX[e] siè-« cle on pût nier encore une vérité si pal-« pable, un bienfait de Dieu si grand et si « consolant pour la pauvre humanité? »

« Je ne veux pas vous dissimuler que la

religion directe, c'est-à-dire le spiritisme , ne sera tout à fait répandue sur la terre que dans près d'un demi-siècle : Dieu le veut ainsi, afin que les hommes puissent arriver graduellement à la connaissance de ces nouveaux mystères ; leur pensée s'y habituera peu à peu, et ce qu'ils ont de merveilleux ne heurtera pas trop subitement leur intellect. Il faut semer la bonne graine et se dire : « Que si l'ivraie dans ce moment l'étouffe « encore, un jour cependant les germes je- « tés pousseront et produiront. »

« Ne vous laissez pas aller au découragement en voyant combien est grand le nombre des incrédules. Si l'on vous attaque, si on vous jette l'insulte et la raillerie à la face, ne dites rien : sachez qu'un jour vous serez récompensée par celui qui se sert de vous pour ensemencer son champ.

« Si l'on vous disait que vous êtes trop mauvaise chrétienne pour être choisie comme apôtre de la nouvelle religion, répondez que les apôtres du divin Jésus avaient été

choisis par lui parmi de simples pêcheurs ; tout instrument est bon entre les mains du divin Maître. Hier pêcheurs et ignorants, ils furent purifiés et instruits par la foi.

« Maintenant, je vous le dis en vérité, rien de ce qui arrive n'est extraordinaire. La venue du Christ avait été prédite : elle a eu lieu. Ses apôtres ont, à leur tour, annoncé qu'un temps serait où les révélations viendraient d'en haut aux hommes par des moyens surnaturels : ce temps est venu. Tout ce qui a été prédit s'est accompli : ce que je vous prédis s'accomplira.

« *Amen.*

« Fr. L. »

Communication spontanée.

« Comme je vous l'ai dit, il y a deux charités, qui toutes deux sont agréables à Dieu : la charité matérielle, qui consiste à partager généreusement son bien avec les pauvres, et la charité spirituelle, qui porte à répandre la foi et à ramener au bien les égarés. Il faut toujours et sans cesse parler des mystères de l'autre vie à ceux qui ne sont pas assez éclairés ; il faut les leur faire comprendre en les mettant à leur portée. Ainsi, lorsque vous avez affaire à un esprit un peu borné, ne lui expliquez pas complétement les phénomènes spirites, ne lui dites pas toutes les merveilles de la céleste organisation, ne lui dites de ces vérités que celles qu'il peut

saisir, sans quoi vous pourriez amener du trouble dans son intelligence.

« Mais lorsque vous avez affaire à un esprit bien complet, à une intelligence réelle, alors dites toutes les vérités que les révélations des esprits vous ont fait connaître ; ne craignez ni les railleries ni le ridicule : ceux qui ne deviennent pas croyants dès les premières expériences le deviendront un jour. Je vous le redis, si vous avez eu le bonheur de faire naître la foi, ne serait-ce que dans une âme, il vous en sera tenu compte le jour où vous apparaîtrez devant le Juge divin et suprême.

« Fr. L. »

« Matière n'est point ici ce que l'on entend sur la terre : dans nos sphères, le nom de matière est donné à une essence fluidique qui n'est pas tangible aux yeux des mortels, mais qui l'est aux yeux des esprits.

« Cette essence a des facultés, des propriétés et une puissance bien supérieure en force à celles de la chair. Les êtres faits de cette essence fluidique peuvent ressentir des sensations, des impressions, et bien plus vivement que ne les éprouvent les humains.

« Il y a dans les régions célestes plusieurs sortes de corps constitués :

« *Primo*, ceux appelés *désincarnés ;* ceux-là conservent une apparence de corps, l'om-

bre de leurs formes humaines. Ces esprits ne sont point encore complétement dégagés des idées, des instincts terrestres; ils ne sont point parvenus encore à l'état de pur esprit. On pourrait dire qu'ils ont là-haut un corps jumeau de celui qu'ils avaient sur la terre. L'esprit de John King, que vous avez vu, appartient à cette catégorie.

« Après le degré d'épuration voulue obtenu, ils passent à l'état de pur esprit, et ils ont alors un corps fluidique. »

Je demande à l'esprit de vouloir bien assigner à chaque sphère le genre de corps possédé par les esprits qui l'habitent.

Réponse. — « Dans la première sphère, de celles dites sphères humaines, les esprits n'ont que des corps fluidiques, mais non lumineux. Il en est de même pour ceux de la deuxième. Dans la troisième, ils ont des corps désincarnés, dont je viens de vous parler. Dans la quatrième, qui est la pre-

mière des sphères dites célestes, les esprits ont des corps fluidiques et lumineux.

« Arrivés à la cinquième, les pérésprits sont réunis à leurs âmes, et alors ils ont des corps constitués qui ne sauraient être décrits. Qu'il vous suffise de savoir que ces corps ont des attributs divins, des facultés innombrables et une puissance infinie. Comme esprits on les nomme majeurs, pour indiquer qu'ils sont arrivés à la plénitude de la force, de la sagesse et du bonheur.

« A partir de la cinquième sphère, les esprits ne reviennent plus se manifester aux vivants.

« Fr. L. »

Communication spontanée.

« J'intitulerai ceci : *De la folie des humains*, me dit l'esprit, et voici ce qu'il me dicte :

« Nous oublions, nous, esprits dégagés, les faiblesses qu'a eues jadis notre intelligence, alors que notre péresprit était enfermé dans sa prison de chair, et, en contemplant les humains du haut de nos sphères, nous nous disons : Que leur folie est grande !

« Ils savent bien qu'ils ne sont sur la terre que pour un temps fort court, dont la durée est un mystère pour eux, mais dont ils connaissent la limite ; et pourtant ils vi-

vent sur la terre comme s'ils y étaient pour des siècles et des siècles.

« Ils se construisent des châteaux qui restent debout alors que le corps humain de leur propriétaire n'est plus que cendre et poussière ; ces édifices restent là pour attester que ceux qui les ont fait bâtir n'avaient pas songé au peu de durée de la vie terrestre.

« La vie humaine n'est qu'un amoncellement de déboires, de tristesses, de souffrances, et pourtant l'homme s'y cramponne ; il ne songe à l'autre, à l'éternelle, qu'avec un sentiment d'effroi, d'épouvante même. La mort, qui doit le délivrer, n'est pour lui qu'un sujet d'horreur, tandis qu'elle n'est en réalité que le phare divin dont les clartés disent à l'homme : « Patience, courage ; la mort « te délivrera de tes peines », — comme le phare dit aux matelots qui ont été en proie à la colère des flots, aux déchaînements de la tempête : « Courage, voici le port ! »

« La vérité la plus consolante que le divin Créateur ait donnée à l'humanité, c'est celle-

ci : la vie n'est qu'une courte épreuve imposée à l'âme, qui, dès qu'elle l'aura bien subie, commencera une vie heureuse. Au lieu d'y puiser une douce consolation, l'homme éloigne cette pensée de lui ; ceux mêmes qui sont malheureux aiment leur épreuve : la mort les épouvante.

« Quels pauvres fous sont les hommes! Dieu, dans sa miséricorde, leur a laissé entrevoir la vérité d'une vie éternelle et heureuse, dont la vie terrestre n'est que le prélude, et ils ne cherchent qu'à oublier ce qui devrait être leur constante préoccupation !

« Marie Louis. »

LES FORCES DE LA MATIÈRE TERRESTRE

COMPARÉES

AUX FORCES DU FLUIDE CÉLESTE

Communication spontanée.

« Les forces de la matière ne sont, en réalité, que des forces superficielles, car elles peuvent être annihilées par celles des fluides célestes.

« Ainsi, si nous ne voulons pas nous rendre visibles, nous n'avons qu'à jeter un bandeau fluidique sur les yeux des mortels ; si, au contraire, nous désirons nous montrer à eux, nous leur donnons pour un instant la

vue fluidique. Ceci t'expliquera, mère, pourquoi il y a des hommes qui peuvent, dans les séances d'apparitions, voir les esprits, tandis que leurs voisins s'écrient avec bonne foi : « Moi, je ne vois rien! »

« Si nous désirons accorder à un médium le pouvoir de faire apparaître les esprits, ou encore de leur servir à se reconstituer une main, afin qu'ils touchent les incrédules qui, comme saint Thomas, demandent à voir et à toucher, nous leur donnons un peu d'un fluide qui leur permet d'obtenir ces résultats.

« Nous avons en nous, ou plutôt nous sommes un composé de fluides si puissants que nous pouvons, comme je te l'ai déjà dit, nous transporter d'un lieu à un autre avec la vitesse de l'éclair. Nous voyons dans l'infini; nous lisons à livre ouvert dans la pensée des humains; nous passons à travers leurs barrières, murs et montagnes; nous pouvons transporter un objet d'un lieu à un autre, voire même un mortel. Tu as su qu'à Londres,

dans une réunion spirite, soudain une personne présente avait disparu. Deux minutes après son départ elle s'était trouvée à une lieue de l'endroit d'où elle avait été enlevée, et pourtant les portes du lieu de réunion étaient fermées; elles n'avaient point été ouvertes, juraient les personnes présentes.

« Le monsieur ainsi enlevé s'était senti pris de sommeil, et dans son sommeil il lui avait semblé qu'il nageait dans les airs, puis il s'était réveillé et s'était trouvé dans une cour entourée de hautes murailles; il avait appelé, on était accouru. Le maître de céans lui demanda comment il se trouvait là, les portes étant fermées. Il répondit : « Je n'en « sais rien; j'étais à dix heures chez mon- « sieur un tel, telle rue, tel numéro; nous « faisions des expériences spirites. » Le propriétaire tire sa montre de sa poche : il était dix heures deux minutes. » C'est im- « possible! s'écria-t-il : à pied vous auriez « mis trois quarts d'heure. »

« On monte en voiture, on va à la maison

où était la réunion : on cherchait ce monsieur, on se demandait ce qu'il avait bien pu devenir. — A leur tour les spirites ne voulaient pas croire qu'il eût pu se trouver à dix heures deux minutes si loin de là. (En effet, j'avais lu ce fait raconté dans les journaux anglais.)

« Voici ce qui était arrivé : les esprits qui se trouvaient à cette réunion avaient magnétisé et endormi pour une minute les personnes présentes; ils avaient pu ainsi ouvrir la porte sans qu'elles s'en aperçussent et transporter ce monsieur endormi — la force de nos fluides est plus que suffisante pour envelopper, soulever et transporter un corps humain. — Arrivés là où ils devaient le déposer, ils avaient réveillé cet homme.

« Notre fluide est donc plus fort que la matière : il lutte avec elle et il la soumet. Mais, dans les mêmes conditions de force, on ne pourrait pas agir aussi facilement sur un homme qui ne serait pas médium, car nous avons besoin du secours de son fluide, qui

nous sert comme de point de contact et de point d'appui.

« Avec un sujet puissamment médium on ne saurait limiter les forces qui peuvent en résulter et les phénomènes qu'on pourrait obtenir. Mais ceci n'est qu'une des nombreuses manières qu'ont à leur disposition les péresprits pour convaincre les incrédules. Ces phénomènes ne sont, en réalité, que des tours de force qui sont permis parfois aux esprits comme preuve de leur réelle présence.

« Les médiums qui ne demandent aux esprits que des phénomènes physiques ne sont point dignes de conserver leur don ; mais il est permis d'en voir parfois pour se sentir fortifiés.

« Le fluide des humains n'est, par rapport à celui des péresprits, qu'une force attractive qui attire, retient, tandis que l'autre la domine et lui fait obtenir les phénomènes demandés par sa propre force, et non par celle du fluide humain.

« Ces deux fluides ne sont pas de même essence; le premier, le céleste, est actif et puissant; l'humain n'est qu'un agent actif lorsqu'il est seul, mais il devient passif dès qu'il est soumis au premier.

« Marie Louis. »

Ayant entendu vaguement parler des âmes doubles, j'ai demandé à l'esprit de Fr. L. de vouloir bien m'expliquer ce qu'étaient ces âmes.

Voici sa réponse :

« Madame, c'est à tort qu'on appelle ces âmes-là *doubles*, on devrait plutôt les nommer âmes conquérantes.

« Il est des mortels qui se disent parfois : « Comment ai-je pu commettre telle action, « qui est si en dehors de mes principes? » et, avec une amère tristesse, ils ajoutent : « Serais-je donc mauvais? » — D'autres, qui sont par nature mauvais, égoïstes, lâches et avares, font soudain une action sublime de courage héroïque, eux qui étaient poltrons ;

de libéralité, eux qui étaient avares; de dévouement, eux qui étaient égoïstes. Et alors ils se disent le lendemain : « Mais qu'avais-je « donc hier? »

« Ils ne se reconnaissent plus ; ils ne peuvent deviner qu'un instant leur âme ordinaire a été annihilée ; elle a dû céder la place à une autre âme qui est venue s'implanter dans leur corps et paralyser la leur. — Ces cas sont rares.

« Les âmes qui viennent ainsi habiter un corps pendant une journée, une heure, une minute, sont des âmes qui ont à racheter une seule action blâmable.

« Dieu leur permet de ne revenir sur la terre que le temps nécessaire pour la réparer par une autre belle action.

« Celles qui en font commettre de mauvaises sont des âmes ennemies du bien, qui viennent s'emparer d'un corps humain et lui faire commettre une action coupable, poussées par leur instinct du mal.

« Si ces âmes malfaisantes ne portent pas

toujours au mal, c'est que le plus souvent l'âme en possession du corps a la force de se défendre : elle lutte, et elle finit par chasser cette intruse ; mais elle reste sous une impression pénible de doute et de désespérance, et elle se dit : « Hélas ! j'ai des mauvais instincts. »

« Celles qui n'ont point cette force au bien laissent l'intruse diriger un instant, une journée, leur corps ; puis, le mal fait, elles se disent avec épouvante : « Grand Dieu ! « moi ! moi ! j'ai pu me conduire ainsi ! »

« Un homme bon et doux devient en une minute un assassin ;

« Un homme brave et courageux commet une lâcheté ;

« Un homme intègre devient un voleur.

« Tout cela par l'effet d'une âme, qui s'incarne en lui, domine son âme et agit à sa place.

« Mais Dieu, dans sa suprême justice, tient compte à l'âme victime de l'influence néfaste qu'elle a subie ; de même que celle

qui commet une belle action sous l'influence d'une autre n'en a pas tout le mérite, l'autre n'en a pas toute la responsabilité.

« Vous le voyez, le nom de conquérantes convient mieux à ces âmes. L'âme n'est pas double ; elle est seule en possession d'un corps humain.

« Cependant, cette partie de l'âme que l'on nomme périsprit, qui vient s'incarner dans un corps et qui devient une sorte d'âme à son tour, a là-haut une âme ; mais puisqu'elle n'est qu'une émanation de celle-là, il conviendrait mieux de l'appeler, elle, âme fille, et de nommer l'autre l'âme mère.

« Fr. L. »

Communications spontanées.

« La foi est une vertu ou un don qui nous fait comprendre Dieu, et qui nous donne la prescience de la divine organisation de l'âme céleste. La foi nous sauve, car elle est agréable à Dieu, qui oublie les fautes que nous avons commises et nous les pardonne; avec la foi nous avons toujours le repentir.

« Fr. L. »

« La charité est une vertu que Dieu lui-même nous a enseignée, puisqu'il a envoyé

un divin messager sur la terre, qui a dit aux hommes : « Mes frères, aimez-vous les « uns et les autres, et Dieu vous aimera. »

« Jésus a dit encore aux mauvais riches : « Un chameau entrera plutôt par le trou « d'une aiguille qu'un mauvais riche n'en- « trera au ciel. »

« Fr. L. »

« La méditation est un bien réel pour l'âme ; elle empêche la nature humaine de prendre trop le dessus sur la nature céleste. Par elle, nous arrivons à comprendre la vraie vie, la vie éternelle, et nous sentons toute la puissance et la miséricorde divine.

« Mais si on ne s'absorbe pas dans la méditation, la chair prend le dessus ; elle nous domine et nous dirige. Les joies de la terre, qui ne sont qu'un trompeur mirage, nous semblent les seuls biens enviables. Sous la domination de la nature humaine,

l'homme a des révoltes contre Dieu, et il donne un libre cours à ses mauvais instincts.

« La méditation et la prière sont comme le feu qui purifia jadis les lèvres du prophète Isaïe ; elles nous font bien comprendre que la mort n'est pas la mort, mais simplement un changement de vie ; c'est la séparation entre les deux natures qui sont particulières à l'humanité.

« En voyant approcher l'heure de cette brusque séparation, tout homme éprouve un moment d'angoisse ; la pensée de perdre cette enveloppe, cette vie mécanique à laquelle il était habitué, épouvante le plus brave. L'âme, engourdie par la vie terrestre, et ayant perdu le souvenir de l'autre vie, se dit avec crainte : « Que vais-je trou-
« ver au delà de la vie ? »

« Mais combien vous seriez moins perplexes si vous pouviez vous souvenir toujours que la mort n'est que le commencement d'une autre vie ! Vous vous prépare-

riez mieux à bien mourir afin de bien commencer la vie éternelle. Mais, hélas! chez la plupart des hommes, la nature humaine étouffe la céleste ; ils ne voient dans l'avenir que l'avenir terrestre ; ils ferment les yeux sur le seul réel, celui qui doit ne jamais finir, et c'est en ceci que la mort est terrible, car elle nous expose à une vie future misérable.

« Aussi on ne saurait trop dire et redire aux humains : « Songez toujours et sans « cesse à la mort ; songez-y non comme à « une fin, mais comme au commencement « de la vie véritable. »

« Fr. L. »

Demande. — Quelle est la vertu, l'action la plus louable aux yeux de Dieu ?

Réponse. — « La foi en lui, l'adoration de sa grandeur infinie, et ensuite la charité. La charité est doublement obligatoire : d'abord, parce que Dieu nous l'a ordonnée ; de plus, dans le pauvre qui vous tend la main vous pouvez rencontrer l'âme d'un père, d'un grand parent réincarné, et enfin vous ignorez si dans une autre vie vous ne serez pas un malheureux mendiant.

« L'égoïsme et l'avarice sont, par contre, les deux vices qui sont les plus blâmables aux yeux de Dieu : il les punit sévèrement. »

DEMANDE. — Vous venez, cher esprit, de me dire une phrase qui me fait croire que la réincarnation est une vérité; voudriez-vous me donner des renseignements à ce sujet, et ensuite me faire l'histoire du spiritisme ?

RÉPONSE. — « Bien volontiers.

« La réincarnation successive de l'âme dans des corps humains différents est une réelle vérité, et cette loi divine vient expliquer bien des choses aux mortels.

« Ainsi on voit, par exemple, le représentant d'une des plus illustres familles ayant des goûts vulgaires, roturiers, et manquant de ce chevaleresque courage qui illustra ses aïeux; il n'a du grand seigneur que le nom, et on se dit : « Est-ce bien là le des-
« cendant de ces preux dont l'histoire nous
« conte les hauts faits? »

« Eh bien! c'est un péresprit au premier degré qui est venu s'incarner dans le sein d'une femme de cette famille : l'éducation donnée à cet enfant corrige un peu la nature, mais elle ne peut améliorer l'âme.

« Une autre fois, dans une non moins noble famille, on trouve un homme ayant la rapacité sordide du juif, qui a nié Jésus comme Dieu, et qui depuis s'est mis à adorer le veau d'or. Chacun s'écrie : « Mais le « comte de *** est-il assez peu gentilhomme ! » Je le crois bien, son péresprit a habité jadis le corps d'un vieux juif usurier par état et par instinct.

« Par cette même loi des réincarnations, on rencontre dans une famille de juifs un parfait gentilhomme de cœur, d'instincts et de générosité. Ici l'âme d'un péresprit, jadis emprisonné dans le corps d'un gentilhomme, est venue s'incarner dans cette famille d'Israël.

« Dans une famille d'une moralité extrême, d'une dévotion accomplie, se trouve parfois une fille qui, malgré l'éducation pure et austère qu'elle a reçue, devient une Messaline et commence par se prostituer à son palefrenier ou à son valet de chambre, et elle finit par faire le trottoir, ou le boudoir, si

elle est riche. — Ici c'est le péresprit d'une courtisane qui est venu s'incarner dans le sein d'une femme de cette famille. — Cette mère honnête et bonne en cette vie avait peut-être manqué de charité dans une autre vie ; elle avait été trop orgueilleuse de l'honnêteté de sa famille : la honte que lui donne sa fille est son expiation.

« De même, dans une famille probe, intègre, et réputée comme telle depuis des siècles, arrive un fils, un parent, qui devient un assassin ou un vulgaire escroc : cette famille expie, ou bien elle est soumise à une épreuve divine dont il lui sera tenu compte dans l'autre vie. — Elle a donné naissance a un enfant ayant pour péresprit celui d'un brigand. C'est une âme encore embryonnaire : l'éducation qu'on a donnée à cet homme a été impuissante à étouffer les instincts qu'il a conservés de sa vie antérieure.

« C'est dans leur existence antérieure que les hommes puisent ce qu'on appelle la vocation irrésistible. Ainsi, vous voyez un en-

fant qui, d'instinct, s'empare d'un morceau de charbon et se met à dessiner. Le corps de cet enfant sert de prison à un péresprit qui a été peintre dans sa vie antérieure. Le jeune prodige faisant les calculs les plus ardus, s'amusant à résoudre les problèmes les plus difficiles avec des petits cailloux, n'est autre qu'un mathématicien réincarné.

« Les femmes au caractère fier et audacieux, à la nature aventureuse, ces femmes qu'on nomme avec mépris, ou tout au moins raillerie, *amazones* ou *viragos*, ont des péresprits qui, ayant été enfermés dans un corps d'homme dans leur autre existence, en ont conservé des instincts masculins.

« Cherchez dans tous les personnages modernes, étudiez leurs caractères, leurs instincts, et vous retrouverez des personnages de la Grèce, de la Rome dissolue ; vous trouverez un Français ayant le caractère de l'homme d'Orient ; un autre, sanguinaire et féroce, celui-ci n'est qu'un Peau-Rouge réincarné en France.

« P. de C... a passé une de ses incarnations dans le corps d'un preux des croisades, et, d'instinct, il porte les couleurs de sa dame, il ferraille dur et ferme pour elle.

« B. D... a été au moyen âge un moine mariant l'austérité apparente à une voluptueuse immoralité; puis il s'est réincarné une seconde fois sous le grand Roi : il était une grande dame légère. Ces deux incarnations font son caractère et son costume actuel.

J. S... a été jésuite; puis il s'est réincarné dans le corps d'un ambitieux satellite de J. J. Rousseau. Ces deux incarnations font son caractère actuel : un libre penseur dévot.

G*** a été un de ces Grecs beaux parleurs, mais fort dissolus, dont Aristophane flagelle les instincts débauchés, ambitieux et âpres au gain, ne voyant dans la patrie qu'une vache à traire jusqu'au sang.

R... a été d'abord un obscur petit seigneur de la Provence, un de ceux qui voulaient

prouver leur noblesse en affichant leur cruauté au grand jour; puis il a été un habile agent d'affaires, ne cherchant qu'à remplir son escarcelle. Dans sa troisième incarnation, il a fait argent des instincts sanguinaires de la foule imbécile; il n'a vu dans la politique que le moyen de continuer le trafic productif qu'il faisait antérieurement, et il a injurié, il a divagué, il a poussé le peuple au crime, sans autre but que de faire de l'argent. Au fond il n'est pas féroce, mais homme d'affaires : les coulisses politiques sont pour lui les coulisses de la Bourse.

« Mme *** devrait trouver quelque indulgence : Messaline s'est réincarnée dans son corps.

« Mme ***, née femme du monde en ce siècle, était une vulgaire tricoteuse en l'autre siècle, et c'est pourquoi elle parle et sent en tricoteuse.

« Le brillant, le savant, mais un peu prêcheur A. D., était au siècle dernier un élo-

quent prédicateur. Sans le vouloir, il prêche encore.

« M. ***, qui ne parle jamais que de ses quartiers, de ses aïeux, était dans sa précédente incarnation un pauvre gardeur de... vous savez ces bêtes qui figurent dans la Tentation de saint Antoine. Il ne peut s'habituer à être un si noble personnage aujourd'hui, cela lui paraît nouveau et incompréhensible ; et c'est pourquoi il parletoujours et sans cesse de sa noblesse.

« Réfléchissez, étudiez, et vous comprendrez beaucoup de choses qui jusqu'ici vous ont paru bizarres et extraordinaires.

« Certaines aversions vous seront aussi expliquées. Un tel, brave autant qu'on peut l'être devant un boulet de canon, tremble dans un petit canot sur la Seine : c'est que dans une autre vie il est mort noyé.

« Celui-ci, fort brave aussi, verrouille ses portes et tremble au moindre bruit, et cela parce qu'il est mort assassiné dans son existence antérieure.

« Un homme d'esprit a un sot préjugé : ne riez pas, un fait d'une autre vie vous en donnera la clef.

« Un esprit m'a conté ceci : Dans une de ses vies, il était aide pour les tortures. Eh bien, dans ses deux autres existences, il ne pouvait voir une tenaille, un fer, même un chevalet, sans se sentir frissonner de la tête aux pieds.

« Vous-même vous avez, je le sais, une vraie terreur, et pourtant vous n'êtes pas moins courageuse qu'une autre. — La bête qui vous fait frémir d'épouvante, c'est la chenille; vous ne pouvez pas la voir sans vous sentir envahie par un sentiment de répulsion qui vous donne une vraie souffrance. Eh bien! je vais vous donner la clef de cette violente antipathie : Dans une de vos vies antérieures, vous étiez homme et vous collationniez ces bêtes, qu'alors vous trouviez jolies; vous en placiez des quantités innombrables dans une salle où vous leur donniez des fleurs comme nourriture, vous étudiiez le

travail de leur métamorphose en élégant coléoptère. Mais un jour vous êtes tombé malade, vos chenilles n'ont plus eu leur nourriture ordinaire, et un des enfants que vous aviez alors est entré dans cette salle, s'y est endormi. Ces horribles bêtes se sont précipitées sur cette proie; elles se sont accrochées à cette jeune chair : les unes sont entrées dans la bouche, les autres dans les narines. Le pauvre enfant s'est réveillé le corps enflé, la face boursouflée; il a vu ces bêtes sur lui, il a poussé des cris de terreur qui vous ont fait quitter votre lit de douleur. Ce spectacle, l'émotion qu'il vous a donnée, ont redoublé votre fièvre ; le délire vous a pris, vous êtes mort sous le coup de cette impression. Elle ne s'est point encore effacée, et dans cette existence-ci vous la conservez, et vous vous dites : « Est-ce possible que cette petite bête « ait le pouvoir de me causer une telle sen- « sation d'épouvante et de répulsion ! »

« Parfois le tambour bat aux champs; des enfants sont là, tous écoutent joyeux ; mais

l'un d'eux prend soudain un air belliqueux : sa figure devient martiale et virile, un éclair, un reflet de gloire brille dans ses yeux : « vocation précoce pour le métier des armes », dit-on. — Non, c'est une vague souvenance d'une vie antérieure; un éclair traverse sa mémoire. Cet enfant a l'âme d'un guerrier enfermée dans son petit corps; dans une autre existence il s'est couvert de gloire sur le champ de bataille.

« Maintenant, si vous me demandez combien d'incarnations le péresprit subit avant d'arriver à ce degré d'épuration qui lui permet de rejoindre son âme, je vous dirai que c'est généralement trois; mais il y en a qui sont forcés de s'incarner plus souvent et qui sont encore condamnés à une longue expiation dans les sphères humaines, dites « inférieures ».

Demande. — Là-haut, se souvient-on de ses différentes incarnations?

Réponse. — Oui. Tandis que, comme je

viens de vous le dire, le péresprit incarné à nouveau perd le souvenir de ce qu'il a été, de ce qu'il a vu, il ne conserve qu'un léger pressentiment et des instincts analogues, mais moindres. Certains péresprits n'ont aucun pressentiment : ce sont ceux qui en sont à leur première incarnation. — Dans le corps humain, l'esprit perd à peu près le souvenir ; mais, dégagé, il le retrouve instantanément.

« Dans le somnambulisme, l'esprit quitte un instant sa prison terrestre ; il va, à l'état de pur esprit, voir une personne, un lieu qu'on lui désigne ; il le décrit. Sa bouche n'est plus qu'un instrument dont se sert cet esprit ; il le décrit de façon à prouver qu'il a bien vu. Le sommeil, qui n'est que la séparation momentanée des deux natures, cesse : il se réveille, c'est-à-dire que l'esprit reprend possession de sa prison, et ne se souvient rien de ce qu'il a vu. Ceci est l'image de la mort terrestre. Elle rend lucide ; la vie rend aveugle et inconscient. — Les phéno-

mènes du somnambulisme sont de même nature que ceux du spiritisme. Ici c'est l'esprit qui se dégage de son enveloppe et devient voyant; dans le spiritisme, c'est un esprit qui annule ou paralyse : le nôtre prend sa place et nous dicte ses pensées.

« On peut évoquer le péresprit d'un vivant. Si le médium est puissant, il pourra le forcer de venir à lui; il se sentira pris d'une sorte de somnolence; il croira s'endormir, tandis que son péresprit se séparera un instant de son corps pour aller vers le médium.

Dans le sommeil il est des hommes qui ne rêvent pas : ceux-là ont des pérésprits peu avancés encore. Les autres rêvent; ils voient des villes, des contrées, des hommes, des êtres bizarres; ils sentent parfois qu'ils nagent dans les airs : leur péresprit a quitté leur corps, qui reste haletant, oppressé, et ils voyagent à travers les mondes humains et spirituels. Ici l'impression est violente, et il leur reste le souvenir.

« C'est tout, madame, ce que j'ai à vous dire sur ce sujet.

« Que Dieu vous soit miséricordieux !

« Fr. L. »

Ancien carme déchaussé.

Ce que ce bienveillant esprit vient de me dire de la possibilité d'évoquer le péresprit d'un vivant me donne l'explication d'une étrange histoire qui m'avait paru fort singulière.

Celui à qui elle était arrivée avait l'esprit sain, une grande situation, une honorabilité parfaite ; il avait juré sur son salut éternel qu'elle était vraie, et répété ce serment à son lit de mort. Je ne pouvais ni croire cet homme halluciné, ni le soupçonner de mensonge ; aussi cette histoire m'avait-elle rendue songeuse et perplexe.

Je vais la raconter pour ceux qui ne l'au-

ront point entendu conter de la bouche même du prince de G..., ou de celle d'un membre de sa famille.

Le prince de G... avait un grand amour au cœur. Celle qui le lui avait inspiré était une belle Anglaise. Or cette dame avait disparu un jour. Le prince l'avait vainement cherchée de par le monde, et il était aussi désolé que furieux de l'inconstance présumée de cette dame.

Un jour, il a occasion de rendre un très-grand service à un homme ; cet homme était son hôte dans un château où le prince lui offrait une cordiale hospitalité. — On cause spiritisme, et cet homme lui avoue qu'il est puissamment médium ; qu'il peut non -seulement faire revenir les péresprits des morts, mais encore obtenir que ceux des vivants se détachent un instant de leur nature humaine et qu'ils viennent se présenter aux yeux de ceux qui les évoquent avec un corps désincarné semblable à leur corps humain.

« Une personne que j'aime à la folie, s'écrie le prince de G..., a disparu ; je la cherche en vain depuis six mois. Si vous pouviez me la faire apparaître, vous me rendriez plus que la vie : le bonheur.

— Je n'ai rien à vous refuser, prince, dit le médium, et je vais faire ce que vous souhaitez, quoique les esprits m'aient dit que je serais cruellement puni si je faisais encore ce genre d'évocation. »

Il se plaça dans un cabinet attenant au salon et n'ayant point d'autre issue; il fit jurer au prince de rester assis dans le salon et de ne point venir le joindre, quoi qu'il entendît. Le prince le jura. Il était depuis dix minutes seul dans son salon, dont il avait fermé la porte à clef et mis la clef dans sa poche, lorsqu'il entendit un bruit infernal dans la pièce où était le médium, qui poussait des cris de douleur. Bientôt une forme blanche et vaporeuse apparut aux yeux du prince; il aperçut, couchée sur le canapé,

la femme qu'il avait évoquée : c'était elle, bien elle. A son doigt brillait une bague qu'il lui avait offerte.

« Qu'êtes-vous devenue? pourquoi m'avez-vous laissé sans nouvelles », lui demanda le prince.

La jeune femme répondit qu'elle avait été malade, bien malade, dans un de ses châteaux d'Irlande; que la fièvre lui avait fait perdre toute mémoire; qu'elle était à peine en convalescence et ne se levait que depuis quelques jours.

« Je ne vous crois pas, vous me trompez! » s'écria l'amoureux, et il lui prit la main et arracha la bague. L'esprit poussa un cri et s'évapora devant ses yeux.

Le prince aurait cru à une hallucination si la bague ne lui était pas restée dans la main; c'était bien le joyau qu'il avait offert à son amie. Il courut dans la pièce où était

le médium : la fenêtre était ouverte, les chaises, les meubles étaient brisés, et cet homme avait disparu.

Le salon où ceci se passait était situé au second étage de son château ; jamais le prince n'a revu ce médium. Il est parti pour l'Irlande, et a trouvé la dame de ses pensées installée dans son château. Elle lui a conté qu'elle venait de faire une terrible maladie de six mois. Le prince lui a pris la main.

« Où est donc la bague que je vous avais donnée ? lui a-t-il demandé.

— Elle m'a été enlevée d'une façon singulière, lui a répondu la jeune femme. Tel jour, à telle heure (c'était bien le jour et l'heure de l'évocation), j'étais couchée sur mon canapé ; soudain un sommeil de plomb, un sommeil léthargique s'est emparé de moi. A mon réveil, personne n'était entré dans ma chambre, et pourtant ma bague avait disparu de mon doigt. »

Le prince l'a sortie de sa poche, la lui a montrée en lui racontant de quelle étrange façon il l'avait eue.

Cette histoire a été racontée comme véridique, sous la foi du serment, par le prince de G... A son lit de mort, il a donné cette bague à sa fille, et lui a encore juré que cette histoire était vraie.

O. A.

LES ESPRITS MAUVAIS

« Mère, moi je ne viens pas te dire que tu dois vivre en bonne chrétienne. Je le sais, tu le désires ardemment ; mais je viens te dire qu'il faut être inébranlable dans la foi et dans le bien, car le sort réservé à ceux qui ont mal subi leur épreuve terrestre est bien triste.

« Il y a en plus des sphères dites humaines des régions appelées infernales ; c'est là où les esprits rebelles subissent leur châtiment. Mais, je me hâte de te le dire, le châtiment n'est pas éternel : toute âme créée par Dieu finit par arriver au bien,

nulle n'est vouée à une souffrance éternelle.

« Les mauvais esprits, ceux qui ont été des hommes impies et cruels, sont précipités, dès leur mort, dans ces régions infernales, et là leur péresprit subit une dure expiation. Dans ces régions se trouvent des courants électriques très-violents qu'ils doivent vaincre, car s'ils se laissent entraîner, leur péresprit est dissous, leur âme est annihilée, et cette crainte remplit de terreur tout esprit. Ils sont donc dans ces régions, luttent contre ces courants qui les entraînent, et, dans cette lutte incessante et fiévreuse, ils s'écrient : « Oh ! si nous avions « été bons et croyants ! »

« Mais leurs plaintes ne sont point écoutées, il est trop tard : le moment fatal de l'expiation a sonné pour eux.

« Par instant, une lueur se montre à eux, et tous en chœur crient : « Voici l'ange du « pardon qui est envoyé vers nous ! »

« L'ange apparaît; il appelle les pardonnés, qui le suivent en chantant avec allé-

gresse les louanges du Seigneur ; les autres retombent dans un affreux désespoir, et ils redisent en chœur : « Nous n'en sommes pas ! »

« Ils continuent à lutter avec une ardeur fiévreuse. Parfois l'un d'eux, épuisé, ralentit ses efforts, et il est entraîné. Les autres esprits, saisis d'épouvante, forment la chaîne pour se secourir mutuellement.

« Ce supplice dure souvent pour eux des siècles et des siècles, et ils répètent à chaque instant : « Pourquoi n'avons-nous pas lutté « sur la terre ; là-bas la lutte contre le mal « était moins difficile. »

« Une seule chose peut adoucir le sort de ces infortunés esprits : les prières des vivants.

« Prie, prie sans cesse pour les âmes en peine. Cette région, dite des courants électriques et nommée infernale, est placée au-dessus de la couche d'air qui entoure Saturne. Elle est plus éloignée de la terre que des autres planètes, car la terre est le

monde destiné à recevoir les âmes les plus épurées. C'est généralement dans lui que les âmes subissent leurs dernières épreuves terrestres.

« L'infernal n'est, par conséquent, qu'un lieu d'expiation. L'enfer, comme l'entendent certains hommes, n'est pas. Dieu n'a pas créé l'âme pour la punir par des souffrances éternelles ; il l'a créée pour lui donner le bonheur. Il faut qu'elle obtienne ce bonheur en arrivant à un grand degré d'épuration. Si elle résiste au bien, elle est dissoute dans la région dont je t'ai parlé. L'infernal serait plutôt le purgatoire, l'enfer le néant.

« Marie Louis. »

LES ESPRITS ET LES MÉDIUMS

« Maman, tu dois te demander parfois si tu n'es pas le jouet d'une hallucination. Tu écris et me voilà près de toi ; je te parle au moyen de la transmission du mot à mot, et puis soudain mon style change ; tu te sens un peu plus nerveuse, un vague pressentiment t'indique que je ne suis plus là, et tu te demandes si tantôt tu n'étais pas le jouet de ta propre imagination. Eh bien ! voici ce qui est arrivé : J'étais près de toi, mon fluide avait pris possession de ton cerveau, lorsqu'un autre esprit est venu ; il a sinon pris ma place, du moins mêlé son fluide à nos deux fluides, et c'est ce qui

t'a causé cette fatigue nerveuse. Moi, de mon côté, je me suis senti moins à l'aise et j'ai fini par m'éloigner, et l'autre, l'intrus, veut continuer les phrases commencées; mais il ne peut te tromper longtemps, car ici nous conservons notre genre particulier d'esprit, nous conservons enfin notre individualité. Mais ces brusques interruptions, ces intrus qui viennent essayer de te tromper te rendent parfois sinon incrédule, du moins découragée, et tu te dis : « Mais ce « spiritisme est une chose bien dangereuse; « jamais on n'est sûr d'être une minute avec « l'esprit qu'on a évoqué. » Que veux-tu, maman, il en est ainsi pour tout sur la terre : la foi est à côté du doute, la croyance spirite est condamnée à la même loi. Sois ferme et inébranlable dans ta croyance, et alors les esprits mauvais ne trouvant plus le moyen d'ébranler ta foi s'éloigneront de toi.

« Marie Camille. »

LES HEUREUX ET LES MALHEUREUX

DE CE MONDE

« Souvent les mortels disent, avec un sentiment d'amertume : « Eh quoi! il y a des hom-
« mes qui ont tout pour eux : fortune, joies
« domestiques, considération et santé, tandis
« que nous, pauvres parias, nous n'avons
« rien. Est-ce juste, cela? » et ils sont tentés de nier la justice immuable du divin Créateur.

« Ah ! si les mortels pouvaient savoir que les biens de ce monde terrestre ne sont donnés aux hommes que pour les soumettre à la plus terrible des épreuves.

« Lorsque Jésus a dit : « Dans le royaume « de mon père, les pauvres de ce monde se- « ront les plus heureux », il laissait entrevoir à l'humanité une des grandes vérités célestes.

« La fortune n'est qu'un piége tendu à l'homme : car pour qu'elle ne lui mérite pas une longue expiation dans la vie céleste, il faut qu'elle ne le rende ni vain, ni orgueilleux ; qu'il ne s'en serve que pour secourir ceux qui en sont privés, et enfin qu'elle ne lui donne pas un trop fort attachement pour la vie humaine, et qu'au milieu des douceurs que procurent les richesses il se souvienne encore que cette vie n'étant que le prélude de la vie éternelle, il doit songer à bien vivre, pour recevoir un jour une bonne place dans les sphères célestes. Il en est de même pour le bonheur et pour la gloire. Ceux à qui Dieu accorde ces dons auront un compte plus sévère à lui rendre de leurs actions que le pauvre paria qui vit ici-bas dans la souffrance, la misère et l'obscurité ; celui-là expie, et par conséquent gagne le bonheur

d'en haut. S'il souffre en chrétien, il obtiendra un pardon complet de ses fautes passées; si la misère, la maladie, lui aigrissent le cœur et s'il perd un instant la foi, le Créateur sera miséricordieux pour lui, parce qu'il aura été malheureux. Même à l'impie qui blasphème il est tenu compte de ses douleurs, car Dieu est la justice même : il nous tient compte de toute bonne action, comme aussi de toutes les souffrances qu'il nous envoie.

« Mais à ceux à qui il a prodigué les joies de ce monde il demandera une plus grande perfection : car ils n'auront point à faire valoir la misère, la maladie et la désespérance.

« Les heureux de ce monde peuvent être comparés à un homme qu'on placerait, afin d'éprouver son honnêteté, dans un palais rempli d'or, de brillants, de pierres précieuses. La tentation serait grande et terrible pour lui, et il lui faudrait une solide probité pour rester intègre.

« Les heureux de ce monde ont dans ces

joies et dans cette fortune quantité de piéges dangereux; il leur est difficile de ne pas y tomber, et c'est pourquoi l'on peut dire que les malheureux de ce monde sont les enfants gâtés de Dieu.

« Marie Camille. »

Un jour un esprit que j'avais évoqué me dit ceci à la fin de sa communication : « Il y a là un pauvre esprit qui désire vous raconter son triste roman. »

Je répondis que j'écouterais avec le plus vif intérêt ce roman venu d'outre-tombe. Alors le nouveau venu me fit écrire spiritiquement le récit suivant :

« Madame, daignez me faire bon accueil et prier pour moi. Je suis bien malheureux, voilà plus de cent ans que j'erre à travers les sphères inférieures, ou que je vais sur la terre essayer d'inspirer aux hommes des bonnes actions, sachant que Dieu me tiendra compte du bien que je leur ferai faire. »

Demande. — Quelles fautes avez-vous commises ?

Réponse. — « Hélas ! j'ai été mauvais fils, je n'ai su ni respecter ni aimer mes parents ; j'ai fait mourir mon père de honte et de chagrin, et, à cause de moi, la vie de ma mère n'a été qu'une longue et cruelle angoisse. La chère âme était croyante et pieuse : je raillai et j'insultai ses saintes croyances. Je n'aimai personne, et je me sentais si mauvais que je me détestai moi-même. Lâche et paresseux, le travail me semblait odieux ; n'ayant pas la foi, je voulus en finir et rentrer dans le néant par le suicide. Je me jetai dans le Rhône. Je ressentis d'abord une souffrance horrible, les oreilles me tintaient, mes tempes battaient avec force ; puis, l'eau, entrant dans mon estomac, me donna une sensation des plus douloureuses ; enfin, je ne sentis plus que faiblement mes souffrances ; il me sembla que j'allais dormir. Pourtant j'avais encore

ma pensée lucide, et je me disais : « Quel bonheur ! tout va être fini pour moi.

« Soudain j'éprouvai une sensation bizarre, étrange : il me semblait qu'on arrachait brusquement quelque chose dans mon intérieur corporel, et puis je ne sentis plus rien, tout en moi était comme paralysé. Combien de secondes cela a-t-il duré, je l'ignore. Peu à peu je me sentis revenir à la vie, mon esprit se réveillait, et ma première pensée fut celle-ci : « Allons, voilà qu'on « m'a repêché, ce sera à recommencer. » Mais je vis avec surprise des êtres étranges autour de moi, ils étaient laids, ils avaient l'air dur et méchant, et ils ricanaient en me regardant ; il me semblait que je nageais dans l'air. « Je dois avoir la fièvre, et j'ai le « cauchemar », dis-je. Je voulus fermer les yeux pour ne plus voir, mais je voyais toujours ces êtres bizarres devant moi. L'un d'eux me dit : « Baisse les yeux et regarde. »

« Je vis le Rhône coulant bien au-dessous

de moi, je reconnus l'endroit même où je m'étais jeté à l'eau, et je ne pus retenir un cri de surprise en apercevant des hommes ramenant à la rive un cadavre... C'était le mien. Je considérai avec un sentiment d'invincible épouvante ces gens qui, me prenant par les pieds, me secouaient fortement pour me faire rendre l'eau qui remplissait mon estomac; ensuite je les vis m'envelopper dans une couverture de laine : « Tout « est inutile, dit l'un d'entre eux, il est « mort. — Oui, reprit un autre, il est mort « mal, comme il avait mal vécu. »

« Ce fut là toute mon oraison funèbre.

« Mais je suis là, je ne suis pas mort, m'écriai-je.

« — Tu es mort pour la vie humaine et tu « renais pour la vie spirituelle », me dirent mes compagnons, et ils ajoutèrent : « Ces « hommes ont eu raison, tu as mal vécu, « tu es mort comme tu avais vécu, et tu vas « avoir ici un compte terrible à rendre au « Juge suprême. »

« Alors je compris tout. Dieu existait, la mort n'était pas le néant. Quelle angoisse inexprimable s'empara de moi! Dieu, c'est la justice, la miséricorde, mais c'est aussi le châtiment. Que de choses j'avais à expier! Elle eommençait déjà, madame, cette terrible expiation, car je me sentais saisi d'une peur horrible, et en même temps d'une honte extrême, et je restais là accablé et frémissant.

« Viens, suis-nous, me dirent les êtres « qui m'entouraient.

« — Qui êtes-vous donc? balbutiai-je.

« — Nous sommes des mauvais esprits qui « expions nos fautes, et notre mission est de « venir chercher les mauvais esprits comme « nous pour les conduire entendre leur arrêt. »

« Mon épouvante augmenta, je voulus fuir, me précipiter vers la terre, car là les méchants peuvent momentanément échapper à leur conscience en niant Dieu, sa loi et sa justice.

« Mais je me sentis entraîné violemment

en haut; ces mauvais génies m'escortaient toujours, se faisant un jeu de ma frayeur. Je parcourus rapidement l'espace, je traversai des sphères, et des sphères; sur mon passage, les bons esprits détournaient la tête en disant tristement : « Encore un mau-« vais esprit qui va recevoir l'arrêt qui le « condamnera à l'expiation. »

« Les mauvais souriaient d'un air méchant.

« Moi, tout éperdu, je criais en tendant les mains vers mes implacables conducteurs : « Où me conduisez-vous ? Pitié, ne m'en-« traînez pas aux enfers ! »

« Un centre de lumière éclatante apparut soudain à mes yeux. Une voix me dit :

« Tu as été mauvais fils, mauvais chré-« tien ; tu n'as pas su vaincre ta nature per-« verse, et tu as fait le mal ; tu as nié ton « Dieu. Va dans les régions des esprits per-« vers expier tes crimes. Tu y resteras des « siècles et des siècles, à moins qu'un mor-

« tel, ta mère peut-être, que tu as tant fait « souffrir, te pardonne, et élève vers moi « ses prières en ta faveur. »

« J'étais haletant et frémissant. En entendant cette voix, je n'osai pas même proférer une prière, un mot de repentir. Elle cessa de se faire entendre et je vis encore les mauvais esprits à côté de moi; une force invincible m'entraîna de nouveau dans l'espace, et bientôt je me trouvai dans la sphère appelée *Infernos*, où des luttes et des souffrances terribles furent mon triste lot. Accablé de désespoir, je fixai mes yeux vers la terre et je me disais : « Hélas! hélas! ma « mère ne me pardonnera pas : car si elle « pouvait oublier les peines que je lui ai « causées, elle se souviendrait que j'ai fait « mourir de douleur un époux qu'elle ché« rissait. » La désespérance entrait dans mon âme. Machinalement je répétais constamment : « Je resterai ici des siècles et des « siècles, Dieu l'a dit. »

« Mais un jour, jour de bonheur, jour à

jamais béni et dont je garderai mémoire pendant toute l'éternité! un jour j'aperçus ma digne et sainte mère; ses cheveux blancs lui faisaient comme une auréole; elle était agenouillé devant un crucifix, ses yeux baignés de larmes se levaient vers le divin sauveur des hommes, et elle disait : « Jésus, « mon doux Sauveur, daignez intercéder « pour mon fils auprès du Dieu suprême; « qu'il lui pardonne ses fautes, comme moi « je lui pardonne de tout mon cœur tout ce « qu'il m'a fait souffrir. S'il faut à notre « juge divin une victime expiatoire, je suis « à ses pieds; qu'il m'envoie toutes les pei- « nes, toutes les souffrances qu'il voudra; « je les supporterai avec joie si elles doivent « racheter l'âme de mon malheureux et « bien-aimé enfant » La chère âme priait avec ardeur; l'ange de la prière était près d'elle, il recevait son offrande en souriant avec bonté.

« Moi, je me sentis à cette vue envahi par une bienfaisante espérance, et je mur-

murais : « Oh! combien le cœur d'une mère
« contient de miséricorde infinie!... Elle me
« pardonne! elle m'aime encore! et elle de-
« mande à expier pour moi; pour moi qui ai
« été un fils dénaturé. . Je suis sauvé. Après
« m'avoir donné le jour elle vient de me
« donner un bien mille fois plus précieux :
« la vie éternelle... » A mon tour, je priais, et pour la première fois. Bientôt un divin messager me fut envoyé; il me dit : « Viens,
« suis-moi; je vais te conduire vers la sphère
« des esprits qui ont reçu le pardon divin,
« tu expieras tes fautes, mais ton expiation
« sera moins cruelle, car tu auras l'espoir
« de la voir finir... Ta mère t'a pardonné,
« et Dieu a écouté sa prière. »

« Depuis ce moment, madame, je suis dans la deuxième des sphères dites *humaines*, dans celles où sont les esprits pardonnés et qui aspirent ardemment à devenir meilleurs. J'ai pour me soutenir l'espérance d'aller bientôt vers une sphère meilleure.

« Je viens souvent vers la terre glaner un

peu de bien à faire; je m'attache à soutenir et à consoler les mères, en souvenir de la mienne; j'essaye d'inspirer aux enfants l'amour et le respect de leurs parents.

« Lorsqu'une pauvre mère pleure son enfant, je viens lui dire tout bas : « Courage, « votre épreuve terrestre finira bientôt, et « là-haut vous retrouverez celui que vous « pleurez. »

« Je suis venu vers vous, madame, pour vous dire : « Courage », et aussi pour vous demander une prière.

« Félix Jérome. »

Demande. — L'heure de notre mort est-elle fixée à l'avance par le divin Créateur?

Réponse. — On ne peut lutter contre le principe de destruction qui est le lot de tout ce qui est terrestre : tout s'use ici-bas, et

tout doit finir; mais l'heure de notre mort n'est marquée que par le terme assigné à la vie humaine. L'homme peut conserver son corps humain en se soignant, en évitant les maladies et les accidents; il est même méritoire aux yeux du Créateur divin de conserver le plus longtemps possible ce corps qu'il nous a donné, et le suicide est le plus grand des crimes, celui que Dieu punit le plus sévèrement : car il ne veut pas qu'on détruise ce qu'il a créé. »

Demande. — Si l'heure de notre mort n'est point marquée, les esprits ne peuvent donc pas prédire le jour où nous quitterons la terre?

Réponse. — « Non, et, le pourraient-ils ils ne le devraient pas; mais comme, à l'état d'esprit, nous voyons l'intérieur du corps humain, il nous est pourtant facile, en examinant les lésions intérieures et en constatant le plus ou moins d'usure de la

carcasse, de savoir la durée que son propriétaire peut attendre d'elle; mais l'heure de sa mort doit être un mystère pour l'homme; nous ne pouvons pas la lui annoncer. Parfois, dans certains cas cependant, un esprit peut prévenir un mortel; c'est à lui de juger s'il le doit, et la responsabilité lui en reste.

DEMANDE adressée à l'esprit de Marie Louis. — Veux-tu bien me préciser les sensations éprouvées par l'âme au moment de la mort et celles ressenties par elle lorsqu'elle se sent revivre?

RÉPONSE. — « Dans la dernière lutte de la matière, dans ce que les mortels nomment l'agonie, la nature humaine, mue par un

sentiment instinctif de conservation et par l'effroi du néant, lutte énergiquement contre la nature céleste qui veut, elle, se dégager de son enveloppe terrestre. — L'âme triomphe enfin de la chair ; elle reste un instant comme paralysée de l'effort qu'elle a fait. La chair a sa dernière convulsion. La nature est vaincue, le néant l'appelle. Quoique inconsciente pendant une seconde, l'âme se dégage de la matière ; elle monte à la surface. Comme l'eau suinte à travers d'un mur, elle suinte à travers les chairs ; elle se condense peu à peu : on dirait des vapeurs se rapprochant lentement et finissant par se condenser en un *tout*. Dans ce *tout* se retrouve l'âme avec toutes ses facultés ; elle reste quelques instants étonnée, indécise. Alors, selon son degré d'épuration, arrivent vers elles des esprits chargés de venir chercher les âmes qui quittent la terre ; ces esprits la conduisent vers Dieu. Le souvenir lui revient alors, elle comprend les mystères de la vie céleste, elle revoit en pensées ses actions humaines.

Si elle a bien vécu, une joie immense l'envahit; si elle a mal vécu, elle pressent le châtiment, et la honte et le désespoir deviennent ses tristes hôtes.

« MARIE LOUIS. »

SHAKESPEARE SPIRITE

Un jour, je lisais l'étude sur la littérature dramatique écrite par Schlegel, et je fus frappée du passage suivant :

« La figure légère et transparente d'Ariel ne permet pas de méconnaître l'image de l'air; son nom même y fait allusion, de même que celui de Caliban indique le pesant élément de la terre. L'un et l'autre cependant ne sont point des personnifications allégoriques, mais des êtres vivants dont l'existence individuelle est bien déterminée. En général, on peut remarquer dans le *Songe*

d'une nuit d'été, dans la *Tempête*, dans la partie magique de *Macbeth*, enfin partout où Shakespeare se prévaut de la croyance populaire pour admettre la présence invisible des esprits et la possibilité de se mettre en communication avec eux, on peut y remarquer, dis-je, ce coup d'œil du véritable poëte, qui, pénétrant le mystère de la vie intérieure de la nature et des forces les plus cachées, n'a rien à faire avec les joies du mécanisme matériel. Mais ce coup d'œil, le Dante seul en a été doué au même point que Shakespeare. »

Eh bien, en lisant ces lignes, je songeai aux œuvres de l'immortel Shakespeare, et je me dis que Schlegel devait avoir raison en insinuant que ce grand poëte avait été un spirite, peut être même un médium. J'ai pris un crayon et je me suis mise à penser : « Ah ! s'il voulait venir à mon évocation ! » Un fluide alors est venu diriger ma main, et il m'a écrit ceci :

« Je ne suis pas celui que vous souhaitez, je suis votre vieil ami A. Dumas; mais je puis vous expliquer ce qui s'est passé dans l'âme de cet auteur célèbre.

« Il y avait jadis en Angleterre une secte qui se disait inspirée d'en haut, c'est-à-dire qu'elle affirmait recevoir des communications des êtres ayant quitté la terre.

« Shakespeare, né dans les classes populaires, connaissait ces croyances, et il a voulu en les rappelant sur la scène s'attirer la faveur de ces spirites; mais je me hâte d'ajouter qu'il était en ceci d'accord avec ses propres convictions, car il a été un des plus grands médiums de l'Angleterre du XVIe siècle. »

J'ai posé à Dumas cette question, qu'il pouvait du reste lire dans ma pensée : « Si j'évoquais Shakespeare, viendrait-il? » Il m'a répondu : « Essayez, recueillez-vous, et que votre désir monte vers lui. »

J'ai obéi, et j'ai mis dans mon évocation

une ardente prière. Quelques instants après un fluide tremblant, fiévreux, a dirigé ma main et m'a tracé ces lignes : « Mon amie, le voilà; oui, le voilà, et je suis ému autant que vous »

De fait, j'étais très-émue; pour moi qui ai la foi, je me sentais en présence de ce génie pour qui j'ai une admiration si profonde : il y avait bien de quoi m'émouvoir.

Un autre fluide s'est emparé de ma main, et il m'a fait rapidement écrire les lignes qui suivent :

« Je me sens, madame, une grande joie de revenir sur la terre pour affirmer une croyance qui a fait la plus grande consolation de ma vie si tourmentée. Oui, j'étais spirite, et depuis que je suis ici, dans les sphères célestes, je me suis souvent demandé si les mortels, en lisant mes œuvres, ne se diraient pas un jour : « Mais celui à qui nous « avons reconnu du génie était un spirite ; « il faut donc que cette croyance ne soit pas

« une fable créée par un cerveau halluciné. »

« L'espoir que mes œuvres pourraient donner au spiritisme une sorte d'appui moral me causait une joie immense. Si vous m'aviez évoqué plus tôt, je me serais fait une loi de me rendre à votre appel, car pour moi tout spirite est un frère. Oui, toute âme apte à comprendre les grandeurs infinies du spiritisme m'est infiniment sympathique. Si vous vous dites que vous n'êtes point assez illustre pour oser évoquer un si grand écrivain, je vous dirai, madame, que vous me faites injure, en me croyant orgueilleux de mes œuvres : elles ne sont qu'œuvres humaines, et ici elles comptent pour fort peu. Dans nos régions, le génie, que nous appelons grandeur d'âme, ne se complaît qu'avec les âmes épurées : peu nous importe leur plus ou moins de célébrité terrestre. Que de savants, que d'hommes dits illustres avec lesquels il me répugnerait d'entrer en communication fluidique !

« Mais combien n'y a-t-il pas de simples

et obscurs mortels auxquels je me ferais une joie de venir communiquer les vérités sur la vraie vie, sur celle que vous allez nommer *la vie après la mort.*

« L'esprit bon et sympathique qui est venu vous parler de mes croyances spirites a eu raison. Il y avait dès le XVIe siècle une secte de spirites en Angleterre ; elle ne faisait point parler les tables, mais elle possédait des inspirés qui avaient des visions et qui pouvaient obtenir des manifestations d'esprits tout comme le médium Williams.

« Moi, je n'avais pas ce don, mais j'ai assisté à des séances ; j'ai vu des esprits ; ils m'ont parlé, et enfin j'ai pu me rendre à cette vérité, qui est, que la vie réelle commence pour l'homme au jour où il a dépouillé son enveloppe humaine.

« De plus, j'ai eu dans les dernières années de ma vie une sorte de clairvoyance ; je me sentais parfois transporté dans les régions de l'éther ; j'avais ce sentiment très-net, très-défini, que mes deux natures se

séparaient. Ma pensée, parfaitement lucide, me disait : « Tu es où sont les esprits ; tu es « où tu viendras dès que tu seras mort »; ma vue fluidique avait la perception complète ; je voyais ces régions célestes, je voyais les esprits avec leurs corps fluidiques. Mais soudain je jetais un regard vers la terre et j'apercevais mon corps humain couché sur mon lit, inerte et blême. A cette vue, une angoisse poignante s'emparait de mon âme. Ma nature céleste aimait cette nature terrestre et elle se sentait prise du désir d'aller lui redonner la vie ; je redescendais à la hâte; pendant une seconde mon esprit était comme paralysé ; ensuite je me sentais de nouveau lié à mon enveloppe terrestre et, redevenu un mortel, je me ressouvenais fort bien de mes impressions à l'état d'esprit : le souvenir de cette courte excursion dans l'avenir me restait net et précis.

« Croyez bien, ma sœur en religion, que je viendrais avec bonheur donner mon appui au spiritisme. Mon cerveau n'est

plus grisé par la fumée de la gloire terrestre, et je me dis souvent, avec un sentiment d'amertume : « On proclame Shakespeare « un génie, mais nul ne songe à prier pour « son âme! »

« Mon amour-propre a cessé d'exister; mon âme vit et souffre.

« WILLIAMS SHAKESPEARE. »

LES AMES SŒURS

« Il y a des âmes qui ont là-haut une âme qui les aime, une âme qui soupire après l'heureux moment où elles pourront lui dire : « Ma sœur, c'est moi qui t'ai aidé dans
« ton épreuve humaine, c'est moi qui te di-
« sais, lorsque tu étais triste et découragée :
« Il faut, ma sœur, avoir un peu de foi et
« savoir supporter tes chagrins, tes mi-
« sères, car un jour tu seras ici dans
« ma sphère, et je te conterai de quel amour
« discret mon âme a entouré la tienne sur

« la terre. Je te disais encore que, si tu le « voulais, je te ferais goûter les joies de « l'amour infini. »

« Mais ces âmes amoureuses qui, sur terre, choisissent l'âme qui doit un jour partager leur ardeur, ont souvent pour rivales, et voire pour ennemies, des âmes, des esprits qui ont abandonné, et cela de plein gré, les douceurs de la vie des êtres qui devront devenir des élus après avoir longtemps épuré leur essence. Ces âmes des esprits qu'on nomme les incubes, choisissent, elles aussi, pour leur flamme coupable, l'âme d'une mortelle, et si cette mortelle est choisie à la fois par un génie du bien et par un génie du mal, elle a à subir des combats incroyables. L'un lui dit : « Oh! « ma sœur, sois pure, chaste, bonne et cha- « ritable. » L'autre lui dit tout bas : « Ma « sœur, il faut jouir, car la vie est bien « courte; et si tu la passais à rester sage et « vierge, eh bien, tu t'écrierais, lorsque la « mort viendrait : Mais elle vient trop tôt,

« car je n'ai point connu de la vie les plai-
« sirs. »

« Si l'âme de la belle mortelle écoute le génie qui la porte à pécher, l'âme qui la voudrait conquérir à sa sphère se dit avec une tristesse amère : « Hélas ! elle est per-
« due, celle que j'ai choisie. Je ne la verrai
« pas un jour à mes côtés, et je devrais sa-
« voir qu'elle souffre là-bas, dans les ré-
« gions où sont punis les esprits des per-
« vers. » Après avoir et prié et souffert, le bon génie essaie encore d'arracher à son rival l'âme qu'il adore. Il va vers elle, et tout bas il lui dit : « Oh ! ma sœur, il te faut
« renoncer au péché, car la vertu ici est
« bien récompensée ; il faut que tu le saches,
« la vie n'est qu'un court voyage, une
« épreuve qu'il faut savoir subir de façon à
« se faire ici, dans nos sphères, un avenir
« d'éternelle joie. » Il souffle dans son âme l'amour du bien, la haine du mal, et il la fait renoncer aux coupables folies d'une vie sans pudeur, d'une vie sans piété ; l'âme,

sous ce fluide pur et fortifiant, sent renaître en elle la foi et la vertu. Alors son bon génie, son âme amoureuse, tressaille de bonheur et d'espoir. « Elle sera à moi, se dit-« elle avec joie. » Mais, hélas ! le génie, son rival ennemi, revient vers sa victime, vers son inconsciente proie. Pour la séduire encore il revêt mille formes, il lui parle tout bas de plaisirs inconnus dont il peut lui livrer le précieux mystère. Puis il lui dit encore : « Si tu me préfères, tu seras ici-bas « la plus aimée des femmes. » Et si elle hésite, alors ce mauvais ange, cet esprit descendu des sphères des perdus, s'en va dans un mortel déposer ses coupables flammes. Ce mortel inconscient qu'il agit pour un autre, se sent soudain au cœur une amoureuse ardeur pour celle que l'esprit a choisie pour compagne. Il vient pour la séduire, use de mille moyens ; il lui parle amour, honneur, richesse ; il est très-éloquent, car l'esprit pervers lui souffle dans le sang une ardeur sans pareille. Si la femme succombe et com-

met le péché, l'incube est de moitié dans le bonheur de l'homme, et il a sur l'humain en ceci avantage. Si la belle est coquette, inconstante et perfide, il restera toujours du nouveau préféré l'invisible, mais très-réel associé.

« Dans sa sphère céleste, l'âme du bon génie se voile tristement la face pour ne point voir ce que fait sur la terre celle qu'il avait désirée, celle qu'il a aimée, et que, malgré tout, il se sent aimer encore.

« Souvent il va près d'elle, pour essayer de nouveau de vaincre son rival et de le condamner au supplice cruel qu'il lui a imposé. Mais si la mort arrive sans que son âme sœur soit revenue au bien, soit redevenue pure par un sincère repentir; si les anges du mal viennent pour la chercher, alors le bon génie se désole et s'écrie : « Hé-
« las! mon âme sœur est bien perdue pour
« moi, pour moi qui l'aurais tant aimée! »

« Mais si, triomphant de son rival l'esprit pervers, il parvient à sauver l'âme qu'il

a choisie pour ses chastes ardeurs, l'âme qu'il a souhaitée pour son âme sœur, alors, pour célébrer la victoire d'un frère, les esprits de sa sphère se mettent à chanter l'heureux événement : ils entonnent, joyeux, le doux chant de victoire, et ils vont recevoir, au sortir de la terre, celle de qui l'un d'eux est tout énamouré ; ils lui disent : « Chez nous sois, ô notre âme aimée ! sois « dans notre séjour la bienvenue et l'âme « sœur qu'attendait notre frère, et qu'il a su « conquérir sur l'esprit de la terre, sur « l'esprit du génie pervers. »

« Le bon génie, transporté d'allégresse, dit à sa bien-aimée, à celle qu'il voulait : « Nous voici aux régions de l'amour sans « combat ; nous voici aux régions de l'amour « infini. Dis, veux-tu être, ô mon âme bé- « nie ! de mon âme charmée la sœur et la « compagne ? »

« Là-haut, dans les régions de ce grand infini, l'amour pur est la loi qui régit tous les êtres : car Dieu, qui n'est qu'amour, a

bien voulu permettre que ce doux sentiment fût le seul qui survive à l'humaine nature, le seul qui de nos cœurs échappe à la loi qui veut que tout finisse, sauf ce qui est divin; or, l'amour est divin, car, de l'humaine nature, c'est le seul sentiment qui soit un pur reflet du Créateur divin.

« Jérémie. »

LES PLANÈTES

Les planètes sont-elles toutes habitées?

Telle est la question que j'ai posée un jour à un excellent esprit qui veut bien venir parfois se manifester à moi, et qui est dans la quatrième sphère : c'est par conséquent un esprit épuré et supérieur. Voici la réponse qu'il m'a donnée :

« Il y a un nombre innombrable de planètes; toutes sont habitées par des êtres ayant un corps et une âme, mais tous ces hommes diffèrent dans les formes physiques : ils ne se ressemblent pas plus entre eux

qu'un grain de sable ne ressemble à un autre grain de sable; et cependant tous ont des bras, des mains, des jambes et des pieds; tous ont une tête et un cerveau, c'est-à-dire un foyer d'activité intellectuelle. Tous ont des bons et des mauvais instincts, une force de libre arbitre qui les rend maîtres de suivre leurs bons instincts ou de s'abandonner à leurs mauvais; ils ont aussi une prescience qui leur indique ce qui est bien et ce qui est mal. Tous sont d'origine divine et d'essence immortelle.

« Vos écrivains matérialistes, qui se croient plus habiles que les croyants en insinuant que l'homme n'est qu'un rejeton perfectionné de la famille animale, sont en ceci moins avancés que le dernier des sauvages, qui sent en lui un instinct secret qui lui dit qu'il est d'une essence tout autre que la bête, même la plus intelligente. L'animal a une âme, mais cette âme n'est qu'impressionnable; elle n'est ni rationnelle ni éternelle. Cette âme est en effet de même essence que

l'âme humaine, seulement c'est une faible lueur qui n'a point assez de force pour survivre dès qu'elle est séparée de son enveloppe terrestre. Je ne saurais mieux vous comparer cette âme qu'à la goutte d'eau que la rame du pêcheur détache du *tout* mer. Jetée sur les planches de la barque, elle brille au soleil ; elle est eau, elle est mer ; mais bientôt l'air et le soleil la dessèchent : elle a vécu ; tout est fini pour elle. Eh bien, l'âme animale est une parcelle qui se détache de ce *tout* qui est l'âme de l'univers, l'âme du Dieu suprême et infini. Cette parcelle va animer un corps et elle devient une âme ; elle donne à cette matière des instincts et une sorte d'intelligence. Mais lorsque l'enveloppe se dissout par la mort, elle n'a point assez de force, point assez d'individualité pour se reconstituer en un être : elle se dissout et s'évapore dans l'espace.

« Mais l'homme, c'est-à-dire l'être que Dieu a créé pour peupler l'infini et lui servir de compagnon dans l'éternité des siècles,

celui-là a une âme rationnelle et éternelle; la parcelle qui lui est octroyée dès sa première incarnation est assez forte, assez puissante pour qu'elle puisse, alors qu'arrive la décomposition de sa première enveloppe humaine, ne point se dissoudre; elle se constitue dans la première sphère, dite *humaine*, et elle devient un être fluidique; puis elle va se réincarner, se perfectionner, s'épurer par des incarnations successives, et elle arrive, après un travail de plusieurs siècles, quelquefois des centaines de siècles, à devenir un être pur, un être céleste, et alors la vie spirituelle commence pour elle.

« Quelle que soit la forme du corps et le degré plus ou moins grand de progrès obtenu, l'âme humaine, dans toutes les planètes, est de même essence divine et éternelle.

« Mais non-seulement les corps des habitants des diverses planètes sont différents comme forme et comme aspect, mais encore la matière qui forme ces corps n'est point semblable : elle varie pour chaque planète.

« Lorsque les astronomes de la terre insinuent que telle planète ne saurait être habitée, vu sa position astronomique, ils raisonnent en se basant sur les besoins de la nature humaine terrestre ; mais il faut que vous sachiez que les planètes ont toutes une matière fondamentale à elles particulière, et le corps de leurs habitants est fait avec une matière qui répond à la position astronomique et à la matière fondamentale de la planète pour laquelle ils sont créés. Ainsi les plus rapprochés des centres lumineux, nommés par vous autres *soleils*, ont des corps faits avec une matière qui a besoin pour vivre de cet éclat et de cette chaleur; enfin, toute planète a des corps humains adaptés à sa constitution : les soleils eux-mêmes ont des habitants.

« Si vous vous demandiez : Comment peuvent-ils vivre dans ces centres incandescents? Je vous répondrais : L'homme de la terre meurt asphyxié dans l'eau, tandis que le poisson meurt asphyxié lorsqu'il est retiré

de l'eau, qui est son élément constitutif. Ceci est une comparaison vulgaire, mais elle rend bien ma pensée.

« La planète Jupiter, ou du moins celle ainsi nommée par vos astronomes, est habitée par des hommes ayant une taille deux fois plus haute que celle des Terriens ; mais la matière qui forme leurs corps ne ressemble et n'est d'aucune essence de matière connue sur votre globe.

« Les habitants de la planète Mars sont faits, eux aussi, d'une matière particulière à ce monde.

« La planète Jupiter, que je viens de nommer, me remet en mémoire une petite histoire qui vous prouvera que les savants de toutes les planètes peuvent parfois se tromper :

« Un jour, un fort savant astronome de « la planète Jupiter, après avoir essayé un « instrument nouvellement inventé, décou- « vrit la planète Terre. Il convoqua bien

« vite tous ses doctes confrères. Voilà tout
« le corps savant braquant la lunette sur
« votre globe, et tous, d'un commun ac-
« cord, de déclarer que ce n'était point
« une planète, mais un fragment détaché de
« Jupiter lui-même, et à l'unisson ils conclu-
« rent que cet aérolithe ne saurait être ha-
« bité, vu sa situation astronomique. »

« Ces savants personnages sont bien loin de se douter des millions innombrables d'hommes qui grouillent sur la Terre et de tout le bruit qu'ils font ; ils seraient pétrifiés de surprise si on leur disait que non-seulement la Terre a des habitants, mais qu'encore la généralité de ces hommes se figure que les Terriens sont les seuls humains de la création, et qu'ils pensent orgueilleusement que tout l'univers a été fait pour le plaisir de leurs yeux et dans la seule fin de donner une belle voûte à leur planète.

« Si les formes des traits des divers planétaires varient à l'infini, le principe du

sang n'est point le même, les vues sont différentes. Ainsi les habitants de Mars ont une vue ne pouvant pas braver les rayons du jour : ils dorment pendant les heures où les soleils les éclairent ; la nuit venue, ils s'éveillent et vont vaquer à leurs affaires.

« Les hommes de la planète Mercure ont, au contraire, une vue faite pour braver les rayons du soleil. Cette vue est très-perçante : elle perçoit à de grandes distances ; elle est une fois et demie plus puissante que la vue des Terriens.

« Il en est de même pour l'ouïe : elle est plus ou moins grande chez les divers planétaires. Ainsi les habitants de la planète Vénus ont une ouïe si perçante qu'ils pourraient presque percevoir le bruit du canon s'il était tiré sur la planète voisine. Le volume de leur voix est aussi plus fort : ils peuvent, avec la voix que je nommerai *extra*, s'appeler à des distances de plusieurs milles ; mais leur voix de conversation est douce et agréable.

« Maintenant, madame, si vous me demandiez de vous citer au hasard les usages d'une de ces planètes, je serais très-embarrassé de choisir dans ce nombre incalculable ; du reste, je n'ai point eu encore le temps de les visiter toutes. Cependant, si vous le désirez, je choisirai les deux globes qui sont à l'opposé de cette grande échelle de gradation où l'âme va se constituer, puis progresser et s'épurer de façon à devenir un être spirituel.

« L'Isolée commence cette échelle, c'est l'*a* de l'axe ; la merveilleuse est l'*x* et la terre le *z*.

« C'est dans la planète Isolée que vont les âmes nouvellement créées, celles qui sont à l'état d'embryon. Là, ce souffle divin, ce germe d'âme, essaye de se constituer ; le fluide céleste prend forme dans le moule humain, il se concentre et devient une sorte d'individualité. Cette âme, ou plutôt le pér-esprit de cette âme, subit encore plusieurs incarnations, après lesquelles il sent son

identité ; il commence à comprendre vaguement qu'il a en lui deux natures bien distinctes. Lorsque je vous ai dit, dans le chapitre *Incarnations*, que le pérésprit venait s'incarner deux ou trois fois sur la Terre, je n'ai point prétendu dire qu'il n'ait point déjà subi d'autres incarnations avant de venir sur le globe terrestre. C'est sur la Terre où les pérésprits atteignent les plus hauts degrés d'épuration. Après leur dernière épreuve sur cette planète, ils vont achever le travail du progrès dans les diverses sphères célestes.

« Mais revenons aux habitants de la planète nommée Isolée.

Si leurs âmes sont à peine des embryons d'âmes, les corps qui les renferment sont taillés fort grossièrement ; je pourrais les comparer à ces ébauches informes que l'artiste pétrit avant de créer son idéal.

« Les Isoléens sont peu élevés de stature et complétement velus. La figure chez eux est large, plate ; les traits à peine dessinés

et peu saillants ; les yeux sont ternes, sans étincelles, sans rayonnement de l'âme. Ils ont des gros pieds, des mains ridiculement petites ; ils sont laids, très-laids : ils représentent l'essai premier fait par le grand ouvrier divin.

« Ils vivent à peu près de la même manière que la faune de leur planète. Ils se nourrissent de racines crues, de végétaux et de fruits; ils mangent aussi des petits oiseaux crus : ils se contentent d'arracher les plumes de ces bêtes et de les saupoudrer avec une espèce de piment qu'ils obtiennent en broyant les fleurs desséchées d'un de leurs arbustes.

« Lorsque la saison devient inclémente, les Isoléens se creusent des excavations dans leurs montagnes, presque toutes de formation argileuse, et ils passent dans ces trous les mois hivernaux. Pour charmer leurs loisirs, ils font de la musique et ils s'occupent à fabriquer des instruments de musique. Chose curieuse à constater, ces hommes encore à

l'état barbare, ne soupçonnant aucun art, aucune science, sont pourtant des musiciens excellents : ils poussent l'art du chant et celui de la musique à un degré de perfection qui n'est pas atteint par les Terriens. Leur génie musical est prodigieux ; il n'est point accordé à quelques élus, mais à tous. Ils n'ont point de musique notée : chacun compose, improvise. Trente musiciens réunis exécutent d'inspiration un chœur qui transporterait d'admiration vos plus grands *dilettanti*.

« Mais leur genre dans le chant et dans la musique diffèrent du vôtre : ils s'appliquent surtout à l'imitation des mille voix de la nature, depuis le doux frémissement de la brise agitant le feuillage jusqu'au coup strident de la foudre. Souvent ils se réunissent une centaine pour s'adonner au charme de la mélodie ; quelques-uns commencent à imiter les voix plaintives de la nature lorsque l'orage se fait pressentir ; des musiciens, au moyen d'ingénieuses petites flûtes et d'une

foule d'instruments, la plupart faits en roseaux, se mettent à imiter les cris d'effroi que pousse l'oiseau en regagnant son nid, celui plus perçant et plus effrayé de la faune sauvage. L'orchestre augmente petit à petit de force : on devine que le vent de l'orage souffle avec violence, on croit entendre les branches des arbres s'entre-choquer et gémir; puis la tempête arrive, le grondement du tonnerre, l'éclat du coup de foudre, tout est rendu admirablement. Enfin l'orchestre joue *piano* et *pianissimo*. Quelques voix joyeuses se font entendre: elles imitent les bruits insaisissables de la nature lorsqu'à la tempête succède le beau temps, que les arbres secouent les gouttes d'eau restées sur leur feuillage, que les oiseaux volent de branche en branche en lançant dans l'air des notes joyeuses. C'est superbe : on croirait assister à ce sublime spectacle.

« Comme mœurs, il n'y a rien d'intéressant à dire sur les Isoléens, qui n'ont aucune espèce de législation ; ils n'ont pas de mariage,

mais chacun se choisit une compagne, qui partage sa vie errante.

« Ils sont divisés en milliers de tribus; toutes sont commandées par des chefs dont la seule mission consiste à se mettre à la tête de la tribu en cas de guerre.

« Les guerres que se font les Isoléens ne sont jamais que le résultat d'une jalousie venue par l'occupation par une d'elles d'une partie du sol plus fertile que les autres. Leurs armes sont peu meurtrières : elles se composent de massues faites avec des morceaux de bois et d'espèces de javelots lançant des cailloux. Leur seule tactique militaire consiste à surprendre son ennemi par ruse ou par trahison.

« Ils n'ont aucune religion, mais ils ont une idée vague d'un Dieu suprême maître de la terre et du ciel; ils lui rendent hommage en se prosternant la face contre le sol, au lever et au coucher du soleil.

« Ils ont voulu élever des monuments allégoriques qui représentassent ce Dieu, et

voici tout ce qu'ils ont trouvé de plus ingénieux : ils entassent sur le haut d'une montagne de l'isole (terre de leur planète); ils mettent à côté de ce monticule artificiel des espèces de girouettes, puis ils font un demicercle formé avec des minéraux de leur planète, qui ont des teintes rouges, bleues et jaunes. La terre est censée indiquer que Dieu est maître de la planète; les girouettes, qu'il est maître du vent, et ce demi-cercle, qu'il est encore souverain de la voûte étoilée. Vous le voyez, c'est primitif.

« La planète Isolée est située dans l'axe qui forme la dixième circonférence du cercle éthéré; la Terre est placée dans la deuxième circonférence.

« Le volume de cette planète est dix fois moindre que celui de la Terre; elle ne compte guère plus de dix millions d'habitants. Aussi la plus grande partie est-elle encore inconnue d'eux.

« Ils n'ont su dompter ni les mers ni les fleuves, pas même les rivières : l'eau leur

apparaît comme un obstacle infranchissable.

« Le sol de ce petit globe est fait de matière ayant des couleurs fort voyantes : les montagnes ont des couches vertes, rouges, bleues et jaunes. Sa flore est tellement parfumée que toute la planète en est embaumée ; cela lui donne l'apparence de la vaste parfumerie des planétaires.

« La faune y est bizarre et étrange ; elle est encore, elle aussi, à l'état d'ébauche informe. Les Isoléens n'ont soumis aucuns animaux, et pourtant ils ont des petites bêtes fortes et agiles, qu'ils nomment *gigalios*, qui feraient d'excellents coursiers.

« A présent, quittons ces sauvages et occupons-nous de la belle planète merveilleuse et de ses habitants.

« Cette planète est, comme je vous l'ai dit, celle qui est la plus avancée, après la Terre, comme épuration et constitution de l'être spirituel ; plusieurs sciences humaines y sont poussées plus loin qu'elles ne le sont sur le globe terrestre.

« Elle est dix fois plus grande que la Terre; son sol est une des plus grandes merveilles de la création, et c'est ce qui l'a fait nommer la Merveilleuse.

« Elle est située bien au delà de la sphère que peut atteindre la vue de vos astronomes alors qu'elle est aidée par le meilleur des instruments ; mais on l'aperçoit des planètes que vous appelez Jupiter et Mars.

« Elle est entourée par une couche d'air très-tempéré. Je dois vous dire que chaque planète a trois couches d'air qui la maintiennent comme prisonnière dans l'espace : la première est composée de l'air respirable et vivifiant pour ses habitants; la seconde est une couche d'air plus lourd, celle-là est destinée à maintenir la première, à l'empêcher de s'évaporer dans l'infini ; la mission de la troisième est de maintenir les deux autres.

« La première couche ainsi concentrée, retenue prisonnière, se livre à un mouvement perpétuel de rotation, comme pour chercher une issue échappatoire. Ce mouvement se

communique au globe qu'entoure l'air de cette couche, et la planète suit ce mouvement et tourne sur son axe.

« La Terre a aussi ces trois couches d'air. Dès que la première est dépassée, l'homme commence à se sentir mal à l'aise ; si un aérostat pouvait atteindre le milieu de la seconde couche, les humains qui le monteraient seraient asphyxiés ; la troisième couche leur serait encore plus fatale. Mais admettons un instant (chose impossible) qu'un homme de la terre puisse s'élever en ballon au-dessus de ces trois couches, voici ce qu'il trouverait au delà : d'abord une région atmosphérique fortement chargée d'iode, de carbone et de vapeurs lourdes ; il se croirait dans un amas de nuages dégageant de l'électricité. Ces nuages ont des teintes rosées ; ils prennent mille formes bizarres. Ceci est la sphère destinée aux esprits fluidiques ; les couches d'air qui forment cette région sont appropriées à l'essence de ces êtres fluidiques ; il y a dans l'infini des milliers de couches d'air qui

toutes sont formées d'éléments différents. Cet air paraîtrait asphyxiant aux mortels; mais, pour me servir d'une expression vulgaire qui rend bien ma pensée, les esprits se trouvent dans ces sphères aussi bien que les poissons dans l'eau. L'humain verrait des êtres ayant un corps qui, pour être fluidique, n'en a pas moins une forme et une individualité, car tous ont conservé l'ombre de leur corps humain; il s'apercevrait que l'activité et le progrès sont des lois générales, car ces êtres sont bien loin de rester inactifs.

« Cette sphère est la première de celles dites *humaines*.

« En la quittant, il aurait à parcourir différentes couches d'air variant toutes de principe et de propriété, et il arriverait dans la région des esprits désincarnés. Dans cette sphère, ce qu'on appelle sur votre globe la Terre est remplacée par une sorte de fluide lourd que je comparerai à une épaisse vapeur; ce fluide a beaucoup de propriétés,

entre autres celle de se condenser, et, selon les caprices des désincarnés, il revêt toutes les formes, il leur sert de meubles de repos, de moyen de transport; il leur offre même une sorte de nourriture céleste. Vous décrire cette région... je le voudrais bien, mais de quels mots, de quels termes pourrais-je me servir? Votre langage humain n'est approprié qu'aux choses de la terre; il n'a plus aucun sens lorsqu'on cherche à l'employer pour parler des choses des mondes célestes. Pourtant laissez-moi vous dire que les désincarnés ont une vie active et spirituelle qui a quelque ressemblance avec celle des humains; ils sont soumis à une loi, ils ont des juges suprêmes, qui sont des esprits venus d'une sphère supérieure pour régir celle-là; ils ont une vie sociale et même une vie sentimentale. La faculté principale de l'âme, c'est l'amour; je devrais dire que l'amour est son essence même, car l'âme vient de Dieu, qui est l'amour sans fin et sans commencement.

« Si les désincarnés reviennent à de rares intervalles sur la terre, ce n'est que pour y remplir une mission divine ; ce labeur leur sert à expier leurs fautes et leur est compté par le juge suprême.

« L'esprit de John King, que vous avez vu, est un désincarné. En punition de ses fautes, il lui a été donné la mission d'aider à la propagation du spiritisme. Vous ne sauriez croire la peine physique et la peine morale qu'il éprouve pour arriver à se montrer aux vivants. Je ne puis vous expliquer par quel procédé il parvient à franchir l'espace, à traverser les murs et à se reconstituer sous les yeux des spectateurs un corps tout à fait humain. Mais si un jour vous obtenez, vous aussi, le don d'évoquer un être désincarné, vous vous apercevrez que pour se reconstituer il vous empruntera presque toute votre force vitale, qu'il prendra même un peu de votre individualité, car il se fera vous ressemblant vaguement ; enfin il se mettra si bien dans votre enveloppe et même

dans votre âme, que parfois vous en arriverez à vous demander : « Mais qui suis-je? « un être humain ou un désincarné? »

« L'homme qui serait parvenu jusque chez ces êtres y aurait des surprises sans nombre. Pour quitter ces régions et arriver à la Merveilleuse, il aurait encore à traverser les trois couches atmosphériques qui emprisonnent cette planète. Celle qui lui sert d'air vivifiant est fortement saturée de sel carbonique et d'azote; le Terrien trouverait cet air non respirable, et, en effet, il lui serait fatal. Par contre, il convient très-bien à la nature humaine des Merveilleux. Ce que vous nommez chair sur la Terre est chez eux composé d'éléments de principes bien différents; elle est d'un blanc un peu gris; leur sang est rouge, il forme des grosses veines qui marbrent la peau de ces humains. Leur stature est deux fois plus élevée que la stature des hommes de la Terre; leurs traits diffèrent aussi des vôtres. Pour vous faire leur portrait, je me sens assez embarrassé.

Je vais cependant essayer de vous en faire une légère esquisse. Ils ont, comme les Terriens, des jambes, des pieds, des bras, des mains; mais tout cela est de forme différente. Le point le plus caractéristique est celui-ci : les Merveilleux ont deux figures, une devant, l'autre derrière la tête, qu'ils ont énorme et attachée aux épaules par un cou gras et court. Ces deux faces ont des oreilles communes qui forment l'*x;* elles sont séparées sur le sommet de la tête par une touffe non de cheveux, mais d'une espèce de petite toison rouge rappelant la mousse terrestre. Cette toison descend en pointe de chaque côté jusqu'à l'oreille, et elle s'élève au-dessus de leurs deux fronts. Ce que présente de plus étrange cette conformation de tête avec deux figures, c'est qu'une seule de ces faces est active, ses yeux voient; les yeux de l'autre ne voient pas, mais ils reçoivent l'image des objets et ils répercutent cette image aux yeux actifs, qui alors voient ce qui est directement devant eux et perçoivent

par voie de répercussion ce qui est derrière eux. Fermez les yeux actifs, et l'être humain devient aveugle, les yeux passifs n'ayant point une vue directe. Le nez de la face active sent le parfum de la fleur qu'on lui présente. Si au même instant on présente une fleur au nez passif, il transmet le parfum à l'autre nez, qui éprouve alors une double sensation d'odorat. Bouchez le nez actif, l'individu ne perçoit plus aucune senteur. Qu'on donne un baiser sur la bouche de la face inactive, l'autre en ressent la douce émotion; qu'on embrasse en même temps les deux bouches, l'active éprouve la sensation de deux baisers reçus. Tous leurs sens sont ainsi en double, l'un ayant le pouvoir de ressentir en double, l'autre ayant la mission de transmettre sans éprouver la sensation reçue.

« Les quatre yeux sont souvent pareils, quelquefois dissemblables; mais les yeux passifs n'ont point l'expression, ils ressemblent aux yeux sans vie du portrait.

« Le Merveilleux qui se fait portraicturer se fait prendre de profil ou bien il fait placer l'une à côté de l'autre, sur le métal, ses deux faces. Un portrait n'est complet chez eux qu'à cette condition. Ils ont donné à la figure passive un nom qui n'aurait aucun sens pour vous, mais dont la pensée traduite serait *fac-simile.*

« Sur cette petite toison qui couronne le sommet de leurs deux figures, les femmes placent une étoffe couverte de pierreries, qui se termine en ruban étroit. Ce ruban se divise en deux mentonnières au-dessous de l'oreille, et elles s'en attachent deux bouts sous chaque menton.

« Les hommes remplacent cette étoffe par de la fourrure en hiver et par un cuir jaune en été. Ils portent pour costume une longue robe flottante relevée de chaque côté à la hauteur des genoux. Les femmes portent la même robe, mais de couleur plus claire et plus richement ornementée.

« Les Merveilleux sont très-ouverts aux

sciences humaines ; ils ont fait des découvertes que les Terriens ne feront peut-être jamais. Ainsi ils ont trouvé depuis plus de deux siècles l'art de naviguer dans les airs. — Leurs postes se font par cette voie aérienne ; — ils dirigent leurs ballons aussi facilement que vos marins dirigent leurs vaisseaux. — Ces aërostats ont la forme de petits navires ; ils ont ancres, machines à vapeur, hélices, voiles, gouvernail ; un appareil en forme de roue cylindrique a mission d'aspirer l'air, qu'il rejette sur les deux côtés et fait le vide devant le ballon, qui s'engouffre avec une rapidité vertigineuse dans ce chemin frayé. (J'écris ce que l'esprit dicte sans y rien comprendre !)

« Les Merveilleux obtiennent l'air nécessaire au gonflement du ballon, non par le gaz, mais par un procédé chimique.

« Sur la terre, dans les régions éthérées et sur mer, ils ont une foule de moyens de transp[illegible], tous rapides et ingénieux : les chars qui servent de voiture aux particu-

liers sont poussés par une petite machine à vapeur; ces machines sont ingénument arrangées de façon à ce qu'on puisse les tourner, retourner, et arrêter sans danger.

« Ils possèdent dans leur planète un minerai qui contient un principe rappelant par ses facultés l'aimant terrestre, mais dans des proportions énormes. Cet aimant leur sert encore à un système de transport rapide. Les routes aimantées ont de loin en loin, dans le milieu, un poteau mobile fait en aimant et qu'un bras de fer frappe constamment. Les chars destinés à être attirés sont faits en une matière qui subit plus fortement l'influence de l'aimant. On les lance sur la voie; ils roulent comme aspirés jusqu'au poteau le plus rapproché. Alors le poteau est détourné et les chars continuent leur course, aspirés par le poteau suivant; ils franchissent ainsi des distances fabuleuses avec une promptitude incroyable. On peut dire que les Merveilleux ont supprimé les distances.

« Les forces électriques se trouvent à dose bien plus forte dans cette planète : combinée et développée, elle est employée pour une foule de choses.

« La Merveilleuse a des mers immenses, des fleuves plus larges encore que ceux de l'Amérique: fleuves et mers sont sillonnés par des embarcations de toutes sortes et qui se distinguent par des formes étranges et surtout par leur solidité à résister aux colères des flots. Il me faudrait un volume pour vous expliquer les découvertes scientifiques et surtout chimiques qu'ont faites les innombrables savants de la planète Merveilleuse; mais il me faudrait comme instrument, pour que mon travail fût bon, le cerveau d'un savant chimiste : l'esprit et le médium, pour pouvoir bien se comprendre, doivent parler la même langue. Qu'il vous suffise de savoir qu'ils ont découvert toutes les forces, toutes les essences des matières des minéraux, de leurs plantes, de leurs arbres, et qu'ils ont trouvé les moyens de les utiliser en les ap-

propriant aux besoins de l'espèce humaine. Ils sont même arrivés, par un procédé chimique, à fabriquer des corps, je pourrais dire des êtres ; ils leur donnent des formes étranges, bizarres ; ils donnent à ces êtres une vie factice qui, suivant leur plus ou moins bonne fabrication, vivent quelques jours ou quelques heures. Des agents chimiques, de l'électricité savamment combinée et de la matière sont les éléments employés pour créer ces êtres artificiels.

« L'art de la peinture est cultivé avec succès par ces planétaires, qui emploient un autre procédé que vous autres : ils se servent, en guise de toile, d'un métal préparé *ad hoc*. Ce métal, sous l'action de tel ou tel corrosif, prendra diverses teintes et couleurs, le peintre applique ce corrosif sur les des sins qu'il a indiqués à la craie, et il a un tableau brillamment colorié, et que rien ne peut détériorer.

« La sculpture est un art en grande mode et très-répandu chez eux ; la seule chose qui

la distingue de la vôtre, c'est qu'elle est considérée comme un art idéal : les sujets sont toujours pris dans les fantaisies de l'imagination, et jamais dans la réalité.

« Ainsi, ils représentent des êtres fantastiques dont le type est créé par leur imagination ; ils sculptent un faune également de fantaisie, et l'artiste qui arrive à représenter le groupe le plus bizarre, le plus monstrueux, le plus invraisemblable, passe pour l'artiste le plus éminent. Copier simplement la nature, même en l'idéalisant, leur paraîtrait une chose indigne du grand art. Toutes leurs œuvres de sculpture sont taillées dans des blocs d'une pierre verdâtre, dans des blocs d'une pierre d'un blanc laiteux, et enfin dans ceux d'une pierre qui a des teintes rosées. Souvent ils font des groupes où ces trois pierre de couleurs différentes sont mélangées avec un goût parfait et qui sont d'un joli effet. C'est au moyen d'un acide qui mord dans la pierre qu'ils font les contours fins et moelleux ; il leur sert aussi à tailler les blocs

à ébaucher; l'artiste dessine à la craie, sur un bloc, le dessin qu'il veut faire, ensuite il mouille de cet acide les lignes du dessin; une légère rainure se forme, il la remplit de cet acide qui fait lentement, mais sûrement, son action, et l'ébauche se trouve ainsi faite.

« L'art de travailler le bois, les métaux; celui de travailler toutes les diverses pierres qu'ils ont, est poussé par eux à un grand degré de perfection.

« Ils ont des monuments qui, sur la Terre, seraient trouvés peut-être un peu trop chargés en couleur, mais qui cependant sont d'un style qui ne manque pas de grandiose.

« Les temples, par exemple, ne sont que mosaïques au dedans et au dehors; ces mosaïques sont des œuvres d'art, et représentent toutes l'histoire religieuse et politique des Merveilleux.

« Ils ont réalisé un problème que n'ont pas pu résoudre encore les Terriens, celui de faire des maisons qui réunissent tout ce que l'homme peut souhaiter comme confort

et agrément. Un homme, là-haut, pourrait naître, vivre et mourir dans sa maison, sans que sa santé en souffrît ; mort, il n'est point chassé du domicile de ses pères : sa place y a été réservée et il restera entouré de ses parents.

« Ces maisons, qui n'ont jamais plus d'un étage, couvrent un espace de cinq ou six mille mètres carrés ; certains palais occupent plus de vingt mille mètres. Les toits sont en terrasse et servent de jardin ; dans l'intérieur il y a salle de réception, salle à manger, chambre à coucher, salle de bain, infirmerie bien isolée des autres appartements ; jardin d'été, jardin d'hiver, remises pour les animaux domestiques, et enfin un cimetière : ce cimetière n'est autre chose qu'une immense salle en mosaïque. Dans le milieu se trouve un bassin entouré de fleurs ; des siéges sont rangés au tour, car la famille aime à se réunir dans ces sanctuaire du repos éternel. Tout autour, sur plusieurs rangées, et souvent superposés les uns sur les autres, sont

les corps des membres de la famille décédés; il y a des salles contenant jusqu'à sept ou huit cents cadavres, car il y a là réunies nombre de générations. Ces corps sont placés dans des cercueils faits d'une façon aussi simple que solide : on prend une pierre de la grandeur du mort, on la fouille dans le milieu de façon à faire une excavation pouvant contenir le cadavre auquel on enlève les intestins, puis on coule sur lui du verre en fusion : il est ainsi recouvert d'une couche de verre qui le conserve parfaitement, et à travers cette glace on aperçoit son visage. Ce procédé est ingénieux en ce qu'il empêche toute émanation, qu'il conserve le corps, et ce mode a cela de bon qu'il enlève à la mort beaucoup de son côté douloureux. La famille conserve celui qu'elle a aimé; le moribond se dit qu'il ne sera pas enseveli loin des siens, dans un funèbre cimetière.

« Le caractère effrayant de la mort est même supprimé, les femmes et les enfants viennent se promener sans crainte et

sans répulsion dans ces salles mortuaires.

« Si vous désirez quelques mots des institutions politiques et sociales des Merveilleux, je vous dirai que leur planète est divisée en onze royaumes, qui chacun compte de trente à quarante millions d'habitants. Tous sont gouvernés par un chef suprême appelé *Primat*, qui a un pouvoir illimité, et même droit de vie et de mort sur ses sujets ; mais il est pourtant soumis lui-même à un autre pouvoir illimité aussi, appelé pouvoir *Surhumain*, c'est-à-dire divin, et ce pouvoir est entre les mains du clergé. Les prêtres ne peuvent pas intervenir dans les affaires de l'État, dans les affaires humaines, tant que le Primat use avec sagesse, justice et intelligence de son pouvoir ; mais dès qu'il en mésuse, fait inutilement de l'arbitraire, commet des actes de cruauté, ou encore se montre incapable, le Conseil divin se rassemble, l'appelle à son tribunal, le juge et le déclare déchu de son rang de Primat. Chose singulière et bonne à noter, l'histoire de la Merveilleuse ne

mentionne pas un seul Primat s'étant révolté contre cet arrêt : il l'accepte sans murmurer, et le peuple accepte de même le nouveau Primat proclamé par le clergé.

« Les Primats vivent dans des palais splendides et entourés de nombreux courtisans.

« Là-haut aussi on a inventé les boucheries humaines. Les guerres y sont terriblement meurtrières : les ballons servent à aller jeter sur l'armée ennemie des petites boîtes contenant un feu grégeois et des boules incendiaires contenant un liquide enflammé, qui n'est autre que du pétrole. Des armées entières sont ainsi détruites par le feu. Ils ne connaissent pas la poudre ; mais ils ont des canons lançant des blocs de pierre à une très-grande distance.

« Joignez à cela des lances, des massues, des armes tranchantes, des flèches, et vous verrez qu'ils ont de nombreux moyens de tuer leurs semblables.

« La moyenne de la vie chez les Merveilleux est de cent à cent vingt ans.

« Comme religion, il y a plusieurs sectes ; mais tous croient à un Dieu, être unique, suprême et immortel.

« Dans une secte, on retrouve la croyance de la métempsycose ; — dans une autre se trouve cette singulière théorie : que l'Enfer est sur la Terre et que l'âme du méchant expie en passant après la mort dans le corps d'un animal dont il a les instincts vils et bas. Après la mort de cette bête, l'âme pardonnée va alors dans le paradis, qu'ils placent dans des planètes qu'ils aperçoivent de leurs observatoires, et qui sont les planètes Ara, Omès, Lio et Pramée.

« Comme je vous l'ai dit, tous adorent le vrai Dieu ; mais ils n'ont point eu encore des prophètes divins, et ils connaissent moins bien les grandes et sublimes vérités éternelles que les humains de la Terre, qui ont eu le divin Jésus pour prophète initiateur.

« Ils ont une grande quantité de symboles de cette divinité, et, les ignorant, ont fini par adorer les symboles eux-mêmes.

« Leurs cérémonies religieuses rappellent celles du paganisme sur la Terre ; ils y mêlent du chant, de la danse, des chœurs de bacchantes et des sacrifices de diverses bêtes consacrées. Les sectaires de la religion qui croient que l'âme du méchant passe dans un corps animal font un grand nombre de sacrifices de bêtes malfaisantes ; ils pensent finir ainsi plus vite l'épreuve de l'âme humaine emprisonnée dans cette odieuse enveloppe.

« Comme littérature scientifique et historique, les Merveilleux ont des trésors, car depuis plus de mille ans ils connaissent un procédé qui rappelle votre art de l'imprimerie. Ils ont des caractères représentant non une lettre, mais un mot ; si bien qu'un seul signe suffit pour écrire le mot le plus long de leur vocable.

« La littérature romanesque et la sentimentale sont inconnues chez eux ; cela tient à ceci : La femme, chez eux, n'est entourée d'aucun prestige romanesque et idéal. Elle est traitée comme le sont les hommes ; enfin,

pour le Merveilleux, la femme n'est qu'un être comme lui, de sexe différent. Les Merveilleuses n'ont, du reste, ni ce charme, ni ce je ne sais quoi de séduisant qu'ont les êtres du sexe féminin dans beaucoup d'autres planètes. Ce que l'homme estime chez elle, c'est la force physique et l'ordre de la ménagère ; ils ne sont pas polygames, mais ils ont un système de divorce qui leur permet de rompre facilement l'union contractée.

« Voilà, Madame, un aperçu très-incomplet, j'en conviens, de la planète qui, après la Terre, est la plus avancée comme progrès de l'âme.

« JÉRÉMIE. »

LES MÉDIUMS DES SIÈCLES PASSÉS

MISSION DES ESPRITS

« Je vous l'ai dit : la loi de tout être créé immortel, de tout être créé à l'image de Dieu, c'est d'abord le progrès. Il faut qu'il progresse toujours, qu'il marche du néant à l'infini, de l'obscurité à la lumière. Ensuite, la seconde loi à laquelle il est soumis, c'est l'activité; il doit concourir au progrès universel, sur les planètes d'abord et ensuite dans les sphères célestes.

« Ainsi, toutes les vérités religieuses ont été apportées sur le globe terrestre par des

esprits des sphères supérieures; ils les ont communiquées aux hommes par voie de révélation. Les prophètes étaient des médiums, les uns conscients des manifestations qu'ils recevaient des régions d'en haut, les autres inconscients. Ceux-ci se sentaient bien parfois dans un état anormal, ils entendaient une voix leur parler, ils comprenaient que c'était une voix divine; mais ils ne connaissaient pas les mystères du spiritisme et les moyens que les esprits prenaient pour communiquer avec eux selon l'ordre divin qu'ils avaient reçu.

« Les prêtres égyptiens étaient des spirites, quelques-uns d'entre eux étaient médiums. — Enfermés dans leurs temples, ils faisaient des expériences spirites; ils connaissaient l'existence d'un seul Dieu en trois personnes. Dans plusieurs de leurs ouvrages philosophiques ils ont laissé entrevoir cette vérité; seulement, comme le peuple n'avait point encore assez progressé intellectuellement, ils laissaient subsister dans l'esprit du

populaire la croyance en des dieux intermédiaires. Il fallait à ces êtres, encore grossiers, des symboles palpables, réels.

« Moïse a été un médium voyant : l'esprit qui s'est fait entendre à lui sur le mont Sinaï, et qui lui est apparu entouré d'un nuage lumineux, n'était autre qu'un esprit d'une sphère supérieure qui venait remplir auprès de lui une mission divine, donner une loi plus pure à ce peuple grossier et débauché.

« Moïse savait bien, lui, que cet esprit n'était point Dieu, mais simplement un de ses envoyés. Il a dit aux Hébreux : « Dieu « m'est apparu ; il m'a parlé », afin de frapper plus vivement leur imagination et de les porter plus sûrement à l'obéissance.

« Le divin Créateur a sous ses ordres des milliards d'esprits. Il peut les envoyer remplir des missions sur tous les globes, et il ne se dérange pas pour venir parler à un simple mortel.

« Le Livre des Lois a été écrit à Moïse au moyen de l'écriture directe. Cet homme a été troublé par ce phénomène ; vous comprendrez cela sans peine, vous qui savez quelle incrédulité rencontre encore au XIXe siècle ce phénomène.

« L'esprit qui donnait à Moïse ces Tables de la Loi était un esprit de quatrième sphère, qui, ayant pour mission de relever le peuple hébreu de l'état de démoralisation dans lequel il était tombé, avait choisi Moïse pour son médium.

« Tous les prophètes hébreux ont été aussi des médiums : Jean-Baptiste, le précurseur du Messie, était le médium de l'esprit chargé d'apprendre sur la terre cette grande nouvelle. Le divin Créateur trouvait les habitants de la Terre assez avancés en progrès intellectuel, en progrès de la nature céleste, pour leur envoyer un messager divin et les initier aux vérités célestes.

« Le spiritisme était déjà connu, vous le savez, dans l'Indoustan ; de là il avait péné-

tré dans l'Égypte, dans la Syrie et dans la Palestine; mais les esprits du mal avaient envahi ces contrées, et ils donnaient aux hommes médiums des communications contraires à la mission divine du Christ. Et Jésus, exorcisant ces hommes, ne faisait que signifier à ces mauvais génies que Dieu voulait qu'ils se retirassent : la voix de Dieu est toujours obéie, car le bien comme le mal lui sont soumis.

« Si nous quittons ces révélations d'un ordre divin, nous retrouvons dans les siècles passés plusieurs grands médiums. Le Dante était un spirite, mais son imagination de poëte l'a emporté : il a fait la description d'un Enfer fantaisiste.

« Il a cependant laissé entrevoir dans plusieurs de ses œuvres la croyance dans la communication possible entre les mondes des esprits et le monde terrestre; mais il a voulu entourer de mystères et d'ombres épaisses cette divine religion. Il a compris que les hommes de son siècle n'y étaient

point encore préparés ; pourtant il en a dit assez pour donner une preuve évidente à ses compatriotes des siècles futurs qu'il avait, lui, sondé le premier les mystères de la vie après la mort.

« Il est un homme que les uns ont nommé charlatan, les autres sorcier, et qui n'a été qu'un puissant médium : je veux parler du grand Cagliostro. Cet homme avait le don d'évoquer les esprits au moyen de la glace ou du seau d'eau : l'esprit lui montrait l'image de l'événement pour lequel il était interrogé. Il a pu ainsi montrer à la reine Marie-Antoinette le fatal échafaud sur lequel elle devait monter ; il a pu prédire la terrible Révolution et faire des révélations aussi curieuses qu'exactes. Il avait pour esprit familier l'esprit du savant Hippocrate, qui lui donnait des recettes pour arriver à guérir les malades. Mais Joseph Balsamo ayant été ébloui d'un don qui ne devait le porter qu'à une grande reconnaissance envers le Créateur divin, et ayant préféré se

poser en être surnaturel au lieu de jeter en France et en Italie les germes de la religion spirite, finit par perdre ses facultés médianimiques, et mourut misérablement en prison.

« Mlle Lenormand était aussi un médium; les esprits lui communiquaient leurs révélations par voie de transmission de la pensée : c'est ainsi qu'elle a pu prédire à Napoléon Ier sa fortune incroyable et son infortune inouïe.

« Mais n'allez pas conclure que les vulgaires tireuses de cartes sont toutes médiums. Oh! méfiez-vous de ces mauvais exploiteurs de la superstition bête !

« Galilée a été, lui aussi, un médium remarquable. Ses révélations lui venaient d'Hipparque, mathématicien astronome qui vivait dans le IIe siècle avant Jésus-Christ.

« Toutes les découvertes sont dues à l'influence des esprits chargés du progrès humain sur les sphères. Ceux auxquels elles

ont été inspirées ont été des médiums quelquefois conscients, souvent inconscients : il en sera de même pour celles qui ne tarderont pas à se faire.

« A. Dumas. »

QUE DEVIENT L'AME

DANS LES CAS DE FOLIE, DE PARALYSIE ET D'IDIOTISME?

Telles sont les questions que j'ai posées à l'esprit de notre cher maître A. Dumas. Voici la réponse qu'il m'a donnée :

« La folie est le résultat de troubles arrivés dans la nature humaine : le cerveau, avec son admirable système, se trouve atteint dans ses fonctions ; l'âme est alors unie intimement à un être détraqué ; le cerveau, qui est son instrument, ne va plus ou fonctionne mal. La nature céleste ressent

par contre-coup une sensation douloureuse, elle ne peut plus agir comme elle le voudrait ; elle est dans la position où se trouverait un excellent musicien n'ayant entre les mains qu'un instrument brisé qu'il essayerait en vain de raccommoder : une nouvelle brisure se produirait à mesure qu'il en raccommoderait une.

« La folie est pour l'âme le plus cruel de tous les supplices : elle sent que sa sœur, la nature humaine, lui communique une influence néfaste ; elle se débat, essaye de lutter et de se détacher d'elle. Ses luttes amènent parfois la folie furieuse. Le plus souvent, à l'heure où la nature humaine est vaincue et prête à succomber, à l'heure où la mort va délivrer la captive, l'âme, plus forte que la chair, reprend de l'empire sur elle, et on est tout étonné que la force revienne à la raison quelques instants avant de mourir.

« L'âme, une fois dégagée et en liberté dans l'espace, reste quelques heures trou-

blée, inquiète : elle est encore sous l'influence de la nature humaine. Mais elle secoue vite cette influence; elle revit dans son essence, elle se ressouvient, et une joie immense l'envahit en songeant qu'elle a enfin rompu les liens qui la retenaient prisonnière.

« L'idiotisme est aussi un résultat de détérioration des fibres et de la matière cérébrale : l'âme, en ce cas, éprouve la même commotion, le même malaise douloureux; l'instrument détraqué ne rend plus, malgré son effort de volonté, que des sons rauques, discordants et sans suite.

« Dans la paralysie, le cerveau est réduit à l'impuissance; l'âme est comme un violon privé de cordes : elle doit rester muette, et elle souffre un martyre; mais cette souffrance lui est comptée comme expiation de ses fautes. Son réveil dans l'infini, alors qu'elle a pu quitter son enveloppe, est fertile pour elle en émotions de surprises et de joie. Il n'est pas rare que l'homme qui avait une paralysie générale, et qui n'était plus

qu'une masse inerte sans pensée, sans vie intelligente, retrouve au moment de la mort la voix et l'intelligence. Ceci est, comme dans la folie, la conséquence de l'épuisement de la nature humaine qui permet à la céleste de reprendre son libre arbitre et qui n'est plus entravée pour se manifester.

« A. DUMAS. »

CONFESSION DE SCARAMOUCHE

« Moi, je ne viens pas vous parler de choses graves et sérieuses : mon esprit est léger, et mon humeur joyeuse. Je hais des faux dévots l'air prude et la mine austère : on peut, je vous le jure, faire son salut tout en riant parfois et en se permettant de plaisanter les travers de ses frères.

« Mais si vous demandez avec un front sévère : « Quel est ton nom, esprit qui me « parles ainsi? »

« Eh bien, je vous dirai que je suis le monde, c'est-à-dire l'esprit de tout le monde. Je me nommais jadis le lutin, le badin, le pauvre Scaramouche; de mon état je me fais gloire, car il avait en ceci du mérite : je devais amuser des bourgeois la foule imbécile,

je devais leur redire les bons mots de la cour et ceux des gens de haut parage. Cela me faisait, je vous l'affirme, un labeur assez grand ; car, pour les rendre bons, j'étais souvent obligé de les inventer ; et les seigneurs chez moi, dans mon mauvais réduit en planches représentant un théâtre, venaient plus d'une fois prendre leçon d'esprit.

« Si vous avez, madame, la bonté de m'entendre, je vous redirai les exploits de ce farceur de Scaramouche, — le mot farceur ici doit être pris comme faiseur de tours ingénieux, car, s'il est jusqu'à certain point permis d'être pour les autres impoli, on doit toujours, par contre, croyez-moi, se traiter avec une exquise courtoisie. — Cela compris, je reprends mon récit.

« J'étais un habile jongleur, né, je le crois (car je perds un peu la souvenance), en Italie ; en tout cas, de l'Italien j'avais la ruse, l'astuce et aussi la souplesse. Je dus un jour fuir ma patrie : j'avais... vous le dirai-je... non, je n'oserai pas... enfin il faut ici

quitter la peau de l'ours et se faire à l'idée que le mensonge est vil... eh bien, il faut tout avouer, j'avais dépouillé un digne bourgeois de ses économies. Le vol commis, je me dis : « Le pauvre homme! va-t-il être « assez mécontent de se voir privé de ses « chers écus!» Et alors, par pure pitié, je lui ôtai la vie. Bon ! me revoilà donnant un libre cours à ma verve mensongère! Bref, j'avais volé, j'avais assassiné; mes compatriotes m'auraient joué le vilain tour de me pendre haut et court. Vers des contrées plus hospitalières et moins cruelles je résolus de diriger mes pas. Paris, par son grand fracas, me tenta.

« Un beau soir d'été, sans le sou dans ma poche et couvert de hardes, j'y arrivai. Je me mis aussitôt en quête d'un bon gîte : lorsqu'on n'a pas d'argent, on le choisit beau, et on ne marchande pas. Je pris , sans discuter le prix, une fort jolie chambre dans un quartier de cet ancien Paris que je n'aperçois plus.

« Mais voilà que, sans façon aucune, le maître de l'hôtel demande mes papiers. Moi, je l'appelle faquin, impertinent, et lui dis d'un air superbe comment il ose se montrer si curieux. Le bonhomme se trouble, balbutie une excuse, s'en va à reculons, se disant : « A coup sûr, ceci est un grand seigneur se « cachant sous ce déguisement pour tenter « quelque amoureuse aventure. »

« Tranquille sur ce point, je songeai que pour jouer mon rôle il me faudrait de l'argent. Voici ce que j'imaginai pour remplir mon escarcelle : les Parisiens, déjà badauds à cette époque, seraient charmés, j'en étais sûr, par ma faconde spirituelle. Sur le pont des Saints-Pères j'allai m'installer sans plus tarder ; là, avec l'entrain et l'esprit d'un démon, je récitais bons mots et quolibets. Un premier passant s'arrête, un second suit cet exemple, et bientôt j'avais plus de deux cents spectateurs, manants, bourgeois et grands seigneurs.

« Alors, prenant mon chapeau avec une

aimable désinvolture, l'œil railleur, le sourire aux lèvres, je fis le tour du cercle en disant : « Mes seigneurs, je suis aussi pauvre « d'argent que riche d'esprit, jugez quelle « est ma misère ! » Le lazzi eut le don de remplir mon chapeau de gros sous et de pièces blanches.

« Pendant un an, tous les jours sur ce pont je vins remplir mon escarcelle. Ce délai expiré, j'avais quelques centaines d'écus d'économies. Ceci me donna de l'ambition, et je me dis : « L'esprit, à Paris, est une « marchandise fort prisée. » Je me fis construire en planches un théâtre. Aujourd'hui vous le nommeriez baraque, mais alors on était moins dédaigneux. Le mien, je vous l'assure, compta parmi ses habitués plus d'un haut personnage et plus d'une duchesse. La réputation du gentil Scaramouche alla jusqu'à la cour, si bien qu'un jour, oh ! ce fut un beau jour pour moi, on me manda au nom du roi l'ordre d'aller donner une représentation au palais. J'y improvisai une

de ces bouffonneries dont j'avais le monopole; et marquises et duchesses applaudissaient à mes bons mots, me faisant des petites mines bien coquines, me lançant des œillades à faire tourner la tête à un saint; et moi, peu scrupuleux à la brune, à la blonde, à la ronde je répondais, moi aussi.

« Après la représentation, il y eut souper. Le roi daigna commander qu'on me laissât parmi les gens auxquels on octroyait la faveur singulière de regarder comment un grand souverain mange et comment il boit. Soudain on sert à Louis XIV des perdreaux ou des merles, ceci n'y faisait rien; mais ce qui fit briller mes yeux de convoitise, c'était le plat qui les portait, un plat lourd, massif, tout argent, et divinement fouillé. J'étais au premier rang des curieux, juste devant le monarque; dans mon regard ardent il lut ma convoitise, et gracieusement il dit à son chambellan : « Offrez un perdreau à ce bon « Scaramouche ». Moi, je saisis le plat, et, m'inclinant bien bas, je dis d'un air timide :

« L'oiseau aussi est-il pour moi? » Le roi rit de bon cœur, ses courtisans l'imitèrent, et le plat fut à moi. Sur l'honneur, il valait bien deux cents ducats.

« Voilà, madame, l'histoire de ma fortune. Mon théâtre prospéra, je vécus bien, et en mourant je laissai à mes héritiers quelques centaines d'écus.

« Mais ceci n'est pas tout; seulement le reste est de la haute indiscrétion, et je n'ose... Mais, après tout, la grande dame qui souhaite le mystère ne va pas trouver celui qui d'indiscrétion fait métier. Sachez donc que plus d'une noble dame honora de ses faveurs le gai et riant bateleur. L'une d'elles, une comtesse, me disait en m'embrassant : « Sais-tu bien, mon Scaramouche, que jamais « grand seigneur n'a fait battre ainsi mon « cœur. »

« Un jour, une dame, c'était une marquise, voulut de mon amour goûter toute l'ardeur sans se compromettre; chez moi elle vint en soubrette déguisée. « Fi! dis-je d'un air su-

« perbe, une soubrette à Scaramouche! Il
« n'aime que femme de qualité. » Alors la fière amoureuse me dit en voulant m'embrasser : « Aime-moi donc, je suis mar-
« quise. » Je me reculai et lui dis sévèrement : « Si cela est, allez, marquise, prendre
« les habits de votre rang, et alors je verrai
« si vous saurez me plaire. »

« Elle s'en fut, mais elle revint magnifiquement attifée. Je fus grand et magnanime, et pendant toute une semaine je l'aimai. — Ah! quel bon temps! Le sultan Aladin aurait pu envier le harem de Scaramouche.

« Je menais une vie de folle ivresse, ne croyant à rien, si ce n'est que le néant un jour nous reprenait; et je jouissais de la vie à la hâte et sans remords.

« Mais un jour, la mort, pâle et grave, à ma porte se présenta; je n'avais que trente ans. Je lui dis : « C'est trop tôt. » Mais elle ne m'écouta pas, je rendis le dernier soupir en me disant : « Tout est fini. » Ce n'était point fini, je me sentis bientôt revivre.

« Qu'est-ce donc, m'écriai-je ; quel est ce « mauvais tour tout à fait imprévu ? » Mais le rire joyeux s'arrêta bien vite. Je compris un peu tard que la vie est une épreuve qu'il est imprudent de changer en éclat de rire. Là, impossible de mentir. Scaramouche ne pouvait plus tromper personne, mes forfaits étaient connus. Je dus courber la tête, et je fus envoyé dans la plus lugubre des sphères. J'y ai passé plus de cent ans, m'entendant dire à chaque instant : « Lutte, mais lutte « donc, sans quoi tu es perdu, le néant te « tend les bras. » Mais enfin me voici pardonné et arrivé dans la sphère où la douce espérance soutient l'esprit en peine. J'ai l'espoir devant moi, aussi ma gaieté revient. Si je vous ai par trop ennuyée, il faut me dire : « Scaramouche, mon ami, tu n'es qu'un « pauvre esprit. »

« Mais si de vous distraire un instant j'ai eu la bonne chance, il faut me payer ma copie et me dire, sans rire, un *Pater* et un *Ave*.

« SCARAMOUCHE. »

« Relisons, je vous prie, car je ne voudrais pas que vos lecteurs se disent : « Cet « affreux charlatan n'avait qu'un esprit de « chrysocale, et s'il ne vendait pas une autre « marchandise, ses acheteurs étaient volés « comme en forêt de Bondy. »

Ce Scaramouche est un esprit qui vient souvent dans nos réunions spirites, et qui se charge généralement des phénomènes physiques ; il soulève la table à une grande hauteur, il nous joue des marches à coups redoublés, nous fait des vers burlesques, des communications fantaisistes. Il est facile de voir que, tout en reconnaissant l'existence de Dieu et les mystères de la vie céleste, et même en se repentant, il est resté le joyeux faiseur de lazzis, le comédien du tréteau. Son individualité n'a subi aucune modification.

O. A.

Voici une série de communications que j'ai obtenues, les unes spontanément, c'est-à-dire qu'un esprit s'est manifesté et que de lui-même il a traité un sujet ou dit une phrase ; les autres ont été provoquées par des demandes, comme j'ai soin de l'indiquer, adressées par moi ou par des amis présents.

Quoique je sois plus que croyante, tout à fait convaincue, je ne cesse de faire des expériences et de soumettre à des épreuves constantes cette intelligence surnaturelle qui se manifeste à moi ou à d'autres médiums.

Un esprit se communique un jour et me dit textuellement ceci :

« Abîmez-vous assez Dupin dans votre

brochure : *Le luxe effréné des hommes!* Vous n'avez pas même fait grâce à mes sabots. Appréciation fantaisiste, *carissima amica.* Votre démangeaison de brochurer vous a fait commettre des étourderies de langage bien amusantes; par exemple : costume du matin, costume de l'après-midi, costume du soir, pour costume pour le matin, pour le soir. »

Je le jure, dans ce moment ma pensée était à cent millions de lieues de Dupin et de la réponse que j'avais faite il y a sept ou huit ans à son fameux discours au Sénat. Je cherchais dans mon souvenir si réellement j'avais parlé des costumes du matin, et alors ma table s'est agitée et l'esprit a écrit : « Vous pouvez vous fier à ma mémoire : Ça y est, page deuxième, dix-septième ligne. Si vous désirez d'autres corrections, je suis tout à votre service. »

Je répondis que je les écouterais avec intérêt. Alors il me dit : « Non, j'ai abusé de

mon esprit caustique, oubliez cette petite rancune d'un ex-procureur général.

— Une distraction de mémoire me fit dire... Mais vous étiez sénateur, et non procureur général.

— L'un et l'autre, Madame, et cet oubli caresse peu agréablement mon amour-propre. Pourtant, sans rancune et au revoir, mon amie.

« DUPIN. »

Cette communication terminée, j'ai bouleversé ma bibliothèque pour retrouver cette brochure et m'assurer de la réalité de la critique. Eh bien! deuxième page, ligne dix-sept, j'ai trouvé ces fameux costumes désignés costumes du matin, etc. J'avoue que cela m'a paru, quoique futile en apparence, très-convaincant en faveur de la réalité de la présence de l'esprit et de sa grande lucidité.

J'ai évoqué l'esprit de Stuart Mill et je lui ai posé la question suivante :

« Sur la terre, vous avez prêché avec autant de talent que de dévouement la cause des femmes. Quel est votre avis sur ce sujet, maintenant que vous êtes dans les sphères célestes ? »

Réponse. — « L'âme a à subir des incarnations successives ; elle passe souvent d'un corps de femme dans un corps d'homme, *et vice versa.* Comment avec cela ne pas la reconnaître de même essence, l'intelligence venant de l'âme et non du corps ? Le corps féminin est aussi fortement constitué comme force physique que le corps masculin ; seulement, ayant beaucoup à dépenser de force pour la procréation de l'espèce humaine, il lui en reste quelquefois moins à dépenser pour les autres labeurs.

« Plus que jamais je dis : « La femme est « l'égale et non la serve de l'homme », et tou-

jours je m'intéresserai à ceux qui soutiennent cette grande vérité. C'est pourquoi je me suis rendu à votre appel.

« Stuart Mill. »

Un jour j'ai évoqué l'âme du grand roi Louis XIV, et je lui ai demandé s'il voulait bien me dire ce qu'il pensait du triste état présent de la France, et s'il espérait le retour de la monarchie de la maison de France. (On était dans ce moment sous le règne de Thiers.)

Voici la réponse que j'ai obtenue :

« Madame, vous hésitiez à m'évoquer; vous vous demandiez si un aussi haut personnage que Louis XIV consentirait à venir à la voix d'une obscure et simple mortelle. Mais vous oubliiez donc les paroles du divin

Jésus : « Dans le royaume de mon père, les « premiers seront les derniers »?

« Ici, dans les sphères célestes, il y a bien une sorte d'aristocratie, il y a des castes différentes; mais, hélas! ces privilèges ne sont point accordés spécialement aux grands de la terre, ils sont donnés aux âmes épurées, à celles qui ont progressé et qui, incarnées dans des corps humains, ont pratiqué les vertus imposées par Dieu : la foi, la chasteté et la charité. Beaucoup de simples bûcherons, d'obscurs humains, de misérables mendiants, sont ici plus haut placés que moi. — Le Créateur divin m'avait accordé la gloire, la fortune, une position enviée de tous. Mes fautes n'ont donc pu avoir comme compensation mes souffrances et ma misère humaine; aussi le juge suprême a-t-il été plus sévère pour moi que pour ceux qui avaient à leurs fautes l'excuse de la misère.

« Ici, les castes ou sphères sont bonnes ou mauvaises, hautes ou humbles, heureu-

ses ou malheureuses, le degré d'épuration de l'âme conduit seul dans les unes ou dans les autres, et Louis XIV n'est plus Louis XIV, mais un esprit de la troisième sphère.

« Je fais comme vous, Madame, des vœux pour le retour d'Henri V. La maison qu'il représente est la fille aînée de la France, bien malheureuse depuis la triste Révolution. Bien des crimes ont été commis au nom de la Royauté, tristes abus de la force brutale; mais la République a paru jalouse de surpasser en ceci la Royauté.

« Comment préférer la force brutale et irraisonnée de la foule imbécile à la force légale des princes de France?

« J'ai fait mon devoir d'esprit, j'ai fait mon devoir de prince, permettez-moi à présent de remplir mon devoir de chevalier français et de déposer mes hommages aux pieds de la dame de céans, qui a eu la bonté de songer au défunt

« Louis XIV. »

« Si vous voulez, amie, un mot de souvenir, je me ferai une joie de vous dire que celui que vous appeliez jadis Théo est encore de votre fluide le dévoué serviteur.

« Théo Gautier. »

Toutes les fois que l'esprit de Théophile Gautier a bien voulu se rendre à mon appel, je n'ai pu m'empêcher de lui demander de m'écrire quatre vers comme ceux si brillants, si corrects, qu'il composait de son vivant. Toujours il m'a répondu ceci : « Mon amie, apprenez d'abord les règles de la divine poésie, devenez un peu poëte, et ensuite je vous inspirerai des vers; mais à présent c'est absolument comme si de mon vivant j'avais demandé à un esprit de m'inspirer de la bonne musique; il se serait sauvé en me disant : « Impossible, l'instrument que « vous m'offrez est par trop rebelle à la douce « harmonie. »

Un jour, j'ai insisté, le priant d'essayer. Voici ce qu'il m'a fait écrire :

S'il est de par le monde une chose exécrable,
C'est la manie des gens disant d'un air aimable :
« Monsieur, si vous vouliez me faire de bons vers? »
Cela, croyez-le bien, met l'esprit à l'envers ;
Car enfin, pour écrire en bonne poésie,
Il faudrait avoir un médium, mon amie,
Qui sache de ses lois respecter la rigueur,
Et qui ne se joue pas d'un air leste et railleur
Des efforts qu'il en coûte à celui qui l'inspire.
Enfin, vous le voulez, je cède à votre empire.

« Théo. »

« *P.-S.* — Mais faites-moi au moins la grâce de ne pas m'évoquer, lorsque de votre piano vous taquinerez les touches, ne me dites pas : « Théo, vite, faites-moi écrire une « valse nouvelle ou un galop » : cela serait pour moi un supplice trop grand. »

« L'âme qui croit fermement les vérités de la religion spirite pourra arriver facilement au progrès et à la pureté de l'âme, surtout si elle est aidée par de bons esprits; ceux-ci recueillent avec soin ce qu'elle fait de bien, en forment ce que sur la terre vous appelleriez un dossier, et cela sert au jour de la mort comme compensation à ce qu'elle a fait de mal.

« LACORDAIRE. »

« Ceux qui comprennent leurs fautes savent les racheter.

« MARIE LOUIS. »

OPINIONS DE QUELQUES SAVANTS

SUR LE SPIRITISME

On le sait, il y a en Angleterre, et surtout en Amérique, un grand nombre de journaux spirites. Une de ces revues : *The Spiritualist,* de la Nouvelle-Orléans, avait insinué que M. Foster était un adepte des croyances spirites. M. Foster a protesté par les lignes suivantes :

« On vous a mal informé en vous disant que j'étais spirite. Le rapport qu'on vous a fait relativement à mon expérience des effets de cette influence mystérieuse sur ma personne est également incorrecte dans son en-

semble. Je crois fermement à une espèce de phénomène à la fois matériel et spirituel que l'on attribue communément aux esprits humains désincarnés; mais j'en ignore tout à fait la cause. Que ces phénomènes soient produits et contrôlés par de l'intelligence, et même par *une* intelligence en dehors de nous, je ne vois pas de raison pour en douter; mais bien sérieusement je doute que nos compagnons morts aient rien à faire en cela. Mes doutes reposent sur un sentiment instinctif contre lequel toutes sortes d'arguments ont échoué jusqu'ici. Ma conviction est que l'explication spirite sera quelque jour remplacée par une autre plus satisfaisante et plus croyable. »

M. Foster reconnaît donc d'une manière positive les phénomènes dits spirites ; il admet même qu'ils peuvent être produits et contrôlés par de l'intelligence et même par *une* intelligence hors de nous.

Ceci reconnu, je demanderai à M. Foster pourquoi son instinct lui interdit de croire

que ses compagnons morts aient rien à faire en cela.

Pour moi, j'ai aussi constaté cette intelligence, cette pensée, qui étaient en dehors de ma pensée et de mon intelligence. Alors j'ai demandé à cette aimable visiteuse : « Qui êtes-vous? » elle a répondu : « Je suis un esprit désincarné qui vient vers toi. » Elle m'a expliqué que Dieu permettait cette communication, et j'ai trouvé plus logique de croire ce que m'affirmait cette intelligence, que de constater sa réponse et de supposer qu'elle ne venait vers moi que pour m'induire en erreur.

M. Hippolyte Renaud, dans son livre intitulé : *Destinée de l'homme dans les deux mondes*, dit ceci :

« Nous n'aurions pas de répugnance invincible à croire qu'un homme peut, par la fixité de sa pensée, par la tension soutenue des fibres de son cerveau, arrêter la circulation des fluides invisibles de manière à les

accumuler en lui et à acquérir des propriétés d'attraction et de répulsion matérielle analogues aux propriétés de même nature que font acquérir à certains corps le frottement, le contact ou le voisinage d'autres corps convenablement choisis et préparés.

« S'étant ainsi donné des propriétés semblables à celles que possèdent les aimants et les corps électrisés, un homme pourrait imprimer des mouvements à des objets matériels, à des tables, à sa main, à la plume qu'il tient serrée entre ses doigts. Moteur unique de ces mouvements, il en déterminerait sciemment ou sans en avoir la conscience, le caractère et la signification. Les réponses partiraient de lui aussi bien que les demandes, etc., etc. »

Franchement, je me demande comment une réponse peut venir de moi, lorsqu'elle est le plus souvent imprévue et parfois contraire à ma pensée; et enfin, alors qu'il se manifeste à moi un esprit auquel je ne son-

geais pas et qui m'annonce des choses que je ne savais pas.

Un instant avant d'écrire ces lignes des coups vifs et répétés se sont fait entendre dans ma table; j'ai compris le signal: un esprit voulait me parler; notez que je lisais le journal, appuyée sur la table, et que je ne pensais ni aux esprits, ni au spiritisme. J'ai pris du papier et un crayon, et un esprit, celui d'un homme que je savais mort, mais que je n'avais songé à évoquer, m'a fait écrire ces mots : « Notre ami L... est arrivé ici avant-hier; il est mort à M..., hôtel de l'Europe, d'une congestion pulmonaire. Il est encore tout étourdi et peu dégagé; il ne comprend pas ce qui se passe autour de lui et se demande à chaque instant : « Mais où suis-je donc? Priez pour lui, afin qu'il arrive plus tôt à se dégager ». Eh bien! je le jure, je ne pensais dans ce moment ni à mon ami L., ni à celui qui est venu m'annoncer sa mort; j'étais au contraire persuadée que L. se portait à merveille. Que M. Renaud

dise ce qu'il voudra, mais il ne faut pas être savant pour posséder ce qu'on nomme un gros bon sens, et mon bon sens me dit que ce n'est pas ma volonté qui est venue me donner une nouvelle à laquelle j'étais loin de m'attendre.

M. Chevillard a écrit en 1872 une brochure intitulée : *Études expérimentales sur certains phénomènes nerveux*. Il va sans dire que ce savant range le spiritisme parmi les phénomènes nerveux.

Voici ce que M. Chevillard dit des craquements et des coups tabulaires ou typtologues :

« Les craquements dans le bois proviennent évidemment des inégales dilatations des fibres résultant de la chaleur des mains. Ces craquements n'ont plus lieu quand on recommence l'expérience, parce que les diverses parties de la table se sont mises définitivement en équilibre de température. J'ai souvent vérifié ce fait.

« Quant aux battements tabulaires ou

coups dits typtologiques, ils sont d'une nature bien différente, puisqu'ils sont à la volonté du médium, comme on va le voir, et ils se reproduisent au fur et à mesure des expériences, après une première attente, et quelquefois ils cessent, parce que le médium est épuisé ou paralysé par la raillerie visible d'un assistant. Il le dit, et on verra qu'il a raison. Je vais démontrer cependant que ces battements, paraissant comme articulés, sont frappés par le médium qui pense et amène chaque lettre successivement, pour former le mot qu'il veut, et qui bat lui-même les coups d'approbation ou de désapprobation, quand on achève de vive voix un mot commencé.

« Les personnes qui entendent frapper ces lettres en attribuent la venue à l'action des esprits qu'elles croient dans la salle, et le tour se trouve exécuté, tour d'autant plus curieux que tout le monde, sans exception, y est trompé, mais non pas dans la même mesure : car les assistants ne savent pas que

le médium est obligé de penser séparément d'abord un mot, puis chaque lettre pour faire le mot, tandis que celui-ci connaît bien cette obligation, qu'il cache pour se grandir, mais sans se douter le moins du monde de la raison physiologique qui l'y contraint.

« Quelles sont les observations qui ont dû me conduire à la véritable interprétation des battements tabulaires?

« J'ai remarqué d'abord que le soi-disant médium ne quittait pas l'alphabet des yeux; que, lorsqu'il était inintelligent, les réponses l'étaient aussi. Chez M. P.., le médium étant Mme D..., sa bonne, puissante médium d'une stupidité remarquable, les réponses n'étaient jamais que oui, un coup, non, deux coups, ou des nombres; que si le médium était instruit ou spirituel, les réponses avaient le même caractère; que toujours un médium intelligent faisait venir des réponses consolantes pour le consultant affligé, ou flatteuses pour son amour-propre, ou ambiguës en cas de prévision difficile.

« La théorie médianimique enseignant que le médium dégage un fluide par lequel l'esprit s'animalise pour frapper, était obligé d'admettre, selon les cas, tantôt que le fluide d'un médium stupide stupidifiait l'esprit le plus intelligent, tantôt le principe inverse ; ou bien que tel esprit avait progressé après la mort du corps ; en général, qu'un esprit invoqué ne pouvait parler que par l'intermédiaire d'un médium de même *calibre intellectuel* que lui; qu'on n'était jamais sûr de l'identité d'un esprit, parce qu'un autre esprit pouvait prendre sa place et son nom, etc., etc.

« Tout cela me donnant une bien pauvre idée du monde des esprits, je pensai que le mot de Buffon : *le style c'est l'homme*, était sans doute la clef de ce mystère, c'est-à-dire que le médium était tout simplement l'auteur des réponses. J'en suis devenu presque convaincu, lorsque, seul chez moi, posant les mains sur une petite table en bois non verni, et tendant fortement ma pensée vers une

idée grave, je suis arrivé, après trois semaines d'essai, à produire les battements paraissant articulés ; ils avaient quelque chose de plein, de limpide, qui les distinguait parfaitement des craquements antérieurs que j'appellerai rugueux, et dont j'ai dit la cause, § VII. D'ailleurs, ils étaient volontaires! Ces battements portaient parfaitement le caractère, soit de ma satisfaction par leur rapidité, soit de l'hésitation, quand je doutais ou m'inquiétais, soit de la régularité, quand j'avais une conviction tranquille.

« Suivant l'alphabet d'une main lorsque mon autre main reposait sur la table, je n'obtenais que des lettres sans aucun sens, parce que ma volonté n'était pas, bien entendu, de me donner un mot *a priori*, c'est-à-dire de me duper moi-même. Mais j'affirme que tout battement désiré, isolément et non comme lettre, arrivait seul très-nettement. Deux battements désirés successivement arrivaient de même; trois de même. Et je ferai remarquer que je répétai cette ex-

périence devant plusieurs personnes qui la constatèrent avec moi. Je n'hésite pas à dire que ce fait singulier m'a inquiété, jusqu'au moment où j'ai pu me démontrer que je me répondais à moi-même, sans m'en douter.

« Les coups sont à la volonté du médium, » assure M. Chevillard, et il ajoute que, « s'étant exercé à devenir médium, il a pu en faire l'expérience par lui-même. »

Qu'il me permette de lui dire qu'il a fait les réponses à ses demandes par la simple raison qu'il ne savait pas se servir du don qu'il avait obtenu. Je renvoie mes lecteurs à un passage de ce livre sur ce sujet. Cette page a été écrite il y a trois mois, et à ce moment je n'avais pas encore lu la brochure de M. Chevillard.

L'esprit de Marie Louis m'avertit que j'ai tort de mettre parfois les mains sur la table sans évoquer au préalable un esprit. « Il y a ici, me dit-il, un fluide de vie, c'est celui qui sert aux esprits à animer l'objet qui doit leur servir à communiquer avec les vivants,

et si tu te contentes de poser les mains sur cet objet sans appeler par ta pensée l'esprit que tu désires entretenir, ce fluide, attiré par le tien, vient seul; il est principe d'âme, mais il n'est pas âme; il anime la table, mais la pensée manque et les coups frappés au hasard te donnent des lettres, des mots ne signifiant rien. Ou bien tu es forcée par ta pensée propre de diriger ce fluide, et alors tu te parles à toi-même, tandis que si ton évocation mentale précède ton acte matériel d'évocation, l'esprit est là, il fait agir le fluide, l'animant selon sa volonté, et alors c'est bien l'esprit qui te parle. »

Depuis cet avertissement, je me suis fait une loi de faire d'abord l'appel mental à l'esprit désiré et je n'ai plus eu ces indécisions, ces réponses n'ayant aucun sens.

Que M. Chevillard, qui me paraît un savant chercheur, se remette à sa table et qu'il suive cet avis, et qu'il ait soin d'appeler un esprit qu'une attraction puisse attirer vers

lui, et il pourra se convaincre qu'il ne se parlera plus à lui-même.

Il affirme que les coups sont frappés à la volonté du médium, il se trompe; il m'arrive bien souvent de laisser dix minutes mes mains sur la table, et, malgré mon désir et ma volonté, nul coup ne se produit.

D'autres fois, je suis occupée à écrire; je n'ai ni la pensée ni le désir de faire du spiritisme, et tout à coup les esprits battent une marche à pas redoublés dans ma table. Si je continue mon travail sans leur demander ce qu'ils veulent, ils frappent plus fort. Alors je prends le crayon, je n'ai pas dans la pensée quel est l'esprit qui vient ainsi me rendre visite, et il m'écrit une phrase imprévue, il me donne un nom qui parfois était à cent lieues de ma pensée.

M. Chevillard nous dit : « La table est véritablement magnétisée par l'émission du médium; et le mot magnétisée n'a d'autre sens que de faire entendre qu'elle est couverte ou imprégnée de fluide nerveux vi-

brant, c'est-à-dire vital, du médium. La table est alors comme un harmonica qui attend le coup de marteau de la pensée de celui qui l'a imprégnée. »

Ceci est très-ingénieux, très-savant, sans doute; mais mon expérience, sans le secours d'aucune science, me dit que c'est inexact. D'abord, le médium n'a pas besoin de suivre les lettres de l'alphabet du regard; j'ai fait cent fois l'épreuve que le médium peut causer, regarder d'un autre côté, et les coups continuent à être frappés avec intelligence. Une personne qui n'a pas les mains sur la table, et qui n'y fait par conséquent aucun apport de fluide nerveux, peut poser mentalement une question à l'esprit, lui demander l'âge de quelqu'un, par exemple; l'esprit frappe un coup pour chaque année. Le médium, ignorant la demande faite, ne peut imposer sa volonté. Il faudrait donc qu'il nous assurât, comme M. A. M., que le médium a la double vue, qu'il va sonder la pensée de celui qui

interroge, et, ceci fait, il dicte par la force de sa volonté la réponse à la table.

Il est très-vrai que le médium, devenant l'instrument passif de l'esprit, laisse la marque de fabrique à ce qu'il écrit. Pourtant bien des personnes ont connu à Paris un prêtre qui s'occupait beaucoup de spiritisme; son médium était un enfant de six ans qui ne savait ni lire ni écrire.

Un jour, l'esprit d'un illustre poëte anglais avait bien voulu venir à mon appel, je le priai de me faire écrire des vers. Il essaya; mais je sentais une fatigue extrême, comme celle que ressent une personne faisant un travail au-dessus de ses forces, et, j'en conviens, les vers étaient mauvais; j'étais déconcertée; pour mauvais qu'ils fussent, je savais que je n'en étais pas l'auteur. Je l'avoue à ma très-grande honte, je n'aime pas beaucoup la poésie et j'ignore ses règles et ses lois; mais je me disais : « L'esprit qui est là me trompe, ce n'est point le grand poëte, mais bien un détestable rimailleur. » L'es-

prit battit aux champs dans ma table. Je repris le crayon et voici ce qu'il écrivit :

« Vous voudriez de beaux vers ; je ne puis, hélas ! vous en donner. Je suis pourtant bien W. S.; mais, que voulez-vous, ceci est une loi : pour communiquer avec les vivants, l'esprit unit le fluide céleste au fluide humain, le cerveau du médium devient un instrument dont se sert l'esprit. Une flûte ne peut rendre les mêmes sons qu'un hautbois, quel que soit le talent du musicien, et l'esprit ne peut parler le langage que le médium ne comprend pas. De la poésie vous êtes ennemie, et vous en ignorez les règles ; je pourrais, avec le temps, vous soumettre à ses divines lois, mais je ne puis d'ores et déjà vous dicter du Shakespeare. »

Comme je l'ai déjà dit, il faut, pour pouvoir écrire spiritiquement, que le fluide vous guide la main ou vous jette le mot à mot dans la pensée ; mais il faut écrire sans chercher le sens, il faut écrire mécaniquement et machinalement, sans quoi l'esprit vous dit :

« Je ne puis continuer, votre pensée paralyse la mienne. »

J'ai pu obtenir la conviction profonde que je ne suis pour rien dans ce que l'esprit me fait écrire, car je ne sais ce que j'ai écrit qu'en me relisant, et alors je vois que je n'avais pas même conscience du sujet que je traitais. Aussi m'est-il impossible d'admettre la théorie de M. Chevillard, à savoir que les phénomènes spirites ne sont que des manifestations inconscientes de l'action magnéto-dynamique des fluides nerveux.

M. Chevillard pose sa théorie d'une façon absolue et il se flatte d'avoir sondé et expliqué d'une façon naturelle ce qu'il appelle « la maladie du spiritisme ». Qu'il me permette de lui faire une observation : Il donne lui-même, à la fin, la statistique du nombre des spirites disséminés sur la terre : 250,000 en France, 200,000 en Angleterre, 80,000 en Italie, 500,000 en Russie, 1,200,000 en Amérique, une immensité dans les Indes et dans l'Afrique.

Pourrais-je, sans blesser M. Chevillard, lui faire observer que dans cette immensité africaine et asiatique, et surtout dans ces 2,230,000 spirites européens, il y a des gens intelligents et non crédules, qui ont étudié, eux aussi, la science spirite avec soin et même science ; il y a, dans ce nombre imposant de spirites, des savants, des membres de tous les instituts d'Europe et d'Amérique. Ceci acquis, M. Chevillard pense-t-il réunir à lui tout seul la somme d'intelligence possédée par tous ces hommes qui ont conclu, eux, à la réalité des esprits? Non; il est trop réellement savant pour avoir cette prétention. Mais alors comment n'a-t-il pas songé qu'il était un peu présomptueux à lui de venir affirmer d'une façon si absolue son opinion sur les phénomènes spirites?

TABLE DES MATIÈRES



2583 — Paris, imprimerie Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.



